

PER

S-400

CON

62e année, No 15

Montréal, 26 août 1950

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DIX CENTS



DANS CE NUMERO :

- SUR UNE PLAGE NORMANDE
- UN GRAND CANADIEN
- VISAGE DE L'ALLEMAGNE '50

Notre roman d'aventures :

- L'HOMME DES LIANES

par JEAN VOUSSAC

LA BATTERIE

*"qui ne manque jamais
son coup"*



HART



LA BATTERIE DE CONFIANCE

HART BATTERY COMPANY, LIMITED
VANCOUVER • CALGARY • REGINA • WINNIPEG • TORONTO
MONTREAL • SAINT JOHN, N.B. • HALIFAX • ST. JOHNS, P.Q.

NOUVELLES D'OUTRE-MER

HÉRISSENS ET PORCS-ÉPICS

DANS un récent bulletin aux cultivateurs, le ministère de l'Agriculture d'Angleterre examine avec sympathie l'activité du hérisson, proche parent du porc-épic canadien.

Au sujet de la tactique défensive du hérisson, le ministère écrit : « Le jour, si on peut le trouver, il est d'habitude roulé en une boule piquante, dispositif de défense qui réussit assez bien contre certains de ses ennemis naturels, mais non pas tous. Les renards, les blaireaux et nombre de chiens connaissent le truc pour dérouler le hérisson ».

Ayant révélé que « la plus grande partie du travail du hérisson se fait de nuit au printemps, à l'été et au début de l'automne » (il semble récupérer son sommeil en hiver), le ministère se met en frais de détruire certaines légendes dont il est l'objet. Par exemple, il n'est pas exact qu'il ait l'habitude de voler les oeufs dans les nids des poules. Il peut en croquer un de temps à autre mais le ministère pense qu'il faut lui pardonner si l'on se rappelle qu'il passe la plus grande partie de son temps à débarrasser les jardins des limaces et des couleuvres, des rats et des souris.

Le ministère croit « fort improbable » la réputation qu'a le hérisson de traire les vaches. Et aussi celle de rouler les oeufs de poule et de les transporter fixées à ses « épines ». C'est une pure impossibilité, même si un naturaliste du moyen âge a prétendu que c'est possible. Le même amateur d'histoire naturelle n'a-t-il pas pensé avoir vu des oies éclore de bernaches !

Le ministère conclut par un appel fervent aux jeunes de ne pas se servir de hérissons en boule, en guise de ballons.

CARTES POSTALES METEOROLOGIQUES

Les avions de l'escadrille du bureau de recherches météorologiques servent à des expériences, auxquelles on demande au public de collaborer, pour obtenir des renseignements au sujet des « petites anomalies de l'atmosphère supérieure ».

On lance des cartes postales à diverses altitudes et ceux qui les trouvent sont priés d'y inscrire le lieu exact où ils les découvrent puis de les expédier par la poste au directeur de l'Office météorologique. On porte ensuite les données sur une carte géographique et leur répartition permet de découvrir les troubles atmosphériques des différentes couches.

Si les premières expériences fournissent des données utiles, on les répètera dans des conditions différentes et à des hauteurs différentes afin de compléter le tableau de la turbulence.

Par le passé, l'Office météorologique se servait de cartes postales fixées à des ballons. En un cas, en octobre 1923, un ballon crevé tombait du ciel près de Leipzig en Allemagne et, quand la carte revint à l'Office, on constata que le ballon avait voyagé à 143 m. à l'h. Le courant où il voyagea se nomme maintenant « courant de réaction ».

Récemment, on a lancé les premières cartes postales près de Londres et de Birmingham.

LE PLUS VIEUX CANADIEN "VOLANT"

Le plus vieux voyageur qui ait jamais volé du Canada en Angleterre, Mme Harriet Richardson âgée de 96 ans, descendait d'un paquebot aérien à l'aéroport de Londres la semaine dernière, déclarant : « Tout le monde semble penser que la vie finit à 90 ans. Pour moi, l'existence offre encore beaucoup d'aventure ».

Grande, les cheveux argentés, des roses à son chapeau, Mme Richardson rend visite à sa « jeune » soeur de 83 ans dans South-Devon.

Elle explique : « Je veux jeter un coup d'oeil aux lieux que j'ai connus, petite fille. Je regrette seulement de manquer les jonquilles. La prochaine fois que je viendrai, j'arriverai un peu plus tôt dans l'année. J'ai bien joui de chaque instant de mon voyage aérien et je rentrerai par le même chemin ».

UNIVERSITE QUI HONORERA UN CANADIEN

D'éminents hommes de science qui assisteront à la réunion de la British Association, laquelle commencera le 30 août à Birmingham, recevront des degrés *honoris causa* à une collation de grades (la troisième cette année) de l'université de Birmingham, le 2 septembre. Ce sont :

M. Chalmers MacKenzie, président du Conseil national des recherches du Canada depuis 1944 et directeur de la Société géographique du Canada depuis 1937.

Sir Harold Hartley, président de la British Association, autorité en matière de guerre chimique ainsi qu'en matière de combustible et d'énergie motrice, et président de la British European Airways Corporation ainsi que de la British Overseas Airways Corporation.

M. James Bryant Conant, président d'Harvard depuis 1933. Parmi ses ouvrages, on remarque un traité sur la chimie organique.

NOTRE COUVERTURE

En feuilletant un album contenant les instantanés pris depuis le début de l'été, nous avons trouvé cette photo qui rappellera à de nombreux « nouveaux mariés », le moment très doux du départ pour le voyage de noces. C'était après une journée bien émouvante et cet instant promettait enfin la solitude pour ces amoureux. En toute saison, un départ de voyage de noces pour une courte ballade en auto ou un grand voyage en avion, laisse un souvenir impérissable.

Photo Harold M. Lambert.

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Pour rassurer les ménagères

Chez nous comme aux Etats-Unis, la crainte d'une troisième guerre mondiale à plus ou moins brève échéance a commencé à susciter d'inquiétantes réactions dans le monde des affaires. A la fin de juillet, le simple citoyen pouvait noter certains signes d'énervement de caractère décidément symptomatique. Bien entendu, ce n'était pas, ce n'est pas encore l'affolante psychose de la thésaurisation et du marché noir que rien, d'ailleurs ne justifierait dans les circonstances, mais l'oeil exercé n'en voit pas moins un état d'esprit collectif tout disposé à la panique. C'est qu'on ne se fait peut-être pas assez à l'idée que nous connaissons une « drôle de paix », une paix, en tout cas, et comme l'a suggéré un journaliste français, dont le climat permanent, pour les prochaines années à venir, en serait un de tension continuelle, de guerre froide ou même de guerre larvée ininterrompue. Le sénateur Taft, chez nos voisins, qui a parlé en ce sens, devant le Sénat, confirmerait notre point de vue. Du reste, la politique du président Truman, orientée autant vers la sécurité armée que vers la paix, et se conformant ainsi aux exigences de notre « drôle d'après-guerre », crée un climat économique tout différent de ce qui existait avant 1939. A vrai dire, l'idée de trêve n'a jamais été tout à fait abandonnée depuis que le dernier coup de canon a été tiré dans les îles du Mikado. En d'autres termes, l'après-guerre n'a pas été ce que nous attendions, mais il aura au moins ceci d'avantageux qu'en 1950, dans un monde guère assagi, les Etats démocratiques ne se sont pas bercés d'illusions. La leçon a si bien porté qu'advenant une troisième tragédie universelle, ils n'auraient pas à s'empêtrer dans une inextricable période d'adaptation semblable à celle des années "40" qui tint, autant dire, de l'improvisation et qui, par le fait même, donna si beau jeu à la thésaurisation et au marché noir.

Non, vraiment, les conditions ne seraient pas les mêmes. Cela nous a coûté cher, et continue de nous coûter cher en impôts de toutes sortes. Cela a peut-être entravé, et dans une mesure bien relative, l'essor de l'industrie domestique, tant chez nous qu'aux Etats-Unis, mais il ressort que, par réaction devant l'attitude agressive de l'Est, l'Ouest a su ne pas s'endormir dans la trompeuse complacency, de funeste mémoire. Et c'est précisément pour cette raison que la crainte actuelle d'une période aiguë de marché noir paraît absolument dénuée de tout fondement.

Mais les foules sont émotives. Puis, les agissements de quelques manœuvriers ou chevaliers d'industrie ont donné le branle à des rumeurs de toutes sortes, si bien qu'on a vu des ménagères se ruer chez les épiciers pour se constituer des réserves de sucre, par exemple, alors qu'il est démontré que les stocks de sucre sont plus abondants que jamais. Même réaction nerveuse chez l'automobiliste qui s'est emmagasiné des pneus en prévision d'une rareté qui, pour le moment du moins, n'existe que dans son imagination. Plus aux Etats-Unis que chez nous, cependant, des fournisseurs de tous genres ont vu leurs boutiques prises d'assaut, toujours sous l'impulsion de rumeurs non fondées. Dans mon propre quartier, mon fournisseur habituel, tout brave homme qu'il est, prend des mines d'homme très informé en la matière et se frotte les mains d'aise. Sa satisfaction n'a d'égale que l'angoisse de ses clients — clientes, surtout — trop crédules. Celui-ci comme les autres, accrédite la rumeur par son expectative irraisonnée, ce qui, à tout prendre, n'a rien de tragique puisque l'infailible loi des compensations fera bientôt tout rentrer dans l'ordre. Comme dernière conséquence de ce soubresaut économique artificiellement créé, quelques surplus de denrées inutilement accumulées de part et d'autre seront autant de rappels que notre « drôle de paix » comporte tout de même l'avantage d'une sécurité qu'autrement, on n'aurait peut-être pas su apprécier. Et cela, une fois de plus, nous apprendra que la crainte seule, ne crée pas l'événement.

G. D.

Ce qu'est le magazine

Le titre qui chapeaute ce modeste papier suggérera peut-être l'idée de plaidoyer *pro domo*. Il n'en est rien. Il n'en est rien, d'abord parce que ce genre de publication est trop populaire chez nous; ensuite, et surtout, parce que LE SAMEDI, qui

en est le prototype au Canada français, et peut-être au Canada tout court, porte allègrement ses soixante-et-un ans! Il peut bien s'en vanter sans fausse coquetterie ni vaine prétention puisque partout, les gens de tout âge et de toute condition en parlent volontiers comme d'une ancienne et sympathique connaissance. Non, LE SAMEDI n'est pas vaniteux, lui qui aurait pu proclamer en mai dernier, et à sons de trompe, un anniversaire respectable dans notre Nouveau Monde. Ce qu'aujourd'hui, il estime juste et raisonnable, c'est de rappeler qu'il ne dévie pas de sa prise de position en faisant le point (une fois tous les soixante ans n'est pas abus!), en définissant le rôle et la fonction du magazine dans notre vie moderne.

Jamais, peut-être, la machine ronde n'a connu autant de perturbations et nouveautés que durant la première moitié du XXe siècle: guerres, révolutions, menaces ouvertes d'idéologies politiques, inventions fantastiques, progrès inouïs des sciences appliquées; bref, autant de ressorts qui stimulent la curiosité universelle. Il s'ensuit donc qu'on réclame l'imprimé plus que jamais. En effet, on ne lit plus, on dévore, tant on est assoiffé de nouvelles. Malgré le puissant concours de la voix et de l'image apporté par la radio, l'actualité filmée et la télévision, la soif de l'information demeure cependant inextinguible. Chaque apparition de moyens ou de méthodes nouvelles de diffusion a soulevé la même question: le magazine supplantera-t-il le journal quotidien? L'actualité filmée concurrencera-t-elle le magazine? La télévision relèguera-t-elle au rancart tous ses rivaux? Or, le temps et l'expérience ont démontré et continuent de démontrer que les foules toujours avides s'accroissent sans préférences spécifiques des moyens utilisés pour les alimenter de distractions et d'informations.

Mais alors, dans tout ceci, qu'est donc au juste le magazine? La réponse est toute simple: le magazine est et demeure un heureux compromis entre l'actualité brûlante, c'est-à-dire le fait quotidien, isolé, éphémère, et le périodique spécialisé, sévère. Il ne diffuse pas la nouvelle à jet continu, mais la commente dans un esprit de synthèse afin de lui donner son sens général, sa portée précise. On a vu, pendant la dernière guerre, que tel événement capital comme les premiers bombardements intensifs de la vallée de la Ruhr, prenait toute sa signification à la lumière d'articles illustrés et documentés, révélant les raisons proches et lointaines du choix de semblable cible. Ainsi, dans le découps de l'information en vrac, des noms comme ceux de Rommel, de Goebbels, de Gayda et de tant d'autres passaient furtivement dans le flot ininterrompu des rotatives, mais, au cours des semaines subséquentes, le magazine broyait le portrait de ces hommes de l'heure pour les fixer dans le cadre bien défini de leurs rôles.

En temps de paix, le procédé demeure le même et apporte le même précieux concours de complément. Tous les jours ou presque, par exemple, des fragments d'information nous invitent à considérer que le moteur à turbo-réacteur révolutionnera dans un avenir plus ou moins rapproché le transport routier comme il fait présentement du transport aérien, mais quand, comment et dans quelles conditions? Toutes ces réponses, le lecteur du SAMEDI les trouvait dernièrement dans un article abondamment illustré et savamment documenté en marge des dernières expériences pratiques effectuées en ce domaine. De même, c'est le propre du magazine d'écarter la paille dans l'étude des problèmes sociaux pour en dégager le grain, ainsi que le fait dans l'article ci-dessus, notre rédacteur en chef au sujet de la panique actuelle et non justifiée qu'ont suscitée quelques symptômes apparents de marché noir. Le magazine, en outre ne considère pas comme une redite fastidieuse le cycle des événements et phénomènes saisonniers. Tout au contraire, d'année en année, il sait les commenter, les développer avec un intérêt toujours renouvelé. Toutes ces raisons et bien d'autres qu'il serait trop long d'analyser ici, font que ce type de publication, dans son ensemble, constitue une lecture instructive, informative, distrayante qui l'autorise à faire sien la devise du libraire: *Souvent instruis, jamais ne nuis...*

C'est pourquoi, LE SAMEDI, qui en est chez nous la forme la plus représentative, est resté l'ami de plusieurs générations. Il a été témoin de conflits mondiaux, de périodes de paix, de crises économiques, d'ères de prospérité. Toujours, il a conservé sa physionomie bon enfant, et c'est sans doute parce qu'il n'est ni léger, ni grave, ni précieux, ni savantasse qu'on le lit plus que jamais.

G. ST-O.

Le Canada perd un grand Canadien

De toutes les vertus du grand homme d'Etat que fut William-Lyon Mackenzie-King, décédé le 22 juillet dernier : esprit chrétien, patriotisme, sens moral et intégrité, les plus attachantes furent sa charité et sa simplicité. On a vu que M. King avait désigné lui-même ses porteurs dans son testament. Parmi ceux-ci, tous ses secrétaires particuliers et jusqu'à son barbier, M. Paul Tassé. Voilà pour la simplicité. Quant à son patriotisme canadien, les exemples abondent. L'ambition de sa vie, ambition difficilement réalisable dans un pays où l'une des races, la race française, est seule à vouloir l'autonomie, en face d'éléments anglais qui restent attachés d'abord à leur mère-patrie, — fut d'acheminer lentement le Canada vers son indépendance. En cela, il s'inspirait directement des enseignements du grand patriote et de l'éminent homme politique que fut Henri Bourassa. Son successeur, M. Louis Saint-Laurent, atteindra bientôt, souhaitons-le, le but que s'était assigné M. King.

Dans l'ordre chronologique, M. King passera à l'histoire encadré de deux hommes politiques canadiens-français, Sir Wilfrid Laurier et Louis Saint-Laurent. Il venait de terminer ses études de droit, d'économie sociale et politique, à Toronto, Chicago et Harvard, quand Sir Wilfrid Laurier se l'attacha pour en faire, après quelques années d'apprentissage dans le faux fonctionnarisme, le premier ministre du travail du Canada. A la mort du vieux chef libéral, en 1919, M. King prit sa place. Il remporta cinq élections fédérales et fut premier ministre de son pays pendant 21 ans, cinq mois et cinq jours, — un record dans l'histoire du régime parlementaire. Sous son habile et patiente direction, le Canada rompit un à un ses liens coloniaux pour conquérir son indépendance.

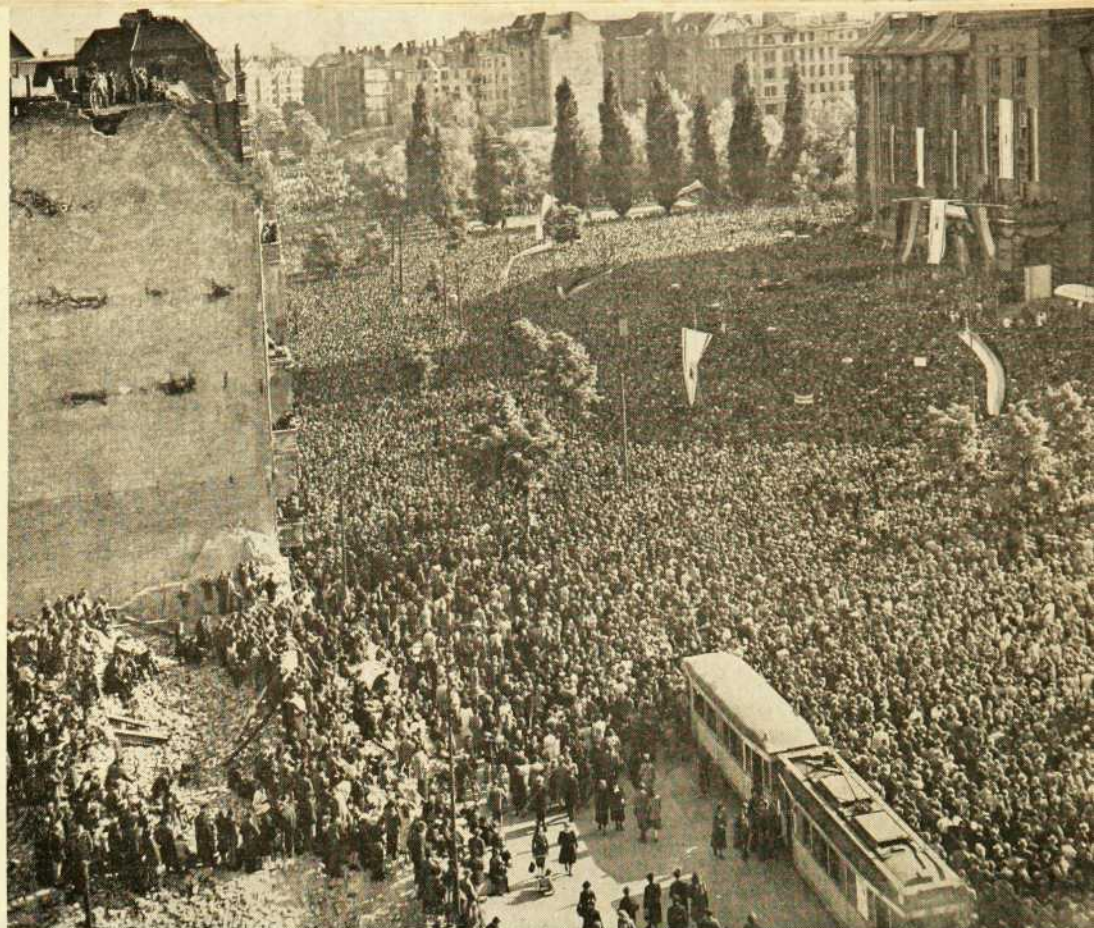
M. MACKENZIE KING était un chef appliqué et laborieux qu'on trouvait partout au travail (ci-contre, dans un compartiment de chemin de fer, en Angleterre, pendant la guerre), ne prenant que de très brèves vacances à Kingsmere, rarement ailleurs. Ci-dessous, à la Malbaie, voici plusieurs années, en compagnie d'un ancien juge en chef de la Cour Suprême des Etats-Unis, M. HUGHES. Photos C.N.R. et Canada-Wide.





Plutôt sceptique et même froid à l'idée de démocratie, l'Allemand de la zone Ouest craint par-dessus tout l'empiètement soviétique. A tout hasard, la divergence des points de vue entraîne la pluralité des partis politiques comme l'atteste cet affichage pris sur le vif au cours d'une récente campagne électorale.

CINQ ANS D'APRES-GUERRE



Dans la section Ouest de Berlin une foule monstre de citoyens s'était massée sur la grand'place, devant l'Hôtel de Ville, pour célébrer la nouvelle annonçant que le fameux blocus des Soviets venait de prendre fin. Malgré l'heureux événement d'alors, il a été vu par la suite que l'ancienne et fière capitale du IIIe Reich devait continuer d'être un guépier. L'article de cette page traduit l'état actuel des esprits dans cette ville qui continue de s'interroger sur son avenir. Noter les ruines, à gauche, qui soulignent toujours l'ambiance dans laquelle on y évolue.

VISAGE DE L'ALLEMAGNE '50

par CLAUDE VINCENT

(Exclusif au "SAMEDI")

Ci-dessous, scène qu'on pourrait intituler : "Juste retour des choses". En effet, à l'endroit même de Berlin où les livres frappés de l'index nazi étaient brûlés publiquement, un bouquiniste réexpose en toute liberté les mêmes ouvrages qui valurent les pires châtimements à leurs auteurs. "Autres temps..." ont l'air de se dire les passants qui vécurent ces années de despotisme brun.



L'ARMISTICE a été signé le 8 Mai 1945. Cinq ans sont écoulés. Ces années ont-elles amené un changement remarquable dans la vie de l'Allemagne et de l'Allemand moyen ? Certes, une transformation est sensible depuis ces deux dernières années.

L'étranger ou l'occupant est frappé par deux choses : l'Allemand moyen est nettement mieux habillé, il n'a plus cette platitude qu'on lui a tant reproché et fréquente les étrangers d'égal à égal ; l'impression extérieure du pays, si l'on considère notamment la reconstruction, est celle d'un rétablissement général.

Le logement reste de loin le problème le plus angoissant, encore rendu plus difficile par le problème tragique des réfugiés. L'Allemagne abrite à l'heure actuelle 12 millions d'êtres sans patrie, sans argent et sans logis, dont la misère est effroyable ; de nouvelles vagues de fuyitifs arrivent journellement de l'Est, et les Américains qui s'attachent à trouver un remède à ce terrible exode, n'y sont pas encore parvenus.

LE NIVEAU DE VIE DE L'OUVRIER

L'Allemand a toujours été travailleur ; il l'est plus que jamais. Persuadé qu'il peut reconstruire rapidement son pays, il ne ménage pas sa peine. Dans toutes les classes sociales et jusqu'à un âge avancé, l'Allemagne travaille. La journée des ouvriers est de huit heures, 6 jours par semaine et s'ils trouvent évidemment que leur standing de vie est trop bas, ils sont persuadés aussi que quelques années de travail, mieux que des revendications et des grèves, ramèneront de meilleurs temps.

Les relations entre ouvriers et direction sont généralement bonnes car les syndicats sont beaucoup plus indépendants de la politique que dans les autres pays occidentaux.

L'industrie est en progrès, les services routiers et ferroviaires ont été très améliorés ; le Rhin est sur le point de devenir le fleuve le plus actif d'Europe, avec ses longues files de bateaux, dont, peu, il est vrai, battent pavillon allemand.

LE GOUVERNEMENT DE BONN

Mais malgré cette renaissance, l'horizon allemand reste obscurci par l'ombre de l'ours soviétique. Les Allemands craignent la guerre, redoutent le communisme et estiment presque certain qu'ils vont hériter de l'une et de l'autre sous peu.

Leur gouvernement (celui de Bonn) ne les rassure nullement. Ils le considèrent comme un gouvernement « collaborationniste », nécessaire, mais très provisoire, ne répondant à aucune de leurs aspirations.

L'Allemand n'est pas démocrate ; il recherche toujours et plus que jamais l'autorité. Les occupants voient là une renaissance du nazisme ; il est certain que si est considéré comme nazi celui qui déteste l'occupation, ne croit pas en la démocratie occidentale et désire une Allemagne forte, 90 % des Allemands, sont nazis. Mais les vrais nazis, les purs, ne sont que 20 % environ, [Lire la suite page 30]



SUR UNE PLAGE NORMANDE

COMME À PERCÉ!..

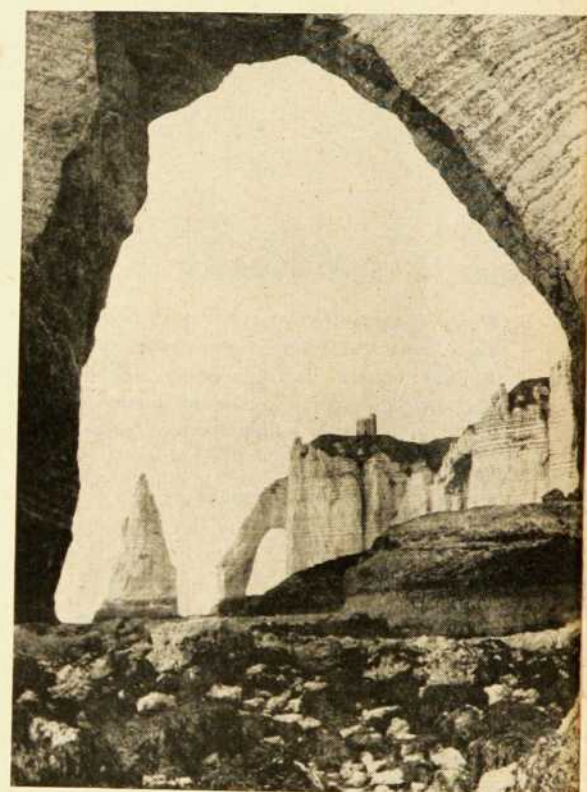
Il est des lieux si beaux, a écrit Flaubert, en parlant de la Normandie, qu'on a envie de les serrer contre son cœur.

Comme il avait raison!

Fertile et puissante, charmante et douce, opulente et joyeuse, la Normandie est bien toujours la terre devant laquelle historiens, peintres, poètes et touristes se sont extasiés. Etretat, petite ville et port de pêche, doit sa célébrité à ses falaises percées d'arches naturelles, les plus belles de la côte Normande. Au milieu du siècle dernier, Etretat n'était encore qu'une bourgade de pêcheurs, aux toits de chaume. Le célèbre peintre Isabey y vint un des premiers, y peignit de nombreuses marines. Le Poitevin et Mozin, et le peintre anglais Stanfield eux aussi gardèrent jalousement au pays sa tranquillité. Ce fut Alphonse Karr qui fit la fortune de ce petit lieu pittoresque, dont il chanta la louange dans ses romans, avec un tel enthousiasme, qu'il éveilla la curiosité publique. Guy de Maupassant, à son tour, vint habiter le pays et contribua à le mettre à la mode et le transformer en station balnéaire mondaine. Le sol d'Etretat, légèrement plus bas que le niveau des hautes mers, est protégé par sa digue de galets et par des maçonneries qui bordent la grève. Tous les ans, le jour de l'Ascension, a lieu la bénédiction de la mer; le clergé bénit la mer et lui enjoint de respecter ses limites.

Photos du haut, de gauche à droite, réparation des filets avant la pêche. — Le port de la falaise avec passage ouvert à l'extrême pointe. — Bateaux mis à la mer. — Ci-contre, la superbe porte d'Aval à même la falaise du même nom. — Photo du bas, bateau tiré par cabestan.

Photos S.F.T.



La hauteur des falaises varie entre 250 et 350 pieds environ — la falaise d'Amont est celle de droite en regardant la mer. Au pied on y monte par un chemin coupé de marches et se prolonge sur un sentier gazonné. Une route carrossable permet de monter en auto jusqu'au monument de Nungesser et Coli qui survolèrent en dernier lieu ce point du territoire français le 8 mai 1927 avant de disparaître à jamais. On se souvient qu'ils furent les premiers à tenter le raid transatlantique Paris-New-York, que devaient réussir trois ans plus tard Costes et Bellonte (septembre 1930). Oeuvre de l'architecte Louis Rey, le monument se compose d'une stèle haute de 60 pieds à la base de laquelle ont été campés les bustes de Nungesser et Coli; le soubassement figure la projection en plan de leur avion (l'Oiseau Bleu) en continuant le sentier débouche sur une plate-forme rocheuse, dans l'infirmité sauvage du Banc à Cuvres et près de la grande Arcade naturelle de la porte d'Amont, sous laquelle on ne passe jamais à pied sec, puis le trou à Romain, du Chaudron.

La falaise d'Aval est celle de gauche en regardant la mer. Au sommet de la falaise, on trouve la pointe où est percée la porte d'Aval, invisible elle-même de cet endroit. Sur la crête de la pointe un sentier pratiqué entre deux abîmes (aboutit à la Chambre des Demoiselles, petite grotte creusée dans la partie supérieure d'une vertigineuse aiguille de rocher). Du plateau et de la pointe, vue splendide sur Etretat, la porte et la falaise d'Amont. En continuant le sentier au delà de la pointe, on voit s'ouvrir au-dessous la superbe porte d'Aval, en forme d'arcade gothique, sous laquelle à pleine eau, les marins passent avec leurs bateaux. En face se dresse dans la mer la célèbre aiguille d'Etretat, sorte d'obélisque naturelle haut de 210 pieds, en suivant toujours on domine la crique du petit-fort, encadrée à droite par la porte d'Aval, à gauche par la Manneporte, arche de pierre plus formidable encore, la falaise à son faite atteint 300 pieds, sa roche blanche est formée d'une pâte calcaire et de silex. Le site à juste titre passe pour une des merveilles naturelles de la France.

Le Cap d'Antifer — On traverse un large vallon sauvage au fond duquel est installé un corps de garde de douaniers et qui ouvre sur la mer et la plage d'Antifer, encadrée de falaises. Le Cap d'Antifer, haut de 350 pieds, est un énorme promontoire de roches blanches, auxquelles est superposée une couche de terre rougeâtre, dominé par un phare en granit de près de 100 pieds de hauteur, que vous aurez peut-être l'occasion d'apercevoir avant votre arrivée au Havre ou encore pendant votre visite au beau pays de Normandie...

Car qui n'a pas rêvé ou, à tout le moins, chanté le désir de revoir sa Normandie? Ces images d'un petit coin tout simple de l'ancienne province de France nous intéressent déjà par leur seule beauté. Que des artistes, que des écrivains comme Guy de Maupassant nous l'aient

[Lire la suite page 31]

LE FESTIVAL D'EDIMBOURG

UNE GRANDE SCÈNE INTERNATIONALE

par IAN HUNTER

(Exclusif au "SAMEDI")

La confection des albums est un art qui disparaît, mais nous avons maintenant les « albums de coupures de presse ». Je viens de parcourir les pages de ceux se rapportant au Festival d'Edimbourg. Ils occupent la moitié d'une étagère de mon bureau. De nos jours, on entend tellement parler de festivals marquant des centaines qu'on est plutôt surpris et pris au dépourvu quand on se rend compte que le premier Festival d'Edimbourg ne date que de 5 ans.

Notre but était de créer une « scène » internationale où les meilleurs artistes et les meilleures organisations artistiques du monde pourraient se présenter devant le public qui aurait ainsi la possibilité de comparer les différentes écoles, les divers styles, etc. Ce but a été, en partie au moins, réalisé.

On a déjà dit, très justement d'ailleurs, qu'une série de concerts, de représentations d'opéras, de ballets, d'œuvres dramatiques — ou de tous les quatre — ne constituaient pas forcément un festival. Un festival a quelque chose de beaucoup plus indéfinissable, où les représentations se marient harmonieusement à l'atmosphère de la ville — et aussi à l'esprit de collaboration des citoyens — de sorte qu'il se dégage de la manifestation quelque chose qui réjouit l'esprit et le cœur.

A Edimbourg, nous avons été assez heureux de trouver une ville qui est très belle du point de vue de l'architecture et qui possède aussi de magnifiques salles de concert et de théâtre. Les visiteurs n'oublieront jamais la vision du château se détachant sous la lumière des projecteurs sur les collines sombres et sauvages. Ils n'oublieront pas non plus le spectacle pittoresque donné tous les deux soirs par les joueurs de cornemuse et les danseurs folkloriques écossais sur l'esplanade du château ou dans les jardins de Prince's Street.

UN PUBLIC INTERNATIONAL

Les statistiques se rapportant au Festival de 1949 prouvent nettement le caractère international du Festival. Plus de 100,000 visiteurs se sont rendus à Edimbourg. Une proportion de 60, des 250,000 billets disponibles se rapportant aux manifestations faisant partie du Festival, a été achetée par des gens habitant en dehors d'Edimbourg. Des demandes de billets sont parvenues d'Australie, du Canada, des États-Unis, d'Irlande du Nord, d'Afrique, de la République Irlandaise, de France, de Nouvelle-Zélande, de Suisse,

de l'Inde, de la Norvège, du Danemark, d'Allemagne, des Pays-Bas, de Suède, de Ceylan, des Antilles, d'Italie, d'Égypte, d'Arabie, de Chine, d'Autriche, de Perse, d'Amérique du Sud, de Malaisie et de Yougoslavie.

Les frais de chacun des Festivals peuvent paraître élevé au profane, mais si l'on regarde en arrière et consulte les programmes des années précédentes on verra les noms de Schnabel, Szigetti, Primrose et Fournier, de Bruno Walter dirigeant l'Orchestre Philharmonique de Vienne — les représentations données par les troupes de théâtre françaises avec Jean-Louis Barrault et Louis Jouvet, qu'on se rappelle les concerts donnés par les orchestres anglais — Hallé de Manchester et la Royal Philharmonic de Londres — ceux de l'Orchestre Philharmonique de Berlin sous la direction de Sir John Barbirolli et d'Eugène Goossens, les représentations de l'Opéra de Glyndebourne, on reconnaîtra que tout cela valait vraiment la peine d'être organisé.

Le programme du Festival de 1950 — du 20 août au 10 septembre — promet d'être très intéressant. Il y aura des concerts tous les soirs au Usher Hall, des concerts de musique de chambre et des récitals matin et soir au Freemason's Hall, des représentations d'opéra au King's Theatre, de ballet à l'Empire, du théâtre au Lyceum et au Assembly Hall (où 1,800 spectateurs peuvent prendre place sur les trois côtés d'une scène de style de l'époque élisabéthaine). Près de 150 représentations seront données au total par des artistes de tout premier ordre.

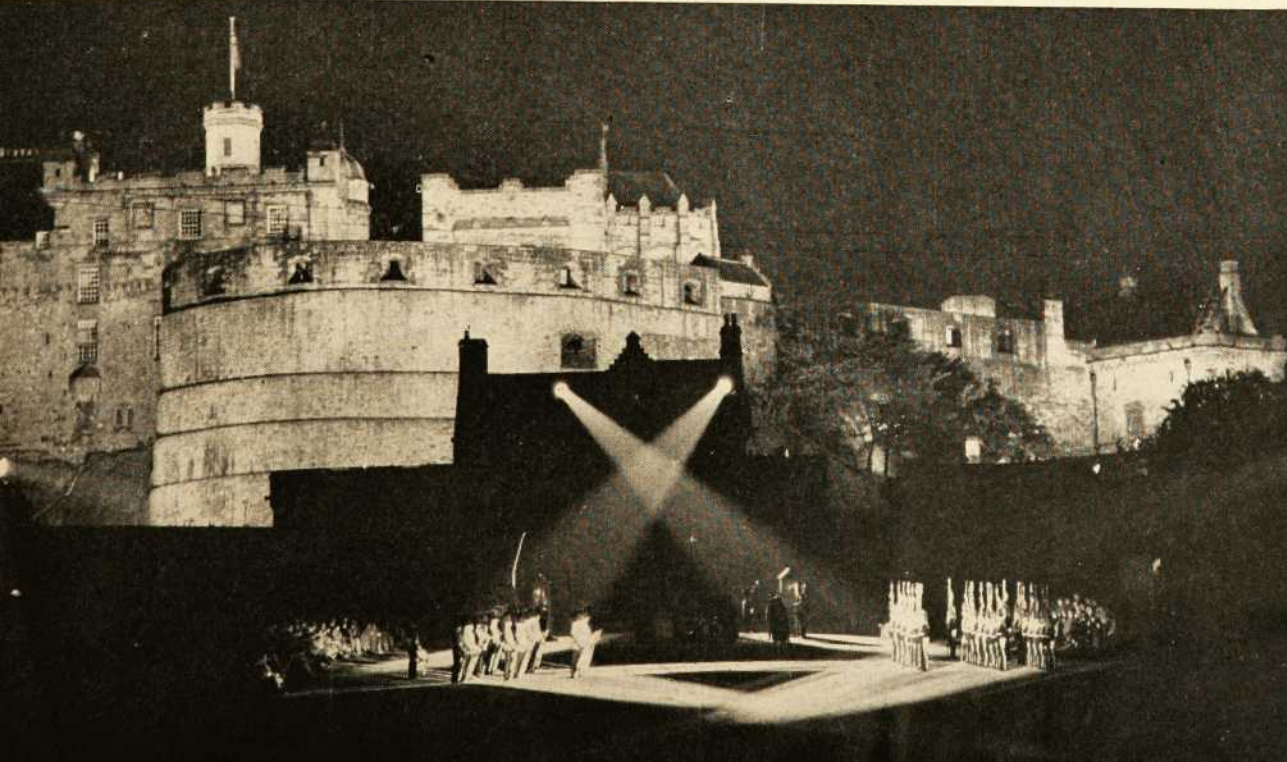
Le Festival s'ouvrira avec le défilé habituel qui se rendra au service religieux à St-Giles. Cette année, on a invité les édiles des principales villes du Commonwealth. Le premier concert sera donné par l'Orchestre National de la Radio-diffusion française de Paris. On entendra par la suite l'Orchestre de la Radio-diffusion de Copenhague et celui de la Scala de Milan, ainsi d'ailleurs que plusieurs orchestres anglais de premier ordre.

Le bicentenaire de Bach sera commémoré par une série de 10 concerts donnés le matin par le London Harpsichord Ensemble (L'ensemble de Clavecinistes de Londres) avec le concours des Chanteurs de l'Université d'Edimbourg.

L'Opéra de Glyndebourne donnera deux productions entièrement nouvelles — « Les Noces de Figaro » sous la direction de Ferenc Fricsay et « Ariadne auf Naxos » sous la direction de Sir Thomas Beecham. Cette dernière œuvre sera exécutée [Lire la suite page 31]



Ci-dessus, IAN HUNTER, auteur de cet article en exclusivité au "Samedi" et administrateur artistique du Festival International de Musique et d'Art Dramatique d'Edimbourg (Ecosse). Agé seulement de 31 ans, M. Hunter a été nommé à son poste actuel en juillet 1949. Pendant la dernière guerre, il a fait la campagne nord-africaine et la campagne d'Italie.



Ci-contre, le défilé des joueurs de cornemuse et les danses écossaises qui ont lieu le soir sont un des spectacles les plus pittoresques du Festival qui a lieu, cette année, du 20 août, au 10 septembre. On voit ici le spectacle se dérouler sur l'Esplanade du château. Les autres soirs, il a lieu dans les jardins de Prince's Street.



Dessin de JEAN MILLET

Roman d'aventures

L'HOMME DES LIANES

Chercher à capturer les grands singes qui vivent au coeur de la forêt de Bornéo est un grisant projet pour l'homme audacieux, mais il faut une dose peu commune de bravoure comme il sera vu dans ce roman d'aventures de JEAN VOUSSAC.

RREUH!... Rreuh!... Rreuh!... Les plaintes continuaient de partir des grandes cages où les orangs avaient été enfermés. Etendue sous sa mousiquaire auprès du feu de bivouac allumé dans une clairière de la grande forêt de Bornéo, Marcelle Sercourt éprouvait comme un remords d'avoir participé à la chasse. Exténués par la dangereuse besogne qu'ils avaient accomplie au cours de la journée à travers la sylvie, son père, le chasseur Pierre Sercourt et les Dayaks de son escorte dormaient profondément.

La jeune fille, elle, laissait vagabonder ses pensées... Elle ne faisait point un retour sur le passé comme aux autres soirs d'insomnie, revivant son existence passée, en France... A la mort de sa mère, son père, Pierre Sercourt était parti pour les régions lointaines de l'Insulinde et l'avait emmenée avec lui. Il chassait pour le compte du Muséum et de nombreuses sociétés zoologiques, s'efforçant de capturer et non de tuer le plus grand nombre possible d'animaux sauvages.

Cette fois, c'était contre les orangs, ces énormes singes de Bornéo, que les chasseurs s'étaient multipliés. Habités à ce genre de traque, les soixante Dayaks que le Français avait engagés avant de pénétrer à travers la grande forêt, avaient réussi à cerner tout un groupe d'hommes des bois; le succès avait

amplement couronné leurs efforts, puisque le tableau de la chasse comportait dix-neuf captifs, grands ou petits.

Marcelle avait assisté aux péripéties tragiques de la capture. Il lui semblait voir encore les Dayaks presque nus surgir de derrière les bambous ou les fougères arborescentes, armés d'énormes fourches de bois, de filets et munis de petits sachets remplis de poivre. Les petits hommes s'étaient approchés des anthropoïdes en faisant preuve d'un absolu mépris de la mort, puis, rapidement, aveuglant les bêtes avec leur poivre, leur emprisonnant le cou dans leurs fourches, paralysant leurs mouvements dans leurs filets aux mailles solides, ils étaient parvenus à les vaincre.

La défense des orangs avait été farouche. Trois des indigènes s'en tiraient avec des fractures et des blessures assez sévères, mais qu'importe, c'était là le tribut habituel de ce genre de chasse et Pierre Sercourt pouvait s'estimer heureux de n'avoir point à déplorer de mort d'homme parmi son groupe...

— Rreuh!... Rreuh!... Rreuh!...

Pour l'instant, à peine remis de la commotion violente qu'ils avaient subie, les orangs s'efforçaient désespérément de briser les énormes barres de fer défendant les cages mobiles où ils avaient été enfermés aussitôt après leur capture. Les Dayaks les avaient

transportés jusqu'à la clairière où ils étaient solidement attachés à d'énormes perches, incapables de se défendre, jusqu'à ce qu'ils soient emprisonnés chacun dans une de ces cages. Maintenant qu'ils recouvraient peu à peu leur vigueur, les grands singes s'acharnaient vainement à recouvrer leur liberté perdue.

Les coups se multipliaient contre les parois des cages, mais ces dernières, solidement construites, résistaient. De sa place, Marcelle les apercevait vaguement auprès des chariots rangés en ligne demi-circulaire...

Ce n'était pas là la première expédition à laquelle participait la jeune fille... Elle avait déjà vu capturer des tigres et des panthères; chargée par un buffle dans les marais situés aux lisières de la sylvie, elle n'avait dû la vie qu'au merveilleux coup d'oeil de son père et à son extraordinaire adresse de tireur; pourtant, jamais elle ne s'était sentie aussi fortement impressionnée que cette nuit-là... Elle pensait, en effet, aux petits orangs qui se serraient désespérément contre leurs mères inertes et garrottées, elle se demandait ce que serait désormais l'existence de ces animaux avides de liberté et condamnés à rester à tout jamais emprisonnés sous les regards inquiets ou curieux des humains.

N'eût-il pas mieux valu laisser tout le groupe dans sa forêt natale? Ces plaintes qui s'élevaient sans cesse des cages faisaient frissonner la jeune fille et lui déchiraient le cœur... Elles lui semblaient parfois presque humaines et si lamentables! Les essieux des cages criaient et gémissaient parfois sous les secousses furieuses qui étaient imprimées par les captifs exaspérés.

Les Dayaks continuaient de dormir paisiblement. Ils étaient depuis longtemps familiarisés avec ce genre d'expédition et ils ne se souciaient que fort peu des souffrances de leurs redoutables prisonniers.

— Pauvres bêtes !...

Marcelle laissa échapper un soupir... Elle ne parvenait pas à trouver le sommeil avec ce pers'stant vacarme ; en vain cherchait-elle à se raisonner, à se dire que c'était l'habituel destin des bêtes que l'expédition était venue traquer dans la grande île, ses appréhensions persistaient. Elle se sentait inquiète, incertaine, comme à l'approche d'un danger.

Et voici que soudain, la jeune fille tressaillit et se dressa sur son séant... Tout près de là, dans les branches des grands arbres qui entouraient la clairière, il lui avait semblé surprendre un frôlement insolite... Profondément intriguée, elle se dressa aussi haut que le lui permettait sa moustiquaire, et elle inspecta les alentours faiblement éclairés par les flammes capricieuses des foyers ; après quelques instants, Marcelle réussit à repérer une silhouette confuse.

Tout d'abord, la Française pensa que ce devait être quelque quadrumane, attiré par les appels et par le fracas des oranges prisonniers. La silhouette qu'elle venait de surprendre abandonna la branche sur laquelle elle se perchait, immobile. Il lui sembla qu'elle se suspendait à une liane qui pendait à sa portée ; brusquement, cette silhouette abandonna son refuge et exécuta un saut impressionnant dans le vide.

Marcelle ne put retenir un léger cri, mais déjà la forme se précisait. Elle sautait à proximité du campement ; aux lueurs vacillantes des flammes, Marcelle put se rendre compte qu'il ne s'agissait point d'un animal mais d'un homme...

— Un blanc !... murmura-t-elle interdite en voyant l'aspect de nouveau venu se préciser.

Maintenant, l'inconnu s'arrêtait, puis, s'aventurait à la clarté des flammes. La jeune fille écarquilla les yeux, se demandant si elle n'était point le jouet d'un rêve. C'était bien un blanc, en effet, un jeune homme d'une sculpturale beauté. De longs cheveux blonds retombaient sur ses épaules nues ; pour tout costume, il arborait le sarong des Malais ou des Dayaks. Vigoureux, solidement musclé, il semblait animé d'une prodigieuse vigueur.

Marcelle, sidérée, n'osait bouger ; on eût dit que cette apparition inattendue eût exercé sur elle une véritable fascination. L'inconnu, lui, ne s'était pas aperçu de la présence de la Française ; après une légère hésitation, il se hasardait dans le voisinage des feux, enjambant habilement les corps des Dayaks étendus çà et là.

Il fallait que l'étrange personnage fit preuve d'une déconcertante adresse pour passer aussi près des indigènes sans éveiller leur attention. Tous étaient, en effet, habitués depuis leur plus tendre enfance à surprendre le moindre bruit de la jungle ou de la forêt ; pourtant, l'intrus se déplaçait, déployant une étonnante légèreté et une souplesse remarquable... En peu de temps, il s'éloigna en direction des cages.

La jeune fille eût pu, à cet instant, donner l'alerte et réveiller son père étendu à quelques mètres d'elle, profondément endormi, sa carabine à la portée de sa main. Elle n'en fit rien cependant. Une force mystérieuse, inexplicable, la contraignait à rester muette, à ne point trahir cet être mystérieux qu'elle venait aussi inopinément de surprendre.

D'ailleurs, la blanche silhouette de l'inconnu s'estompa et disparut bientôt vers les cages. Les « Rreuh » des oranges captifs continuaient à se faire entendre de plus belle. Il semblait qu'ils eussent éventé l'être étrange qui approchait de leurs prisons.

— Ils vont réveiller les Dayaks ! se dit Marcelle, presque angoissée.

Tout resta paisible cependant autour des feux.

Quelques minutes s'écoulèrent... L'oreille tendue, Marcelle discerna encore quelques coups violents, mais les hurlements et les plaintes des quadrumanes emprisonnés se firent de plus en plus rares. Indécise, la jeune fille se demandait quelle devait être son attitude en pareille occurrence... L'envie la prit d'écarter sa moustiquaire, de prendre sa carabine, et de s'aventurer à la suite de l'inconnu, quand, tout à coup, retentit un cri perçant. Un Dayak, alerté sans doute par des bruits insolites du côté des cages, se relevait auprès d'un feu et donnait l'alarme.

En quelques instants, la clairière se peupla d'ombres qui s'activaient... Des silhouettes confuses apparaissaient, se dirigeant rapidement vers les bêtes captives. Pierre Sercourt s'était joint dès les premiers moments aux indigènes. Des exclamations et des cris de rage ne tardèrent pas à s'élever.

Alors, Marcelle à son tour, nantie de sa carabine, s'élança dans la direction que venait d'emprunter son père. Lorsqu'elle arriva vers les cages, les

Dayaks s'y agitaient et discutaient bruyamment... Soudain, plusieurs coups de feu crépitèrent...

— Mon Dieu !

Marcelle s'arrêta, toute pâle. Des exclamations de dépit suivaient les détonations... Elle reprit précipitamment sa course, atteignant les groupes, et aperçut son père qui, brandissant la carabine avec laquelle il venait de tirer à plusieurs reprises, s'écriait :

— Manqué ! Je l'ai manqué ! Le misérable !...

— Mais père, que se passe-t-il donc ?

La jeune fille rejoignit rapidement le chef de l'expédition. Pierre Sercourt paraissait au comble de l'indignation :

— Ce qui se passe, maugréa-t-il, tandis que sa fille s'arrêtait auprès de lui, c'est que, tout simplement, il faudra recommencer notre chasse.

— Les oranges ?

— Part's ! Quelqu'un est venu qui a ouvert leurs cages et leur a rendu la liberté !

Pierre Sercourt serrait rageusement le poing, continuant d'une voix maussade :

— C'est un homme. Il m'a même semblé que c'était un blanc ! Que diable peut-il bien faire avec les singes et pourquoi leur porte-t-il secours...

Un des Dayaks s'approcha alors du Français et lui murmura quelques mots dans son dialecte que la jeune fille ne comprit pas.

— Que dit-il donc ? interrogea-t-elle.

— Il assure que nous venons de voir l'Homme des Lianes !

— L'Homme des Lianes ?

— C'est vrai ! Je croyais qu'il s'agissait là d'une légende absurde, et pourtant les indigènes avaient fait allusion à lui à plusieurs reprises... C'est un être étrange qui semble de race blanche et qui vit dans la forêt à l'état sauvage, absolument comme les oranges. Chaque fois que les Dayaks l'ont surpris et ont tenté de le rejoindre, il leur a échappé avec une incroyable habileté ! Il grimpe aux arbres comme un véritable quadrumane et se laisse glisser avec une vertigineuse rapidité le long des lianes, d'où le nom que les habitants et les chasseurs des forêts lui ont donné !

Et le chasseur d'ajouter :

— Tout d'abord, je n'avais accordé aucun crédit à cette histoire, croyant que l'Homme des Lianes n'existait que dans l'imagination de ces êtres simples et infiniment superstitieux. Je viens, hélas ! d'avoir la preuve du contraire !

Etendant la main, Pierre Sercourt désignait à sa fille les cages grandes ouvertes. A la clarté des torches qu'apportaient maintenant les Dayaks, le Français put se rendre compte de la nature des dommages qui lui avaient été causés par l'intervention intempestive de cet être mystérieux ; les lianes solides qui garrotaient certains des oranges parmi les plus redoutables avaient été coupées avec un instrument tranchant. Les uns après les autres, les quadrumanes avaient pris la fuite et s'étaient enfoncés dans l'obscurité de la sylvie. Maintenant, les chasseurs se rendaient compte qu'ils ne les retrouveraient jamais. Ils avaient pu prendre les bêtes par surprise, au moyen d'une habile manœuvre, mais, désormais, les oranges se méfieraient et resteraient à distance respectueuse.

— Nous jouons de malheur ! maugréa Pierre Sercourt. Dorénavant, il nous faudra travailler dans une autre partie de la forêt !

Mais ce coup de main avait impressionné les Dayaks ; Marcelle put lire la terreur dans leurs petits yeux obliques. D'ordinaire intrépides, ils semblaient particulièrement effrayés. Bientôt même l'un d'eux,

celui qui avait parlé tout à l'heure au Français s'approcha de lui et lui déclara d'une voix mal assurée :

— Le malheur est sur nous, Tuan ! Si l'Homme des Lianes nous combat, nous ne pouvons plus continuer ! Nous irriterions les mauvais esprits et cela nous serait fatal !...

Pierre Sercourt haussa ironiquement les épaules : — Je croyais que vous étiez des hommes et des guerriers ! objecta-t-il... Auriez-vous peur maintenant d'un homme comme vous ?

— L'Homme des Lianes n'est point un être comme nous, mais un mauvais génie ! Jamais nous n'avons pu l'atteindre. Son agilité, le mépris absolu qu'il professe du danger dépassent tout ce que tu pourrais imaginer !

— Rassure-toi, Kraô ! Je saurai te prouver avant qu'il soit longtemps que cet individu mystérieux n'est qu'une créature humaine ! S'il a pu échapper jusqu'ici à vos flèches et à vos sarbacanes, je vous promets bien qu'une de mes balles saura l'atteindre !

Le Français avait prononcé ces mots d'un ton si farouche, que Marcelle ne put s'empêcher de frémir. Elle évoqua la blanche silhouette qui lui était apparue dans les grands arbres et qui avait agi si rapidement qu'elle s'imaginait encore que la scène qu'elle venait de vivre appartenait au domaine du rêve. Et, si profonde que s'affirmât la déception qu'éprouvait à cet instant son père affectueux, elle fit des vœux ardents pour que le mystérieux personnage pût échapper au tir infailible de l'adroit chasseur.

II — La désertion des Dayaks

PIERRE SERCOURT et ses compagnons ne parvinrent pas à se rendormir. L'apparition de l'Homme des Lianes et l'audacieuse libération des oranges qu'ils avaient mis des semaines à capturer les décevait terriblement. Le chasseur songeait au temps perdu, à tous ces vains efforts et, souvent, Marcelle pouvait voir ses poings se crispier pendant qu'il prononçait de farouches propos de revanche.

— Eh bien, tu ne d's rien, toi ? On croirait véritablement que cette fuite te fait plaisir !...

Le chasseur se tournait avec amertume vers sa voisine et celle-ci de répondre aussitôt :

— En aucune façon, père ; tu te méprends sur mon compte... Certes, j'ai blâmé la brutalité que les Dayaks ont déployée pour capturer ces bêtes. Leur jeter du poivre dans les yeux pour les aveugler, c'était affreux ! Il me semble entendre encore les rugissements des oranges, quand ils se débattaient avec rage, vaincus par la douleur !...

— Tu sais bien qu'ils ne pouvaient agir autrement ! Si nos Dayaks avaient laissé aux singes la plénitude de leurs moyens et de leurs forces, ils eussent été brisés comme de simples fétus ! Il fallait jouer de ruse, manoeuvrer, sinon, ce n'était vraiment pas la peine d'entrer en campagne !... L'intervention de cet énergumène dans nos affaires constitue un véritable désastre. Puisqu'il nous a déclaré la guerre, nous saurons lui faire regretter bientôt sa déplorable initiative !

Le jour se leva enfin ! L'effervescence la plus vive régna alors dans la clairière. Les Dayaks préparèrent hâtivement le repas du matin, certains allaient puiser de l'eau au rio tout proche. Marcelle, en préparant le thé, put se rendre compte de la crainte qui continuait à régner chez tous leurs gens. Bien souvent leurs regards se portaient aux alentours, fouillant parmi les fougères arborescentes et les cimes des grands arbres. Tous appréhendaient la présence de l'Homme des Lianes dans le voisinage. Seules des bandes de singes hurleurs, qui se poursuivaient en poussant de petits cris dans les frondaisons, effarouchant les aras au plumage multicolore, rompaient le silence de la sylvie.

Le repas achevé, l'expédition se reforma. On attela les buffles aux chariots et aux cages maintenant vides. Mais les chants et les cris de joie qui accompagnaient d'ordinaire ces départs ne retentirent point, ce matin-là. La crainte et le désarroi s'appesantissaient toujours sur le groupe. Les Dayaks demeuraient persuadés qu'un esprit hostile rôdait dans leur voisinage, aussi s'attendaient-ils aux pires calamités.

La randonnée reprit le long des pistes difficilement tracées parmi l'inextricable enchevêtrement des végétaux de toutes sortes ; précédée des guides qui tranchaient parfois les tiges épineuses avec leurs petits sabres d'abatis à lames recourbées, la caravane progressait lentement.

Pierre Sercourt et sa fille avançaient à l'arrière ; le chasseur conservait sa carabine sous le bras ; fréquemment, il

[Lire la suite page 14]

FLIRT

(En hommage à ma soeur
Mme Carmélita V. Desjardins.)

*Dans le grand hall d'hôtel où passe et puis repasse
Sans répit, nuit et jour, une inlassable masse,
Parfois, près d'un palmier, dans un coin, à l'écart,
Pour dissiper son spleen et tenter le hasard,
Vient s'asseoir en flânant une élégante fille.
Pendant qu'elle se mire et qu'elle se maquille,
Elle a tôt repéré ce gentil voyageur
Qui de loin la reluque et qui charme son coeur.
Or, voici qu'ayant fait plus ample connaissance,
La foule les absorbe avec indifférence...*

ROSARIO VENNE

Ste-Geneviève de Pierrefonds, Qué.



LA PLUS RICHE

Nouvelle sentimentale par LEO DARTEY

LINE pencha sur l'épaule de son mari au front inquiet.

— Une dépêche ? Ah ! Mon Dieu ! Rien de grave ? Mais elle s'interrompit devant la pâleur de Jean et son air gêné.

— Mais quoi ? Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Laisse, Line, implora-t-il.

Mais déjà elle lui avait arraché la dépêche et lisait avec surprise :

« Edith mourante vous réclame. Venez, par pitié. »

Elle le regarda avec étonnement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Jean, voyons, qu'est-ce que cette Edith qui te réclame à son lit de mort, et que je ne connais pas, moi, ta femme ? Pourquoi es-tu si pâle ? Pourquoi trembles-tu ?

Elle s'affola, grisée par ses paroles mêmes et par sa première inquiétude de très jeune femme tant aimée.

— Jean, réponds ! Enfin, répondras-tu ! Je veux savoir. J'ai le droit ! Ah ! Que je suis malheureuse !

Désarmé par ses larmes, il avoua très bas :

— Line, ne pleure pas, je t'en prie. I n'y a pas de quoi, je te jure. Cette pauvre petite, je l'ai connue il y a cinq ans...

Line blêmit sous ses larmes.

— Tu... tu l'as aimée ? dit-elle péniblement.

— Oui... non... j'ai cru plutôt, répliqua-t-il gêné et malheureux. Tu sais ces amours de jeunesse qui n'ont rien de commun avec le véritable amour, le seul... celui que j'ai pour toi, ma Line.

Elle secoua la tête, obstinée.

— Tu l'as aimée.

— Je l'avais connue au cours d'un voyage d'affaires à Poitiers. Mes relations avec son oncle, gros négociant, m'amènèrent souvent dans sa maison. Je ne te connaissais pas, Line. Elle était simple, douce et char-

Est-il possible de pouvoir dompter sa jalousie instinctive, en amour, pour ne pas entraver un ultime geste d'altruisme ? . . .

Voilà bien le superlatif en fait de richesse morale.

Dessin de JEAN MILLET

mante. J'ai pu souhaiter un instant en faire la compagne de ma vie ; mais aussitôt rentré à Paris je compris combien ce sentiment était artificiel et léger. Alors j'écrivis une longue et cruelle lettre, invoquant des empêchements de famille, parlant d'avenir lointain... dissuadant son pauvre petit cœur de continuer à m'aimer. Je crois, oui, je crois que j'ai dû faire beaucoup souffrir...

— Tu l'as aimée, répétait-elle obstinément.

L'idée qu'une autre qu'elle, avait occupé le cœur de son Jean, qu'elle avait eu le meilleur de son amour... le premier émoi... la bouleversait d'un sentiment nouveau et féroce. Devant cette dépêche, devant le message de mort, elle ne pensait plus qu'à une chose : Jean l'avait aimée !

— Tu n'iras pas ? cria-t-elle.

— Line, implora-t-il. C'est la seule façon pour moi, non de réparer, mais d'atténuer une action pas très belle de mon passé et qui souvent me rend honteux et triste. Une mourante. Puis-je refuser, Line ?

Alors elle froissa la dépêche, la jeta très loin, et avec un mouvement de tête décidé :

— C'est bien ! J'y vais aussi, dit-elle.

Le lendemain, après un voyage pénible où nul n'osait rompre le lourd silence qui les séparait, ils arrivèrent à la nuit devant une maison grise de la très vieille rue de la Cathédrale, à Poitiers.

— C'est là, dit Jean. Line, je t'en prie, laisse-moi entrer seul !

— Non ! dit-elle, mauvaise. Je suis certaine que tu m'as menti. Cette femme, tu l'as aimée, elle tient encore une place dans ton cœur et dans ta vie, je veux savoir, pour mieux la haïr. Si tu m'empêches d'entrer c'est que tu me caches quelque chose de plus odieux encore, et je ne te reverrai de ma vie.

Il eut un geste las, résigné. Allait-il compromettre tout son avenir de clair bonheur ? Il n'en avait pas le courage. Et pourtant, il savait bien que la présence de Line auprès de lui serait pour la mourante la pire et dernière blessure... Il en voulait à Line de cette cruauté dont il l'eût jugée incapable ; mais cette première jalousie avait-elle éveillé dans son être des férociétés insoupçonnées ? Il la regarda qui sonserait depuis la veille son masque figé, durci, où pas une lueur de tendresse n'avait fulguré, et veule, égoïste, il condamna une seconde fois la mourante, pour sauver le bonheur de son ménage menacé.

— Tu le veux, dit-il. C'est bien.

Et il appuya sur le bouton de sonnette. Ce fut la mère, celle même qui avait télégraphié à Jean, qui vint ouvrir.

— Ah ! C'est vous ! fit-elle avec une lueur de reconnaissance dans ses yeux rongés de larmes. Vite, venez, il n'y en a plus que pour quelques heures, dit le docteur, et cela aurait été si horrible si elle avait dû partir sans vous avoir revu !

Sans avoir vu Line qui les suivait, elle entraînait Jean dans la demi-obscure d'un couloir.

— Elle vous a tant aimé, chuchotait-elle avec des sanglots. Toujours elle croyait que vous alliez revenir. Ces empêchements de

[Lire la suite page 31]

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

CONFIANCE SANS BORNES DE BRANCH RICKY EN SES JOUEURS DU BROOKLYN

La petite mésaventure (oh ! mésaventure n'est peut-être pas le terme qui convient, mettons que l'expression est provisoire) qui arrive à Branch Rickey, le génial président des Dodgers de Brooklyn, avec ses brillants joueurs, illustre de façon fort convenable une vérité dont les clubs de baseball majeurs et ceux des ligues mineures 3A font généralement trop bon marché. On base les chances des clubs de remporter le championnat sur un trop grand nombre de lanceurs. C'est le cas du Brooklyn.

Oh ! nous ne sommes pas en peine sur le sort des Dodgers. Leur combativité les conduira nez à nez avec St-Louis et Boston, dans le dernier mille de la course vers le 15 septembre, malgré le déficit de 5 joutes qu'ils connaissent au moment où ces lignes sont écrites. D'ailleurs, les joueurs bien trempés s'affirment davantage lorsqu'ils sont acculés au mur et le Mahatma nous disait, lors de sa dernière visite à Montréal, que ses poulains termineront à la tête du peloton, au 1er octobre. « Je vous reverrai, à Brooklyn, aux prochaines séries mondiales ! » nous dit-il avant de prendre son avion.

En avril dernier, les rédacteurs sportifs américains étaient unanimes à choisir les Dodgers de Brooklyn pour remporter le championnat de la Ligue Nationale. A cette époque-là, on s'accordait à donner la haute main aux Dodgers ou, pour le moins, à leur concéder la victoire dans les cinquante premières parties de baseball de la saison. D'une façon ou d'une autre, les Dodgers ne pouvaient être menacés, disaient les rédacteurs sportifs des Etats-Unis.

C'est à qui aurait le plus vanté la vitesse, la puissance, l'habileté des lanceurs du Brooklyn. Aucune autre équipe de la Ligue de baseball Nationale ne disposait d'un personnel aussi compétent, criaient les uns. Les cinq lanceurs de Burt Shotton ne pouvaient faire autrement que d'être les champions du circuit, clamaient les autres.

Il est vrai que Don Newcombe, Preacher Roe, Joe Hatten, Ralph Branca et Rex Barney ont remporté soixante-six victoires, au cours de l'année 1949, conduisant les Dodgers à deux doigts du championnat mondial du baseball. Prenons, par exemple, le gros Don Newcombe. Bien qu'il ait été absent du jeu, au tout début de la saison, il a néanmoins remporté 17 victoires, l'an dernier. On l'avait surnommé le meilleur droitier de la Nationale. Certains avaient prédit que ce lanceur noir remporterait au moins 30 victoires, en 1949, et au cours de la saison en marche, une vingtaine d'autres.

Quant à Branca, Roe et Barney, ils devaient remporter au moins quinze victoires. L'on s'attendait au pire, de la part de Preacher Roe, dans certains milieux. Mais chez les observateurs, on estimait qu'il gagnerait seulement une douzaine de joutes, à cause de sa faible constitution.

Nous voilà rendus aux trois-cinquièmes de la saison de baseball de l'année 1950. Il est de plus en plus évident que les Dodgers de Brooklyn devront lutter fermement, s'ils veulent s'assurer d'une place élevée dans le classement. D'ailleurs, ils sont devancés par les Cardinaux de Saint-Louis, les Phillies de Philadelphie, et les Braves de Boston. Mais les équipiers de Shotton n'en continuent pas moins d'être agressifs et bien déterminés.

Un commentateur de la Presse-Associée, analysant la situation à la lumière des faits, estime que ce club demeure le plus dangereux de la Nationale. Si les lanceurs du Brooklyn avaient été à la hauteur de la tâche depuis les dernières semaines, on verrait l'équipe en première place.

Des cinq lanceurs tant vantés en avril dernier, un seul a su se tirer d'affaire, et c'est Preacher Roe. Pourtant, Roe ne devait pas faire de merveilles, vu sa mauvaise santé.

Preacher lance une fois tous les quatre jours, et donne un joli coup de main à la relève. A date,

il a 14 victoires cette saison-ci, dont une par 19 à 12 contre les Pirates de Pittsburg.

Les quatre autres lanceurs du Brooklyn se partagent un total de 19 victoires, soit une moyenne de trois parties et demie chacun. Don Newcombe, qui s'est blessé à l'épaule au début de la saison, n'a que 10 victoires à son crédit, alors que Branca n'en possède que cinq. Barney fait pitié, avec 3 triomphes, mais le moins chanceux des lanceurs des Dodgers est Hatten, qui n'a connu qu'une couple de victoires.

Comment se fait-il donc que les Dodgers soient en quatrième place, malgré l'engouement de leurs cinq lanceurs ? — La réponse est bien simple, comme vous allez le voir.

Bankhead a permis à son équipe de remporter six gains, alors que Jack Banta, Bud Poddell et Willard Ramsdell ont contribué largement à 10 autres triomphes des Dodgers.

Banta avait déjà remporté quatre victoires, avant d'être envoyé aux Royals de Montréal. Poddell en comptait cinq, lorsqu'il a repris le chemin des mineures. Quant à Ramsdell, il comptait une victoire, lorsqu'il a été cédé aux Reds de Cincinnati.

Le gérant Burt Shotton s'est rappelé dernièrement qu'Erv Palica était un lanceur ayant remporté 8 triomphes l'an dernier. A date, Erv compte quatre victoires, tandis que Chris Van Cuyk (Ki-Ke), rappelé du Fort-Worth, a été victorieux à une reprise.

Il faut aussi ajouter que les hommes de Shotton possèdent de puissants frappeurs chez Jackie Robinson, Duke Snider, Roy Campanella, Gil Hodges, Gene Hermanski, et Carl Furillo.

CHOSSES ET AUTRES

■ L'actif, sévère mais juste, président de la Ligue Internationale, Frank Shaughnessy, a donné l'avis suivant à tous les gérants de son circuit : Bon nombre de joueurs et de gérants ont pris la mauvaise habitude — une bonne habitude se prend plus difficilement — de croire qu'après avoir été expulsés du terrain par un arbitre il ont droit de donner au maître du logis un tas de noms d'oiseaux. De plus, ils pensent recevoir la même punition après s'être soulagés le cœur d'une manière peu parlementaire... Les joueurs qui agissent ainsi verront leur amende ou leur suspension se doubler. Frank ajoute qu'il est dans l'absolue impossibilité d'empêcher un joueur ou un arbitre de commettre un délit lui méritant un voyage prématuré aux douches. Il est, cependant, en son pouvoir de punir plus sévèrement tout joueur ou tout gérant qui, après expulsion, lance à l'endroit de l'arbitre des paroles injurieuses, indignes de tous les athlètes bien élevés... Frank Shaughnessy remplit parfaitement son rôle, n'est-ce pas ?

■ C'est plus fort que nous, lorsque nous entendons à la radio, un annonceur à la voix d'or, lorsque nous lisons dans les pages sportives de nos quotidiens français un rédacteur sportif ou autre employer l'expression anglaise "Hall of Fame", au lieu de « Panthéon de la Renommée », nos cheveux se dressent droits comme poils ! Est-ce que vous nous blâmez, vous qui tenez à ce que la langue française conserve ses droits dans une province où 98% des âmes parlent et pensent dans la belle langue de Molière ? Oui, il est temps que nous mettions fin à cette anomalie, à ce manque de bon sens, pour ne pas dire plus !

■ Au début de la saison, au camp d'entraînement des Royals de Montréal de Vero Beach, Floride, le jeune lanceur gaucher Ronnie Lee, sachant qu'il ne possède pas la force requise pour lancer neuf manches, deux fois par semaine, dans les ligues majeures ou dans la Ligue Internationale, a demandé intelligemment à Buzz Bavasi et au gérant Wally Alston de le faire lancer en relève seulement... Rares sont les artilleurs qui raisonnent de cette manière. D'ordinaire, ils se croient meilleurs qu'ils le sont, comme un tas d'êtres humains, d'ailleurs.



Gérard Thibault, l'actif président de la Ligue Royale Montréal Junior, nous a promis récemment de voir à ce que les propriétaires de chacun de ses clubs engagent des instructeurs compétents, l'an prochain. Nous croyons que c'est la meilleure manière d'améliorer le jeu de tous ces jeunes joueurs de 16 à 20 ans qui aimeraient tant gagner honorablement leur vie en plein air, même sous un soleil ardent.

Paul Martin, le rude cogneur gaucher du Sherbrooke, de la Ligue Provinciale, envie le sort des joueurs juniors de Montréal. "Qu'ils sont chanceux ces jeunes ! Si nous avions eu la même chance dans notre temps, nous aurions, certes, remercié la Providence de nous prodiguer tant de bienfaits !" C'est en ces termes que Paul admire les progrès que connaissent les mogols de nos ligues juniors.





Un concours de jambes, le premier du genre aux Etats-Unis vient de mettre aux prises Dorothy Lamour, la séduisante vedette de Hollywood, avec trois "séduisants" photographes new-yorkais. Le jury, composé de passagers du **QUEEN ELIZABETH**, après de longues délibérations, décerna le premier prix à Dorothy Lamour, comme on s'y attendait, et une mention honorable à Joe Lyons, le premier à gauche, qui prit son rôle très au sérieux.



La grand'mère, la mère et la petite-fille se marièrent le même jour, tout dernièrement, dans une église de Los Angeles. Une cérémonie de ce genre ne pouvait arriver que dans une ville voisine de Hollywood. De gauche à droite : la petite-fille et son mari, 16 et 18 ans, la grand'maman, Mme May Forgy, 64 ans et Jess Taylor, 70 ans ; enfin, la maman, Mme Merle Thomas, 34 ans et son mari, Spencer Ramsdale, 29 ans.



ÇA et LA L'IMAGE

Le Grand Prix de Paris, disputé chaque année à Longchamps, attire une foule de célébrités. On y remarquait, cette année, la Bégum Aga Khan (à gauche), épouse du chef mahométan et belle-mère de Rita Hayworth et, ci-dessous, le baron Guy de Rothschild, dont deux des chevaux prirent la première et la seconde place. Il est à féliciter ses deux jockeys, J. Laumain et F. Palmer, lequel montait le cheval gagnant, Vieux Manoir.





Cette photo fut prise sur une route coréenne au moment où les renforts américains commencent vraiment à rappliquer. Les Etats-Unis et les Alliés des Nations-Unies, sont fermement décidés à gagner la partie, coûte que coûte.

Voici en raccourci le secteur asiatique que les Nations-Unies, et plus particulièrement les Etats-Unis aidés par le Canada et la Grande-Bretagne, doivent défendre : 1. la presqu'île de la Corée, 2. l'île Formose, 3. les Philippines et 4. l'Indo-Chine française.

La princesse Elizabeth a servi de marraine au fils de Lord et Lady Brabourne, Michael John Ulick. La princesse déjà mère du prince Charles, est peut-être déjà à l'heure qu'il est, mère d'un second enfant.



Jack Benny, comme d'ailleurs plusieurs vedettes de la radio et du cinéma, passe pour pingre. On dit même, dans la presse américaine, qu'il a découvert en Angleterre et en France, lors de son dernier voyage, l'existence du pourboire. Notez l'air méprisant du garçon de restaurant anglais à qui Jack Benny fait don d'une pièce d'un penny (deux sous). Pingre ou non, Jack Benny est une des idoles du peuple américain.



Les engagements volontaires pour la guerre de Corée se font de plus en plus nombreux aux Etats-Unis, de même qu'au Canada. Ci-dessus, une escadrille entière d'anciens combattants. Ces aviateurs, membres de divers clubs aéronautiques, se sont gardés en forme et peuvent affronter les meilleures escadrilles du monde.

Un contingent de 1.350 fantassins embarque sur un navire qui le transportera au Japon. Ces troupes iront probablement remplacer là-bas des soldats plus aguerris que l'on destine à d'autres fronts.



L'HOMME DES LIANES

[Suite de la page 9]

observait les grands arbres environnants, mais il ne parvenait point à repérer l'insaisissable adversaire.

Marcelle s'aventurait toujours, le cœur oppressé par une indéfinissable crainte. Elle appréhendait d'apercevoir l'inconnu, s'imaginant bien que son compagnon ne pourrait alors résister au désir de prendre sa revanche.

— Entends-tu ? s'écria aussitôt le chasseur en s'arrêtant... Ils nous narquent !

Les appels des orangs retentissaient maintenant de part et d'autre de la forêt, mais ils paraissaient assez lointains. Peu soucieux d'être repris, les grands quadrumanes évitaient de s'aventurer dans le voisinage immédiat des chasseurs.

Les Dayaks avaient surpris, eux aussi, les appels éloignés des orangs ; toutefois, ils ne songèrent plus à repartir en chasse ; le même abattement se lisait sur tous les visages.

Après quatre heures d'un voyage lent et exaspérant, éclairés par cette lumière verdâtre qui se répandait dans la forêt, constamment contraints de subir cette atmosphère embaumée par l'odeur des plantes ou des feuilles en putréfaction, Pierre Sercourt donna à Kraô le signal de la halte...

Les Dayaks s'arrêtèrent au bord d'un rio à l'onde limpide qui serpentait et disparaissait à travers les lianes et les buissons épineux.

Le déjeuner fut encore maussade. Le Français se rendait bien compte qu'il ne pourrait rien tirer, ce jour-là, de ses auxiliaires indigènes. Quand il se fut réconforté, il se tourna vers Marcelle, toujours silencieuse et pensive :

— Viens-tu ? interrogea-t-il. Nous allons pousser une reconnaissance aux alentours ! Peut-être réussirons-nous à repérer une piste sérieuse ?

La jeune fille accepta volontiers. Elle avait hâte, elle aussi, d'échapper à cette atmosphère déprimante. Alors le Français appela Kraô :

— Nous nous absentons pour trois ou quatre heures ! Attends-nous là, avec les autres !

— Le *tuan* peut compter sur nous, repartit simplement l'indigène.

Pierre Sercourt et sa compagne s'éloignèrent donc, laissant les Dayaks accroupis au bord de l'eau. En quelques instants, ils disparurent à travers la sylve, et le chasseur dut se servir de son sabre d'abatis, qu'il conservait toujours suspendu à sa ceinture, pour trancher les lianes nombreuses qui s'opposaient constamment à leur passage.

De nouveau la forêt les enveloppa de toutes parts, avec ses rumeurs et ses silences. Les épines s'accrochaient à eux, lacérant le cuir de leurs gâchettes, déchirant leurs vêtements. La sueur ruisselait le long des visages, tout autour régnait une véritable atmosphère d'étuve, accablante, abrutissante ; par bonheur, le Français et sa compagne étaient depuis longtemps aguerris à ce rude climat de la forêt de Bornéo. Courageusement, ils continuaient d'avancer, examinant attentivement le sol dans l'espoir de découvrir quelque piste intéressante.

Parfois, des glissements furtifs se faisaient entendre... Les habituels habitants de la sylve s'enfuyaient effarouchés par l'apparition des intrus. De gros serpents s'enroulaient paresseusement autour des basses branches des arbres. Leur présence n'intimidait pas les Français qui savaient bien qu'ils n'avaient rien à craindre de la part de ces reptiles. Les plus petits qui se faufilaient entre les plantes innombrables étaient plus redoutables. Leur morsure pouvait, en effet, entraîner une mort foudroyante.

Ils avançaient ainsi depuis une heure au moins, quand, soudain, Marcelle vit son père se baisser et examiner le sol avec attention.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Vois ! répondit simplement le chasseur.

Marcelle se pencha à son tour, et tout de suite elle remarqua les quelques empreintes qui venaient d'attirer l'attention de son voisin. C'étaient des traces très nettes de pas humains. Toutefois, un détail frappa surtout la jeune fille : la position des orteils... Ils apparaissaient plus en dedans que ceux des Dayaks.

— Il n'y a pas d'erreur possible ! murmura sourdement Pierre Sercourt, ce sont là des pieds d'Européen.

— Alors ?

Le père et la fille se considérèrent, intrigués. La même pensée leur venait à cet instant à l'esprit. Ils songaient à l'être étrange qui venait de contrarier leurs projets, à cet Homme des Lianes...

— Ce ne peut être que lui ! déclara Pierre Sercourt. D'ailleurs tu constateras que la piste ne se prolonge pas indéfiniment. L'individu a parcouru quelques pas, puis il est monté le long de cet ébénier ! Regarde, le tronc porte encore la trace de son passage !

Pierre Sercourt était un habile chercheur de pistes ; au contact des Dayaks, il avait appris à reconnaître les empreintes les plus diverses des hôtes de la forêt de Bornéo. Marcelle qui s'était approchée put constater, en effet, qu'une légère couche de boue se détachait à plusieurs endroits contre l'écorce de l'arbre, se faisant moins distincte à mesure qu'elle se prolongeait le long de l'énorme tronc...

Désormais, il ne pouvait plus subsister le moindre doute. L'inconnu avait grimpé là, avec sa dextérité coutumière, il avait ensuite sauté de branche en branche, de liane en liane, puis, poursuivant ses évolutions, tel un véritable quadrumane, il avait disparu sous les frondaisons.

Immobilisés auprès l'un de l'autre, le père et la fille levèrent longuement la tête, charchant parmi les arbres à surprendre la silhouette claire de l'inconnu. Ils ne virent âme qui vive, et, pourtant, ils éprouvèrent tous les deux l'impression qu'ils étaient actuellement surveillés par l'être mystérieux qui se trouvait dissimulé à peu de distance.

D'un geste instinctif, Pierre Sercourt mit sa carabine en joue, continuant de chercher. Puis, brusquement, un léger grognement lui échappa. Au faite d'un palmier, il avait enfin repéré celui dont il pressentait la présence. L'Homme des Lianes était là, presque collé contre le tronc, à quelque vingt mètres de hauteur.

Le chasseur n'acheva point sa phrase ; épaulant son arme, il mit en joue le mystérieux guetteur. Il allait appuyer sur la gâchette, quand, tout à coup, étonné, il écarta le canon de l'arme.

Le coup partit et se répercuta à travers les arbres. Des aras et des singes hurleurs s'enfuirent épouvantés... Et l'individu que le Français venait de prendre ainsi pour cible profita de la courte trêve qui lui était accordée pour se défilier précipitamment. Se laissant glisser avec une vertigineuse dextérité le long d'une liane, en quelques secondes, il disparut derrière un massif de fougères arborescentes.

— Malheureuse ! Pourquoi as-tu fait cela ?...

Furieux, le chasseur se retournait vers la jeune fille, mais cette dernière lui répondit aussitôt, très calme :

— Tu es un chasseur, père, et non point un assassin !

Et, avant même que son voisin ait eu le temps de protester de nouveau, Marcelle surenchérit :

— Cet homme est un être comme nous ! L'abattre équivaldrait à commettre le plus lâche des assassinats !

— Penses-tu !... Ce coquin n'est pas un homme, c'est une véritable bête sauvage !

— Qu'importe ! Il ne faut pas tuer !...

Pierre Sercourt n'insista pas ; il hocha tristement la tête :

— Dans ces conditions, si la sensiblerie entre en jeu, je crois que nous ferions mieux de plier bagages et de nous en retourner sur la côte !

— Il existe quelque différence entre la sensiblerie et l'humanité, objecta la jeune fille. De grâce ! ne t'abandonne pas à un mouvement de mauvaise humeur ! Toi si bon d'ordinaire !

— C'est bien, je ne dis plus rien ! grommela le chasseur, maussade. Pussions-nous n'avoir pas à regretter cette défaillance dans la suite !...

— On ne doit jamais déplorer d'avoir accompli une bonne action, père !

L'entretien en resta là ; ils reprirent d'un commun accord leurs investigations, mais ne repérèrent plus la moindre trace de l'Homme aux Lianes, pas plus qu'ils n'aperçurent d'empreintes d'orangs.

— Revenons au camp, déclara enfin le Français. Voilà encore une journée perdue !...

Ils reprirent la direction du campement. Les traces qu'ils avaient précédemment laissées leur servirent de piste. En s'approchant du rio, le Français mit ses mains devant ses lèvres, en porte-voix, et cria à plusieurs reprises. Nul ne lui répondit, sauf le jaccasement des perroquets et les cris aigus des singes hurleurs qui poursuivaient leurs ébats dans les branches.

— C'est singulier ! grommela le Français. On dirait qu'ils ont levé le pied !

Le père et la fille échangèrent un coup d'oeil rempli d'appréhension. Hâtivement, ils renouvelèrent leurs appels, mais toujours sans succès. Alors, terriblement inquiets, ils accélérèrent leur allure ; quelques minutes plus tard, ils débouchaient à l'endroit où ils avaient laissé leurs bêtes et leurs auxiliaires.

Au premier coup d'oeil, les Français s'aperçurent que les Dayaks n'étaient plus là. Les feux qu'ils avaient allumés à leur arrivée achevaient de s'éteindre, faute d'aliment. Seuls, les boeufs des attelages continuaient de ruminer tout tranquillement auprès des chariots et des cages.

— Les misérables ! Ils ont tout pillé avant de s'enfuir !...

Pierre Sercourt apercevait maintenant les ballots et les caisses, défoncés ou éventrés. Peu soucieux de poursuivre plus longtemps l'expédition, Kraô et ses acolytes s'étaient empressés de déguerpir ; mais auparavant, ils avaient tenu à faire main basse sur tout ce qui présentait quelque valeur, soit en armes, soit en vivres.

— C'est un désastre ! Une véritable catastrophe !...

Marcelle comprenait toute l'horreur de la situation au milieu de laquelle ils allaient avoir à se débattre tous les deux. Les buffles étaient restés là et les Dayaks avaient négligé de les emmener avec eux pour ne point s'encombrer et entraver leur retraite précipitée ; toutefois, ces animaux ne pouvaient qu'être néfastes aux explorateurs français. Tout d'abord, les fauves qui rôdaient dans la forêt, tigres, panthères et autres bêtes féroces, ne manqueraient pas d'être attirés par la présence des ruminants. De plus, Pierre et Marcelle Sercourt se sentaient absolument incapables à eux seuls d'assurer l'entretien des malheureux animaux, de les atteler, de les conduire.

— C'est encore à ton maudit Homme des Lianes que nous devons pareille complication, vociféra le Français. Quand je pense que, tout à l'heure, tu

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	7	5	2	6	4	8	3	7	5	6	2	8	4	7	3
R	J	T	D	U	U	P	E	O	O	N	E	R	N	Y	U
8	3	7	4	6	2	8	5	7	3	6	4	8	2	7	5
E	S	E	J	E	M	P	U	U	S	L	U	A	A	S	T
4	8	5	2	7	6	3	8	4	2	7	5	6	3	8	4
G	R	V	N	E	U	I	E	E	D	S	O	E	T	Z	M
8	5	3	7	4	6	2	8	5	3	8	4	2	6	5	3
V	U	E	V	E	U	E	O	S	E	T	N	E	R	S	N
8	3	6	2	7	5	4	6	3	8	2	5	4	7	3	6
R	A	D	X	A	O	T	E	F	E	A	U	J	C	F	S
7	4	8	3	7	5	6	2	8	4	7	3	5	6	2	8
A	U	A	A	U	R	P	U	V	S	C	I	I	O	C	E
3	8	2	6	4	5	3	7	6	2	8	4	7	3	5	8
R	N	E	I	T	R	E	E	R	E	I	E	S	S	A	R

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez de 4 et vous aurez comme clef de chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par Willam J. Miller, King Features, Inc.

m'as empêché de lui régler son compte !

Le chasseur donnait libre cours à son amertume. Marcelle, malgré tout, ne se laissa pas aller au désespoir. Plusieurs fois encore elle appela, espérant que Kraô et ses acolytes se laisseraient toucher et s'en reviendraient sur leurs pas. Hélas ! Ses espérances furent déçues ; lorsque les ombres de la nuit s'appesantirent de nouveau sur la sylve, ils étaient seuls, abandonnés à leur triste destin au cœur de la forêt hostile !

— Il faudra allumer de grands feux pour écarter les bêtes sauvages, recommanda Pierre Sercourt.

Pareille précaution s'imposait, en effet ; elle exigea de la part de la jeune fille et de son compagnon un effort considérable... Ils s'en furent chercher des brassées de bois mort qu'ils jetèrent sur les flammes. Dès qu'un véritable cercle de feu entoura les buffles, ils purent enfin songer à prendre quelque repos... Mais les miaulements et les rugissements sinistres qui se faisaient entendre à peu de distance dans les ténèbres leur firent comprendre que le péril persistait, plus pressant que jamais...

— Nous veillerons à tour de rôle ! fit Pierre Sercourt.

Marcelle acquiesça d'un signe de tête. Elle se sentait infiniment lasse après toutes ces mésaventures ; pourtant elle s'efforça de réagir.

— Je prendrai la garde après minuit, lui dit son père. Ce sont les heures les plus pénibles... En attendant, sois vigilante !

III — Aux mains des coupeurs de têtes

PENDANT un long moment, Marcelle demeura accroupie, sa carabine entre les jambes. Les grands feux allumés peu de temps auparavant éclairaient intensément le campement. A trois pas de là, la jeune fille pouvait voir son père étendu sous la moustiquaire, dont il avait pris la précaution de se munir avant de s'abandonner au sommeil. Dans le silence absolu de la nuit, seuls ne lui parvenaient plus que le bruit régulier de la respiration du dormeur et les crépitements de la flamme.

Parfois, quelques miaulements lointains retentirent, mais Marcelle ne s'en soucia guère. Les fauves avaient coutume de rôder d'habitude dans le voisinage ; pourtant elle était bien certaine, cette nuit-là, que la clarté aveuglante et la chaleur des foyers maintiendraient les bêtes féroces à distance respectueuse. De plus, les buffles demeuraient tranquilles et ne donnaient pas le moindre signe d'inquiétude.

Les minutes s'égrenèrent ; peu à peu, à mesure que le temps passait, la jeune fille sentait une torpeur profonde s'emparer de tout son être ; à plusieurs reprises, elle tenta de réagir et de secouer la paralysie qui annihilait sa volonté, mais bientôt sa tête pencha en avant, ses paupières se fermèrent... Elle avait trop abusé de ses forces. Oubliant toute prudence, elle partit à son tour pour le royaume des rêves.

Pendant un assez long moment, rien ne parut troubler la tranquille sérénité qui régnait encore sur le camp ; puis, de mystérieux frôlements se produisirent, sur la gauche, dans le voisinage immédiat. Des ombres apparurent, furtives... Des hommes arrivaient qui se faufilaient en rampant en direction des feux, évitant soigneusement de provoquer le moindre bruit.

Lentement, mais sûrement, la manœuvre se poursuivait, les ombres devenaient de plus en plus nombreuses. Profondément endormie, la jeune fille ne se doutait pas de leur présence ; sa carabine était tombée à ses pieds ; quant au chasseur, il ronflait, ignorant le péril qui se faisait à chaque seconde plus pressant.

Enfin, un léger sifflement retentit. Les silhouettes qui avaient progressé jusque dans le voisinage immédiat du camp, bondirent et s'élancèrent sur les deux dormeurs...

Alors, à la clarté capricieuse des feux de bivouac, une lutte acharnée s'engagea. Surpris dans leur sommeil, le père et la fille se défendirent désespérément ; mais leurs agresseurs surent bénéficier de la surprise. Ils étaient trop nombreux d'ailleurs !... En moins de trois minutes, cloués au sol par des poignes solides et brutales, gênés par les moustiquaires qui entravaient leurs mouvements, ils se sentirent étroitement ligotés.

Etourdis par l'attaque inopinée, les malheureux se redressèrent autant que le leur permettaient leurs liens. Ils s'aperçurent alors qu'ils étaient entourés de Dayaks. Vêtus de simples sarongs, armés de sarbacanes, de javalots, d'arcs et de flèches, les sauvages se pressaient curieusement autour des captifs. Des lueurs inquiétantes faisaient pétiller leurs prunelles, tandis qu'ils considéraient leurs prisonniers.

Soudain Pierre Sercourt laissa échapper une sourde exclamation, un nom lui vint aux lèvres :

— Kraô ! Misérable traître !

Le Français reconnaissait, en effet, au premier rang de ses agresseurs, celui qui naguère conduisait sa caravane. Un furtif sourire passait sur les lèvres minces du Dayak. Il savourait la victoire dont il était le principal artisan. Après avoir fui la clairière et abandonné les buffles et une grande partie des bagages, Kraô s'était aventuré avec ses acolytes entre les grands arbres de la sylve... Quelques heures leur suffirent pour rejoindre un *kampong* ou village de Dayaks, situé au bord même d'un étang perdu au cœur de la forêt. Aussitôt l'ancien guide avait engagé des tractations avec le chef de la tribu, un féroce coupeur de têtes, enchanté de trouver enfin une occasion de se distinguer ; le misérable avait fait miroiter à l'indigène et à ses guerriers l'avantage qu'ils auraient à s'emparer de nombreux buffles et d'un riche butin. Alors, ils s'étaient aventurés à travers la nuit. Maintenant, ils pouvaient tout à loisir se féliciter de la réussite de leur traîtrise et de leur lâche agression.

— Le Tuan ne se montrera pas si menaçant, il cessera certainement d'insulter Kraô quand les Dayaks le feront mourir avec sa fille au milieu des plus atroces tortures. Après, leurs deux têtes seront boucanées et conservées dans une case, comme celles de tous les autres qui ont été vaincus par les valeureux guerriers !

Kraô ricanait en prononçant ces abominables paroles, qui pourtant ne parurent pas impressionner le Français :

— Je ne crains pas la mort, répondit-il d'une voix vibrante.

— Pour toi, peut-être ! riposta Kraô. Mais pour ta fille !...

Pierre Sercourt ne put réprimer un tressaillement, son masque se crispa, et le rire cruel que poussa son ancien guide lui prouva qu'il avait deviné juste. Il savait, en effet, combien il affectionnait son enfant...

La jeune fille, elle, demeurait impassible. Elle ne comprenait pas le langage des Dayaks ; toutefois, à la mimique de Kraô, à l'indignation de son père, elle s'imaginait le sujet de leur entretien. Un morne désespoir s'emparait de tout son être, non point à l'idée du terrible destin qui pouvait lui être dévolu, mais elle regrettait amèrement de s'être aussi fâcheusement abandonnée au sommeil, elle se considérait comme responsable de ce déplorable état de choses !

Kraô ne s'attarda pas auprès de ses anciens maîtres ; les Dayaks allaient vers les bagages et les chariots, impatients de se saisir du butin et de l'in-

Le soir, au coucher...

Le matin, au réveil...

Pour Garder ce Charme Adorable



IL Y A quelque chose de si rafraîchissant, de si net, de si rassurant aussi dans l'Antiseptique Listerine que des femmes sans nombre se font un plaisir d'en user tous les jours. Pour elles, c'est un des secrets du charme.

Aucune d'elles n'oserait l'oublier avant de sortir, parce que l'Antiseptique Listerine vous donne confiance et la certitude que votre haleine est impeccable... que vous êtes vraiment à votre avantage. Il rafraîchit et adoucit la bouche non pour quelques minutes seulement... mais ordinairement pour des heures.

Vous vous servez déjà, sans doute, d'Antiseptique Listerine et vous connaissez son importance. Sinon, adoptez-le dès maintenant, sans plus tarder, et vous n'aurez jamais à le regretter, bien au contraire.

Bien que certains cas d'halitosis soient d'origine organique, la plupart, au dire des autorités, proviennent de la fermentation microbienne d'infimes parcelles de nourriture logées sur les parois de la bouche. L'Antiseptique Listerine arrête rapidement cette fermentation, puis dissipe les odeurs qu'elle provoque.

LAMBERT PHARMACAL CO. (Canada) Ltd.

Pour vous sentir fraîche et à l'aise...

ANTISEPTIQUE LISTERINE

P.S. Avez-vous essayé le nouveau Dentifrice Listerine à la Menthe, prescription dentaire à triple effet ?

(FABRICATION CANADIENNE)

ventorier. Laissant deux guerriers à la garde des captifs, ils s'éloignèrent en poussant de farouches cris de joie. Épuisés par les efforts qu'ils venaient de déployer, les deux Français se résignèrent à rester immobiles. A chaque secousse qu'ils esquissaient, les lianes avec lesquelles leurs adversaires les avaient garrotés, leur pénétraient profondément dans les chairs.

Les malheureux purent alors se rendre compte que les guerriers étaient au nombre de trois cents environ. Parmi eux, ils reconnurent une grande partie de leurs anciens auxiliaires. Les misérables se montraient plus féroces et plus insultants encore que leurs alliés d'occasion.

— Nous sommes perdus ! murmura Marcelle.

— Courage !... Je suis bien sûr que la Providence ne nous abandonnera pas ! riposta le chasseur. Pour l'instant, nous sommes dans l'impossibilité la plus complète d'échapper à ces coquins, mais patience ! Peut-être bientôt, trouverons-nous une belle occasion de leur brûler la politesse !

La jeune fille hochait tristement la tête. Pareille perspective lui semblait, en effet, assez problématique ; pourtant, elle aussi se résigna. Elle avait confiance en Dieu. Patiemment, elle attendit pendant que les Dayaks faisaient main basse sur tout ce qui leur appartenait.

Les guerriers s'attardèrent là jusqu'au jour. Ayant fait honneur au vin de palme qui se trouvait dans un des chariots, leur agitation s'accrut rapidement ; ils se partagèrent le butin, et, chacun à tour de rôle, s'en furent vers les captifs ; brandissant leurs armes, ils esquissaient le simulacre de leur trancher la tête ou de les transpercer de leurs dards... Les malheureux subirent cette atroce épreuve en conservant un absolu sang-froid...

Le jour reparut ; les rayons du soleil s'infiltrèrent de nouveau entre les branches des grands arbres. Alourdis par leurs trop copieuses libations, les Dayaks s'étaient étendus au hasard, auprès des grands feux qui commençaient de s'éteindre, faute d'aliments... Seules les sentinelles demeuraient encore auprès de Marcelle et du chasseur.

Plusieurs heures durant, cette situation se prolongea exaspérante. Les deux prisonniers reposaient, anxieux, se demandant s'ils devaient se féliciter ou se blâmer de cette trêve. Leurs gardiens eux-mêmes relâchaient quelque peu leur vigilance.

Les singes et les perroquets avaient repris leurs ébats dans les frondaisons ; certains des quadrumanes se laissant glisser le long des lianes, s'aventuraient jusqu'auprès des feux pour y dérober quelques bribes de nourriture ou des reliefs du festin.

Marcelle regarda longuement, fouillant des yeux la végétation quasi inextricable qui entourait le campement de toutes parts... Oubliant momentanément la tragique situation au milieu de laquelle elle se débattait, elle songeait aux oranges et à l'Homme des Lianes. Peut-être, dissimulés dans les cimes des arbres, approchaient-ils eux aussi, et se trouvaient-ils dans le voisinage...

Enfin, les uns après les autres, les Dayaks se levèrent. Le guerrier qui semblait être leur chef, proféra un bref commandement ; aussitôt les indigènes s'en furent dans les taillis avoisinants ; ils s'en revinrent avec deux grandes perches en bois de tek qu'ils avaient hâtivement taillées.

Les prisonniers se demandaient quelles pouvaient être les intentions de leurs adversaires. A quel genre de supplice les Dayaks allaient-ils les condamner ? Déjà, soumis à un jeune forcé, ils commençaient à se sentir affamés. Ils ne tardèrent pas à être fixés.

Les Dayaks les attachèrent chacun à l'une des perches que quatre gaillards soulevèrent en plaçant les extrémités de ces singuliers supports sur leurs épaules ; ils s'engagèrent avec les guerriers à travers la forêt, avançant à la file indienne.

Suspendus aux lianes qui leur servaient de liens, fortement secoués, Marcelle et Pierre Sercourt durent terriblement souffrir... Les Dayaks suivaient maintenant un sentier qu'ils avaient tracé eux-mêmes précédemment avec leurs sabres d'abatis ; mais à tous moments, les ronces et les dards des plantes s'accrochaient aux vêtements des prisonniers et leur lacéraient cruellement les chairs au passage. Impassibles, dominant héroïquement leurs souffrances, les infortunés ne proféraient pas une plainte.

La randonnée s'annonçait longue. Les Dayaks se ressentaient encore de leurs copieuses libations ; de plus le souci qu'ils avaient de ramener avec eux les buffles et les chariots les retardait et les contraignait à maintenir une allure modérée. Parfois, ils devaient élargir le sentier trop étroit afin de laisser passer les véhicules, et ceci au milieu de nuées de moustiques, sur un terrain parfois incertain et marécageux, dans une atmosphère lourde, suffocante, parsemée d'odeurs écoeurantes.

Sur un ordre de leur chef, les Dayaks s'arrêtèrent. La sueur perlait sur leurs torsos nus. Peu habitués à s'encombrer de bagages, ils paraissaient s'impacienter quelque peu de la lenteur à laquelle ils étaient condamnés, lenteur qui ne leur permettrait sans doute pas de rejoindre leur *kampong* avant la nuit.

Kraô avançait le plus souvent en tête de la file ; ayant en main son sabre d'abatis à la lame toute dégouttante de suc, l'ancien guide secondait énergiquement ses nouveaux alliés ; parfois

les prisonniers le voyaient s'entretenir avec le chef des coupeurs de têtes.

Quelque peu exténués par leurs lourds fardeaux et aussi par les efforts qu'ils ne cessaient de déployer pour frayer la voie aux bêtes récemment razzées, les Dayaks burent à un rio qui serpentait entre les arbres. Pendant ce temps, les Français qui avaient été déposés à terre, reprenaient également leur souffle.

— Où nous emmènent-ils ? murmura la jeune fille qui se trouvait étendue à la gauche du chasseur.

— Jusqu'à leur *kampong*, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, repartit Pierre Sercourt.

Ils allaient continuer d'échanger quelques propos, profitant de l'inattention momentanée de leurs gardiens trop occupés à se reconforter, quand soudain, simultanément, ils levèrent la tête. Tout près de là, des appels se faisaient entendre :

— Rreuh... Rreuh... Rreuh !...

Les Dayaks, à leur tour, s'interrompirent de manger ou de bavarder. Attentivement, ils regardèrent vers les cimes des grands arbres qui les entouraient de toutes parts, s'emparant de leurs armes. Toutefois, ils eurent beau fouiller le rideau de manguiers, d'ébéniers ou de palmiers, chercher parmi l'enchevêtrement des lianes, des orchidées et des fougères géantes, ils ne remarquèrent pas la moindre silhouette suspecte.

— Rreuh !... Rreuh !... Rreuh !...

Les appels se poursuivaient, de part et d'autre de la piste, parfois clairsemés, puis plus nombreux...

Pierre Sercourt et sa fille purent alors surprendre l'inquiétude qui se peignait sur les masques tendus des guerriers. Kraô et le chef s'entretenaient en esquissant de grands gestes. D'ordinaire, quand ils attaquaient les oranges, ils manœuvraient par surprise et se déployaient sur une assez vas-

te distance à travers la forêt. Pour l'instant, ils se voyaient contraints d'avancer à la file, fortement entravés par leur butin.

— On dirait qu'ils redoutent une attaque ? dit Marcelle en se tournant de nouveau vers son père.

Le chasseur eut un hochement de tête évusif :

— Les oranges n'ont point coutume d'attaquer l'homme, objectait-il aussitôt. Mais si on les contraint à accepter la lutte, ils se montrent féroces ! Tu as pu d'ailleurs t'en rendre compte !

— Là-haut ! Regarde ! L'Homme des Lianes !

Le prisonnier porta son regard dans la direction que lui indiquait sa fille, et tout de suite, au faite d'un immense manguiers, il aperçut une blanche silhouette. Suspendu à une branche, l'être singulier qui avait déjà éveillé leur attention peu de temps auparavant, semblait épier les Dayaks.

De farouches cris de guerre retentirent. Les guerriers avaient aperçu de leur côté l'importun, et, déjà, ils commençaient de lui envoyer quelques flèches ; mais abandonnant son perchoir, l'inconnu se laissa glisser avec une rapidité vertigineuse le long des lianes qui s'enchevêtraient au-dessous de lui comme une gigantesque toile d'araignée. En quelques instants, il disparut, et les traits sifflant, s'en furent se ficher, inoffensifs, alentour.

Alors s'engagea une lutte acharnée. Le chef rassembla hâtivement ses guerriers ; battant précipitamment les buissons avoisinants, les Dayaks s'efforcèrent de retrouver le disparu... A plusieurs reprises, un cri rauque se faisait entendre, cri de défi que le personnage mystérieux lançait à ses acharnés adversaires, et, toujours, dans le voisinage, les « Rreuh » des oranges continuaient à re-entir.

Oubliant leur triste situation, les deux Français assistaient à cette chasse imprévue. Parfois, ils apercevaient la blanche silhouette de l'Homme des Lianes, sautant d'un arbre à l'autre avec une dextérité qui tenait véritablement du prodige ; se dérobant quand ses adversaires croyaient pouvoir le traquer et le tenir à leur merci, l'inconnu poursuivait l'hallucinante série de ses évolutions... Tout autour, les singes hurleurs et les oiseaux avaient disparu, effrayés par les farouches cris de guerre que lançaient sans cesse les Dayaks.

Certains des coupeurs de têtes s'étaient aventurés dans les branches ; toutefois, ils étaient loin de se déplacer et de grimper aussi facilement que leur merveilleux adversaire. Quand ils espéraient le rejoindre, le traquer, le cribler de traits, l'Homme des Lianes se dérobait de nouveau en lançant son cri de défi. Il semblait qu'il fût protégé par un charme tant il apparaissait surprenant qu'il n'eût point encore été atteint par la grêle de flèches, de traits et de dards que lui envoyaient ses antagonistes exaspérés.

Pendant un long moment cette chasse à l'homme se prolongea, frénétique, infructueuse. Il semblait que loin de chercher à fuir les coupeurs de têtes, l'inconnu prit un malin plaisir à venir les narguer. A plusieurs reprises, il s'en fut échouer tout auprès des buffles et des chariots, puis, au moment même où les guerriers laissés à la garde du butin, se disposaient à s'emparer de lui, il leur échappa...

IV — Les oranges libérateurs

HALÉTANTS, Pierre Sercourt et Marcelle suivaient cette chasse qui se prolongeait ainsi dans leur voisinage immédiat... Deux fois, l'Homme des Lianes se rapprocha si près d'eux, qu'il pouvait presque leur ten-

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— J'ai toujours aimé les carrousels. Garde les enfants pendant que je vais aller faire un tour sur les chevaux de bois.

dre la main. Ses regards se portèrent vers les deux malheureux étroitement garrottés; mais les Dayaks intervenant, force lui fut de se réfugier de nouveau parmi les branches.

Dans le désarroi qui s'emparait de tous les guerriers, plusieurs groupes se formèrent, s'éparpillant au hasard, au gré de l'inconnu; en peu de temps, les Dayaks qui se trouvaient auprès des deux prisonniers, incapables de dominer plus longtemps leur impatience de participer à l'action, s'en furent eux aussi... Pierre et Marcelle Sercourt demeurèrent seuls auprès des attelages, se demandant anxieusement comment allait s'achever cette déconcertante poursuite...

Un frôlement léger vint alors détourner l'attention des deux captifs. Pendant que ses ennemis s'acharnaient vainement à le rattraper, l'Homme des Lianes venait sauter à deux pas de l'endroit où se trouvait la jeune fille.

L'inconnu agit alors si rapidement, que Marcelle n'eut pas le loisir de se rendre compte. Prenant un couteau passé à sa ceinture faite de fibres végétales, l'Homme des Lianes trancha les entraves de la captive, puis se rejetant en arrière, il fonça et disparut de nouveau derrière un buisson de fougères géantes.

Libre! Marcelle était libre!... Pendant quelques instants, encore tout étourdie par l'intervention de cet allié imprévu, elle regarda, stupide, engourdie par la trop longue immobilité à laquelle elle avait été contrainte.

La jeune fille s'éleva rapidement de sa torpeur; elle vit son père qui se redressait de son mieux, alors elle s'empressa d'aller le délivrer à son tour, un couteau était là tout près, laissé par un des gardiens, elle le prit et trancha les entraves qui paralysaient les mouvements du chasseur...

— Dieu soit loué!

Pierre Sercourt se releva et fit jouer longuement ses muscles, puis comprenant qu'il était dangereux de s'attarder là plus longtemps et qu'il convenait de profiter de ce que les guerriers se trouvaient occupés ailleurs, il prit la main de sa compagne, et avisant un fourré voisin, il s'en fut s'y réfugier.

Les coupeurs de têtes nourrissaient actuellement d'autres soucis que celui de s'inquiéter de leurs deux prisonniers qu'ils croyaient d'ailleurs réduits à la plus complète impuissance. Leurs groupes s'acharnaient encore à vouloir interdire toute retraite à l'Homme des Lianes, mais ce dernier se débrouillait toujours avec succès. Il venait d'atteindre un palmier et semblait vouloir de nouveau sauter dans le vide, quand un léger sifflement se fit entendre. Un Dayak qui se tenait embusqué dans son voisinage venait de souffler dans sa sarbacane. Un dard, adroitement envoyé, atteignit l'inconnu à la hauteur de la nuque.

Des hurlements de triomphe éclatèrent alors. Marcelle et le chasseur qui, dissimulés sous les feuilles énormes, avaient assisté à la chute de leur énigmatique libérateur, le virent qui cherchait à se retenir pendant quelques instants, puis, ses deux mains qui s'accrochaient encore au tronc de l'arbre lâchèrent prise. Il tomba et s'en fut s'écrouler à quelques pas seulement de l'endroit où s'étaient réfugiés les Français.

— Vite! Secourons-le!...

Sans s'inquiéter des épines qui s'accrochaient à elle et qui lui écorchaient douloureusement les chairs, Marcelle s'élança.

L'Homme des Lianes était tombé sur le dos, les bras en croix. Ses longs cheveux blonds s'étaient répandus sur la mousse, ses yeux clairs demeuraient grands ouverts. A le voir ainsi, Marcelle ne put s'empêcher de penser à quelque héros des légendes nordiques. Sa peau étrangement blanche était é-

gratignée en plusieurs endroits par les épines.

Toutefois, ce qui retint surtout l'attention de la jeune fille, ce furent les yeux qui semblaient la regarder fixement. Le cœur serré, elle s'approcha, et le chasseur qui se penchait en même temps qu'elle, put se rendre compte que ces grands yeux limpides ne voyaient plus! Le pouls avait cessé de battre. Le dard qui avait atteint l'inconnu à la nuque, avait provoqué une mort foudroyante.

— Mort!... balbutia la jeune fille éperdue. Ce n'est pas possible!

— Ces misérables enduisent leurs dards de poison qui ne pardonnent pas, repartit sourdement le Français.

Le chasseur et sa compagne ne purent pourtant s'attarder auprès du corps raidi de l'Homme des Lianes. Audessus de leurs têtes, des hurlements formidables se faisaient entendre, accompagnés de nombreux craquements de branches de plus en plus rapprochés...

— Rreuh!... Rreuh!... Rreuh!...

— Les orangs! s'exclama sourdement Pierre Sercourt en prenant la main de sa fille. Ils arrivent!... Vite!... Fuyons!...

Les grands singes arrivaient, en effet; des arbres où ils attendaient, dissimulés dans les épaisses frondaisons, ils avaient assisté à la chute de leur ami. Alors, surmontant la crainte instinctive que leur causait le voisinage des Dayaks, ils arrivaient, prêts à venger l'inconnu.

Eperdus, les Français se mirent à courir; ils savaient quel péril mortel ils eussent couru en restant encore auprès du corps de leur sauveur. A peine venaient-ils de se dissimuler à travers les fougères et les bambous que les hurlements retentirent de plus belle, accompagnés cette fois par des cris de terreur et d'épouvante.

Les Dayaks, Kraô en tête, accouraient vers leur victime, impatients de célébrer leur difficile victoire; mais à peine s'aventuraient-ils auprès du cadavre que des silhouettes formidables bondirent sur eux. Avant même d'avoir pu mesurer le danger qui les menaçait, Kraô et le chef du groupe se trouvèrent en tête-à-tête avec deux orangs.

Les deux misérables n'eurent pas le temps de se saisir de leurs armes, furieusement les anthropoïdes se ruèrent contre eux, les soulevèrent, les lancèrent avec une fureur frénétique contre les troncs d'arbres voisins. En quelques instants, les deux corps, disloqués s'écroulèrent sans vie sur le sol...

— Rreuh!... Rreuh!... Rreuh!...

D'autres orangs intervenaient... Surpris par la mort tragique de leur chef, les Dayaks, qui arrivaient là au nombre d'une trentaine, voulurent battre en retraite et éviter leurs effrayants adversaires. Peine perdue. Exaspérés par la mort de leur ami, les bêtes féroces arrivaient; insensibles aux coups de lances et de sabres que leur portaient les indigènes, ils foncèrent et les anéantirent.

Alors, dans la grande forêt, ce fut un sauve-qui-peut général. Soucieux avant tout d'échapper à la mort, les coupeurs de têtes s'éparpillaient dans toutes les directions, jetant leurs armes... Quelques-uns d'entre eux ne se montrèrent pas assez prompts; rejoins au cours de leur retraite, ils furent écrasés et furieusement piétinés par les orangs.

Immobilisés, tapés au fond de leur cachette, Marcelle et Pierre Sercourt assistèrent à ce désastre et à la déconfiture complète de leurs adversaires. Se gardant bien de bouger de peur d'être aperçus et broyés à leur tour, ils attendirent blottis l'un contre l'autre. Le drame auquel ils assistaient leur semblait hallucinant, presque irréel.

Enfin les rumeurs s'espacèrent peu

à peu. La fureur des hommes des bois parut se tempérer quelque peu; mais les deux fugitifs se gardèrent bien de se montrer encore. Des frôlements de branches leur apprenaient, en effet, que les quadrumanes revenaient vers eux...

D'énormes silhouettes descendaient des arbres tout proches, une odeur forte, caractéristique, dénonça l'approche des anthropoïdes. Pendant quelques instants, les deux malheureux purent s'imaginer qu'ils allaient subir le triste destin de leurs adversaires de naguère. Les orangs ne faisaient, en effet, aucune distinction entre les Dayaks et les deux prisonniers si étrangement libérés par l'Homme des Lianes!

Pourtant les quadrumanes ne s'inquiétèrent pas des deux ombres qui demeuraient immobiles, tapies derrière les bambous. Ils arrivaient maintenant les uns après les autres et venaient se grouper autour du corps de leur ami aux cheveux blonds.

De leur refuge, les deux Français assistèrent alors à une scène étrange.

Les orangs se penchaient sur le cadavre, le palpaient, le secouaient, s'efforçant de ranimer le malheureux. Toutefois, ils s'aperçurent bientôt qu'ils s'évertuaient en vain. Des hurlements et des clameurs lamentables partirent dans la forêt. On eût dit véritablement que les orangs comprissent le terrible destin de leur ami blanc.

Alors, l'un des hommes des bois, le plus grand de tous, saisit le corps entre ses bras formidables, le souleva au milieu d'un assourdissant concert de hurlements, puis, lentement, les orangs s'éloignèrent derrière leur congénère qui élevait le cadavre entre ses mains. Ils escortaient une dernière fois l'Homme des Lianes.

En quelques instants, les grands singes disparurent derrière les bambous et les fougères. Marcelle et Pierre Sercourt ne devaient jamais plus les revoir pas plus qu'ils ne purent apprendre ce qu'ils avaient fait de la dépouille mortelle de leur courageux ami, l'Homme des Lianes... L'énigme devait demeurer entière! Qui était cet être mystérieux? Quelque enfant blanc, sans doute, enlevé par les Dayaks, et qui s'était enfui à travers la grande forêt... Solitaire, il avait vécu la vie des bêtes, fréquenté les orangs qui l'avaient considéré absolument comme s'il eût été un de leurs congénères... Néanmoins il s'agissait là seulement de simples suppositions... Pour toujours les deux Français resteraient dans l'ignorance au sujet des origines de l'être à qui ils devaient la vie.

Durant un certain temps ils attendirent, dans leur cachette, que les orangs se fussent complètement éloignés. La sylvie demeurait silencieuse... Les Dayaks s'étaient enfuis sans espoir de retour après avoir perdu leur chef et un certain nombre des leurs.

— Vite! Nous n'avons pas de temps à perdre! En route!

Dominant leur fatigue, Marcelle et Pierre Sercourt abandonnèrent donc le lieu du drame; ils craignaient que les coupeurs de têtes ne revinssent en nombre et ne repérasent leurs pistes. Il n'en fut rien par bonheur. Après quatre jours et quatre nuits de randonnée, les fugitifs réussirent à rejoindre un kampong de Dayaks plus civilisés. Empruntant une pirogue et descendant la rivière, ils abandonnèrent alors la grande forêt.

Maintenant, de retour à Serawak, les rescapés de cette incroyable aventure se reposent de leurs fatigues et de leurs émotions. Les pertes subies par Pierre Sercourt sont sensibles, toutefois, courageusement, il se remettra au travail. Mais il s'est bien promis de ne plus jamais chercher à capturer les grands singes qui vivent au cœur de la forêt de Bornéo...

**Protégez vos cheveux
et cuir chevelu contre
le Soleil d'été!**



Votre chevelure paraît mieux... votre cuir chevelu se sent mieux lorsque vous employez Vitalis. Le soleil, la chaleur, le vent et l'eau dessèchent votre chevelure et votre cuir chevelu. Ayez recours à l'"action stimulante" de Vitalis et au "Traitement de 60 secondes" pour sauvegarder l'apparence de vos cheveux... revitaliser votre cuir chevelu. Procurez-vous Vitalis à l'"action stimulante" chez votre pharmacien ou barbier—pour conditionner votre chevelure et votre cuir chevelu.

**Employez
VITALIS
à l'ACTION STIMULANTE
et le
"Traitement de 60 Secondes"**

Il suffit de 50-secondes de friction revivifiante pour ressentir la différence dans votre cuir chevelu. La formule active de Vitalis (1) stimule votre cuir chevelu (2) prévient le dessèchement (3) débarrasse des pellicules libres (4) aide à freiner la chute excessive des cheveux.



10 secondes pour peigner et vous voyez la différence dans l'apparence de vos cheveux. Ils sont tellement plus propres, plus soignés et ils resteront en place toute la journée. Pas d'apparence "pommadée"—car Vitalis ne contient que de fines huiles végétales.



Bon nombre de spécialistes de l'épiderme prescrivent deux des ingrédients de base de Vitalis dans les cas de cuir chevelu desséché et pelliculeux. Le traitement "Vitalis" stimule le cuir chevelu, prévient le dessèchement.

**TROIS FORMATS
29¢ 54¢ 99¢**

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

NOTRE FEUILLETON

LA DUCHESSE INCONNUE

No 12

par PAUL D'AIGREMONT

— Non, monsieur, excepté lorsqu'il s'agissait d'argent. On pouvait sortir, rentrer, aller, venir... Madame ne disait jamais rien. Mais si on dépensait dix sous de plus qu'à l'habitude, elle entraînait dans des colères noires, voulait tout casser, et menaçait de mettre les gens à la porte.

— Quelqu'un était-il venu la voir pendant votre absence ?

— Je ne crois pas, monsieur, car Bartharès était encore à l'étude quand je suis revenue; et, comme la porte était ouverte, personne certainement ne serait entré du dehors sans qu'il l'ait vu passé.

— Mme de Lézignac a-t-elle envoyé chercher sa cousine pendant la journée ?

— Oui, monsieur le président, Mlle Marguerite est venue une fois avant midi; elle a parlé à Madame; puis Thérèse, la femme de chambre est revenue dans l'après-midi à plusieurs reprises, mais elle n'est pas montée.

— Madame a-t-elle mangé ?

— Vers une heure seulement: une assiette de soupe, des cerises et du pain, pas autre chose.

— Avez-vous entendu ce qui s'est dit entre elle et Mlle Marguerite ?

— Non, pas un mot.

— Et à Thérèse, savez-vous ce qu'elle a répondu ?

— Qu'elle avait peur d'avoir une très forte migraine et qu'elle désirait se reposer une partie de la journée, afin d'être capable de rester debout pour l'arrivée de son mari.

— Se reposait-elle, en effet ?

— Je ne crois pas, monsieur le président. Je suis montée trois fois: la première, Madame regardait dans un petit coffret chinois que son père, paraît-il, lui avait rapporté de ses voyages; la seconde, elle écrivait une lettre et elle l'a déchirée devant moi; la troisième, elle était assise sur son fauteuil, la lettre avait été refaite, car elle était sur la cheminée, droite devant la pendule.

Les trois fois, les yeux de Madame brûlaient comme des charbons.

— Elle ne vous a pas donné d'ordres pour mettre cette lettre à la poste ?

— Non, monsieur le président. Il était cinq heures à peu près; je venais dire à Madame que sa cousine était très inquiète de la savoir malade et qu'elle allait venir pour savoir comment elle se trouvait. Subitement, Madame s'est alors levée; en un rien de temps, sans même se repeigner, elle a été habillée, puis elle est partie. « Quand Monsieur arrivera, m'a-t-elle ordonné, dites-lui de venir tout de suite chez Mme de Lézignac où on l'attendra pour dîner. »

Ce sont ses dernières paroles, elle est partie par la porte de la rue, et un moment après, comme je n'avais rien à faire, avant d'arranger les couvertures, je suis allée faire un tour moi-même.

— Et puis ?

— Et puis, je suis rentrée vers six heures et demie. Comme il faisait encore grand jour, je me suis mise à laver ma cuisine, ce qui n'a pas été long; je suis montée pour découvrir le lit, la lettre n'était plus sur la cheminée, je le jure; et je n'ai plus rien vu jusqu'au lendemain matin, où j'ai vu revenir la pauvre Madame, les pieds en avant. Quel réveil!... mon Dieu!... Quel réveil!...

Et elle éclata en sanglots.

On chercha alors à tirer quelques renseignements de la bonne; mais à partir du moment où le cadavre de Lucie était entré dans la maison, cette fille avait éprouvé une si forte commotion, que tout se brouillait dans sa cervelle.

Margot ou Mme Plavès était-elle venue, pendant la nuit, parler aux Delorme ?...

Marceline ne se souvenait plus de rien; elle avait même eu sans doute des hallucinations, car elle affirmait avoir revu tout le monde, surtout sa maîtresse.

En vain, le président lui expliqua-t-il les choses; en vain, mit-il une très grande patience à lui faire comprendre ce qu'il attendait d'elle, tout fut inutile.

Marceline redevenait comme frappée de folie chaque fois qu'elle pensait à toutes les horribles choses qui s'étaient passées dans la maison, après la mort de sa maîtresse.

De nouveau, on interrogea Margot.

— Qu'était-elle allée faire le matin chez Mme Lesparre ? Quelles paroles avaient-elle échangées toutes les deux ?

— Ma marraine, dit-elle, savait que le notaire était à la campagne; et, pour que Lucie ne déjeunât pas seule, elle l'attendait chez elle, comme cela avait été, je crois, convenu la veille.

Vers onze heures et demie, voyant qu'elle n'arrivait pas, et ayant peur d'importuner mon parrain qui tenait à une très grande exactitude, Mme de Lézignac m'a envoyée afin de presser sa cousine et de la ramener avec moi.

« J'ai sonné, Marceline m'a ouvert la porte, je suis montée dans la chambre de Lucie sans me faire annoncer; elle était étendue moitié sur un fauteuil, moitié sur une chaise de paille, et m'a affirmé avoir une très violente migraine. »

« J'ai besoin de quelques heures de repos, m'a-t-elle dit, afin d'être guérie pour l'arrivée de Justin, sans cela il me trouverait certainement couchée, et il en serait fort inquiet. »

— Avez-vous remarqué le changement de physionomie dont le précédent témoin a parlé tout à l'heure ?

— Non, les contre-vents étaient fermés; la chambre était plongée dans l'obscurité la plus profonde, et comme je venais du grand jour, très éclatant au dehors, j'ai entendu la voix de Lucie, mais je n'ai pas distingué ses traits.

« Cette voix, m'a-t-il semblé, était légèrement altérée, c'est vrai; mais, j'ai supposé que ce phénomène était au commencement de migraine dont elle parlait. »

— Elle ne vous a pas dit autre chose ?

— Non, monsieur le président.

Il sembla à Jacques Descat que la voix de Margot avait légèrement tremblé en prononçant ces paroles, subitement il se retourna; la figure de la jeune fille avait toujours sa sereine et impénétrable gravité.

Eglantine paraissait plus que jamais maîtresse d'elle-même, et, peu à peu sa souveraine assurance lui revenait.

Véritablement, avec un peu de talent, son avocat, aisément, persuaderait que Lucie avait eu le délire; que Margot, par dévouement ou par jalousie, — que lui importait le mobile ? — avait seule administré l'acide prussique à la jeune femme... Pourquoi en effet, se serait-elle défaite de Lucie, elle, Eglantine, puisque personne jusqu'ici n'avait pu prouver qu'à aucune époque de sa vie elle avait été associée à la vie du notaire ?

Les témoins importants étaient entendus; restait seulement Bartharès.

Bartharès!... ce pauvre clerc, si insignifiant, si effacé et si grotesque!... De celui-là, bien sûr, elle n'avait rien à redouter, ni à craindre.

Il y avait comme une ombre menaçante; c'était Jacques Descat, qu'elle voyait assis à quelques pieds d'elle, oui...

Mais un avocat! Cela compte-t-il? Surtout, lorsque son client a refusé de parler.

Et puis, chacun ne sait-il pas que les avocats sont les accusateurs de la partie adverse, que leurs assertions n'ont aucune valeur, et que tous sont disposés, comme le vieux Sicambre, à brûler aujourd'hui ce qu'ils ont adoré hier, à adorer ce qu'ils ont brûlé.

Dans l'auditoire, au contraire, l'arrivée de Bartharès était impatientement attendue.

Ne savait-on pas, ou plutôt ne soupçonnait-on pas, qu'il avait fait d'importantes révélations au magistrat instructeur, lesquelles confidences il avait promis de continuer à l'audience ?

IV

La confession du notaire

Le président donna l'ordre de l'introduire.

Il arriva avec sa longue taille courbée, sa redingote crasseuse, sa figure aux teintes verdâtres de la racine de buis, et dans laquelle son immense nez béarnais avait d'involontaires tressaillements.

Seul, en le voyant, Lesparre, qui pressentait en lui non pas, peut-être, un ennemi personnel, mais l'homme dont toutes les convoitises et tous les désirs étaient depuis de longues années tendus vers son étude. Lesparre ne put se défendre d'un sentiment de peur.

Eglantine, maintenant tranquillisée, repensait à son fils.

Margot sentait que sa situation était grave et déjà, au plus profond d'elle-même, elle se préparait à quitter pour toujours Jacques Landry.

On interrogea d'abord Bartharès sur tout ce qui s'était passé dans la maison le 17 juin.

Comment les choses étaient-elles réellement arrivées ?

Marceline, à moitié folle, Mme de Lézignac, Margot, toutes deux intéressées à dérouter la justice, avaient-elles dit la vérité ?

— M. Lesparre, en effet, commença le clerc, est parti entre huit heures et demie et neuf heures du matin. Il y avait une heure de chemin, et la chaleur était déjà mauvaise.

— Allait-il à pied ?

— Oh! non! monsieur le président; quand le patron ne prenait pas le chemin de fer, il allait en voiture avec Joseph Pillon, le voiturier de la Hountallade, qui le portait partout, comme c'était convenu entre eux.

« En descendant de sa chambre, Monsieur est entré à l'étude, a pris sa serviette, a fureté un instant, et m'a dit :

« Avez-vous de l'argent, Bartharès ?

« Oui, monsieur, lui ai-je répondu, j'ai sept ou huit cents francs dans ma petite caisse. »

« — Bien; vous donnerez cinq cents francs à Mme Lesparre; surtout, ne l'oubliez pas, vous lui direz que c'est pour sa toilette du jour de la fête. »

« Je suis à travailler; Marceline est sortie, et, comme Madame n'est pas descendue, je suis parti déjeuner sans avoir fait ma commission. »

— Quelqu'un est-il entré pour voir Mme Lesparre, dans la matinée, pendant que vous étiez là ?

— Oui, monsieur le président; vers onze heures et demie, Mlle Marguerite, la filleule de Mme de Lézignac, est venue.

— Et, avant elle, personne n'est-il entré ?

Le clerc hésita légèrement.

Cette minute d'hésitation n'échappa pas au président.

— Qu'avez-vous vu ? dit-il. Ne cachez rien à la justice; la situation est assez grave comme cela.

— Eh bien, monsieur, voilà: vers neuf heures, à peu près, il m'a semblé entendre craquer l'escalier, qui est en bois. Je me suis levé tout aussitôt; la porte de la rue était toujours fermée, et, comme celle de mon étude était ouverte, il est bien évident que personne n'aurait pu passer sans être vu ou entendu par moi.

« Il n'y avait donc personne. »

« Pour plus de sûreté, cependant, je suis allé voir dans le jardin, et j'ai positivement entendu parler dans la chambre de Mme Lesparre. J'ai pensé alors que Marceline n'était pas sortie, comme il me l'avait semblé, et qu'elle causait avec sa maîtresse. »

« Tranquillisé, je n'ai plus prêté la moindre attention à ce qui se passait dans la maison, et je me suis remis à travailler. Plus d'une heure après, la porte de la rue s'est ouverte, et j'ai vu la bonne revenir. »

« Tiens, lui ai-je dit, vous étiez donc sortie ? »

« Oh! oui, m'a-t-elle répondu. »

« — Alors ce n'est pas vous qui étiez tout à l'heure dans la chambre de Madame ? »

« — Non, et je n'y suis pas remontée depuis que j'ai rapporté les habits de Monsieur. »

Commencé dans l'édition du 10 juin 1950.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

« Je n'ai pas fait d'observation, quoique j'aie trouvé la chose singulière.

Une demi-heure après, environ, Mlle Marguerite a frappé à la porte de la rue; je suis allée ouvrir, et, tout droit, elle est montée chez Mme Lesparre.

Dans la journée, des clients sont venus. J'ai eu du travail à faire. A cinq heures et demie seulement, je me suis souvenu de la commission de M. Lesparre; comme mon patron était très violent avec moi quand j'oubliais quelque chose, je suis allé tout de suite à la cuisine pour remettre la somme à Marceline.

« Elle n'y était pas. Fort ennuyé, je me suis permis de monter dans la chambre de Madame, mais son peignoir et ses pantoufles seuls étaient par terre et m'annonçaient qu'elle-même devait être sortie.

— Et vous avez vu la lettre à ce moment-là ? demanda le président.

— Oui, monsieur, sur la cheminée, debout contre le verre de la pendule.

— Vous n'avez pas eu l'idée de regarder l'adresse ?

— Vous n'avez pas eu l'idée de regarder l'adresse ?

— J'ai déjà eu l'honneur de répondre que non à MM. les magistrats instructeurs, dit sèchement le clerc.

— C'est alors que vous êtes allé chez Mme de Lézignac pour demander Mme Lesparre, en la priant de ne pas se plaindre à son mari ?

— Oui, monsieur le président.

— Était-elle dans son état normal ?

— Oh ! parfaitement.

— Vous avez laissé la maison seule en partant ?

— Oh ! il n'y avait pas d'inconvénient, monsieur le président, et cela m'arrivait à peu près tous les jours.

— Y avait-il longtemps que vous étiez clerc dans cette étude-là ?

— J'y suis entré quelques mois avant M. Lesparre lui-même, et je ne sais véritablement auquel je tenais le plus, à mon patron ou à mon étude.

« Pendant longtemps, en effet, Monsieur s'était fort peu occupé de ses affaires...

A ces mots, le notaire et Eglantine, involontairement, échangèrent un rapide regard.

— Oui, reprit le clerc, Monsieur voyageait beaucoup alors. Les clients ne connaissaient que moi, n'avaient affaire qu'à moi; et Monsieur ne regardait les actes que pour les signer.

— Cela a-t-il duré longtemps ?

— Jusqu'à l'époque du mariage de Monsieur.

— L'étude rapportait-elle beaucoup ?

— Cinq ou six mille francs, bon an, mal an.

— Et c'était là toute la fortune de M. Lesparre ?

— Ah ! monsieur le président, il y avait aussi les métairies.

— Et ces métairies, d'où lui étaient-elles venues ?

— Il les a achetées.

— Et payées avec quoi ?

La figure de Bartharès devint d'une éloquence et d'une cafarderie aussi remarquables l'une que l'autre.

Il leva les épaules, avança les lèvres, ferma les yeux et dit en souriant :

— Dame ! monsieur le président, je ne le lui ai jamais demandé.

— Mon client, intervint le défenseur de Lesparre, a hérité d'une certaine somme de son père et de sa mère.

— Oui, répondit le président, je vois dans la déclaration de succession de Catherine Pouyet, veuve Lesparre, une somme de dix-huit mille neuf cents francs, provenant de la société d'acquêts ayant existée entre son mari et elle, et représentant leur commune fortune.

« Or, l'étude a coûté trente mille francs; il a fallu constituer un fonds de roulement; la maison a été payée huit mille francs; tout cela en 1853.

La veuve Lesparre n'est morte que quelque temps après le mariage de son fils, c'est-à-dire il y a trois ans environ.

— Vous oubliez que M. de Lézignac a fait à mon client l'avance de toutes ces sommes.

— Non; mais la métairie de Rignes a été acquise par Lesparre, et payée quatre-vingt mille francs; elle contient quarante-huit hectares. Il lui a adjoint une vigne et des prairies, de la contenance totale de quatorze hectares, et payées par lui vingt-deux mille francs. Plus tard, enfin, il devint le propriétaire de la métairie de Laure, pour la somme de soixante-huit mille francs; l'année suivante, il achète, pour trente-deux mille francs, onze hectares de prairies qui manquaient à cette terre.

Tout cela constitue, sans parler naturellement de la plus-value des terres, ni du fonds de roulement de l'étude, ni des droits considérables qu'il a fallu payer à l'enregistrement, le capital énorme de deux cent quarante-mille francs, édifié avec une succession de dix-neuf mille francs, touchée il y a trois ans et de revenus annuels de six mille francs au maximum.

Lesparre voulut protester, mais on ne comprit pas une seule de ses paroles.

— Comment pouvez-vous expliquer cette fortune ? insista le président.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Dans le premier chapitre, nous avons vu qu'à la suite d'une enquête, on a démontré que Lucie Lesparre a bel et bien été empoisonnée. On arrête donc Mme de Lézignac, femme séduisante et sans scrupule, de même que son ami Justin Lesparre, mari de la victime. Vient les rejoindre bientôt, Margot, fille adoptive de Mme de Lézignac qui, pour se défendre, a porté des accusations contre la première.

Chemin faisant, l'auteur nous fait assister, par une vue rétrospective, à une scène, où Laurent Bergès et sa femme Véronique héritent du nom et de la fortune du marquis de Lézignac, qui, sur son lit de mort, craint que son nom ne lui survive, son unique fils l'ayant renié et définitivement quitté pour l'Amérique. Mais, il a pris bien soin de leur faire jurer, et de transmettre ce serment de génération en génération, si jamais un des descendants de son fils revenait en France et réclamait son nom et sa fortune, de les lui remettre, tout en gardant une partie de la fortune.

Dans le troisième chapitre, en reprenant le fil de son récit, l'auteur nous révèle que les amis de Margot, convaincus de son innocence, et craignant qu'elle ne se sacrifie stupidement pour Mme de Lézignac, qu'elle croit être sa mère, entreprennent de déchiffrer l'énigme de sa naissance.

— L'étude rapportait davantage, déclara-t-il enfin.

— Non; et les livres de la gestion sont tenus avec un ordre remarquable par Bartharès, tout le temps qu'a duré cette sorte de gérance que vous lui aviez laissée. Voyageant comme vous le faisiez, les six mille francs devaient suffire tout juste à vos dépenses courantes; il faut donc que MM. les jurés admettent: ou qu'en administrant les biens de la maison de Lézignac, vous avez été intendant infidèle; ou bien, — il me coûte de le dire, mais je le dois, — que vous vous êtes enrichi des libéralités de votre maîtresse.

— Savez-vous quelque chose touchant ces relations de M. Lesparre et de Mme de Lézignac, si fortement niées par eux ? continua le président en s'adressant au clerc.

Bartharès se cacha la figure dans ses mains, et pendant quelques minutes parut incapable de prononcer une seule parole.

— Monsieur le président, balbutia-t-il enfin, je ne sais si je dois véritablement !... Ma conscience d'honnête homme est dans une indécision terrible; je voudrais me taire, et je sens que je dois parler... Oh ! c'est à en devenir fou !...

Il tordit ses doigts, et, de nouveau, il parut en proie à un désespoir des

plus admirablement simulés s'il n'était pas réel.

Dans l'auditoire, la curiosité avait atteint ses dernières limites.

Lesparre avait baissé la tête et de ses mains crispées dissimulait les traits de son visage.

Eglantine, au contraire, debout, les narines dilatées, les yeux pleins d'éclairs, ressemblait à une furie.

Elle était donc folle, d'avoir eu confiance dans ce misérable délateur !

Ah ! si elle avait pu le foudroyer de son regard; ou, chose plus pratique, bondir vers lui, et l'étrangler de ses mains, comme elle l'eût fait avec joie !

Car elle savait bien ce qu'il allait raconter et pour étouffer dans cette gorge les paroles qu'elle redoutait, de quoi n'eût-elle pas été capable ?

— Parlez, Bartharès, ordonna le président, parlez; vous êtes un honnête garçon, tout le pays a pour vous une grande estime; seul, vous tenez dans vos mains la tranquillité de conscience de tous ces hommes, ces jurés, appelés à se prononcer dans cette affaire; hésiter serait une mauvaise action.

Certainement, certainement, répétait Bartharès, comme entraîné par une force plus puissante que sa volonté; certainement je n'ai pas le droit de me taire ! Et puis, je suis si bien persuadé que la vérité elle-même disculpera mon pauvre maître...

— C'est délicat. Enfin, puisqu'il le faut...

« Un jour, on perça dans les jardins, la porte de communication, comme vous savez, et on donna l'explication que nul dans le pays n'a ignorée.

« Ces dames arrivaient bien avec leurs ombrelles et des livres, soi-disant pour aller dans le petit parc de la tante, oui, mais Mme Plavès s'y rendait seule, tandis que Mme de Lézignac et mon maître restaient à se promener sous la charmille qui borde le mur mitoyen situé entre la maison de M. Lesparre et celle de Mme de Lézignac.

« Je vais vous faire une confession un peu pénible dans ce moment-ci, mais dame, j'étais jeune, et Saint Antoine, lui-même, n'y eût pas résisté ! Donc, j'avais fait un trou extrêmement petit au contrevent de la salle à manger, et je distinguais parfaitement ce qui se passait tout le long de la charmille, tandis que les amoureux, voyant les volets fermés, se croyaient en sûreté et ne se gênaient pas.

— Ils ne se gênaient pas ?... Comment l'entendez-vous ?

— Comme vous voudrez, monsieur le président, je ne peux pas le dire autrement.

— Enfin, vous avez vu...

— Oh ! de bien belles choses, allez !...

Le rire, mais un rire tout particulier, recommença dans la salle.

— Enfin, vous avez constaté le flagrant délit ? interrogea de nouveau le président, lorsque le calme se fut rétabli.

— Oh ! journellement, monsieur le président, et... plusieurs fois par jour.

— Diable !... dans la charmille ?

— Tout l'été, oui !

— Et l'hiver ?

— Dame !... l'hiver, Mme Plavès venait travailler dans le petit salon du bas; mon patron et Mme de Lézignac montaient alors dans la chambre d'en haut, celle qui est devenue plus tard celle de Mme Lesparre.

« Pauvre petite patronne !... elle n'en a pas eu l'étréne, allez !...

Le ton était si comique, les réticences si grosses de confidences, les gestes si effarouchés du clerc en disaient si long, qu'une troisième fois une rumeur s'éleva tout emmêlée de rires.

Lesparre était cramoisi et paraissait abîmé de confusion. Eglantine voulut protester.

— Cet homme est un misérable s'écria-t-elle, il ment comme un valet.

Le mot blessa Bartharès au vif.

— Oh ! que non, madame, dit-il, je ne mens pas, et vous le savez tout aussi bien que moi !

« Le jour où vous avez été prise d'une syncope telle que M. Lesparre, perdant la tête, m'a appelé, et qu'étant monté, je vous ai vue... avec lui... j'étais bien dans mon bon sens, n'est-ce pas ?

Et une autre fois, continua-t-il, en s'adressant au président, je croyais mon patron seul, un matin, de fort bonne heure; une signature m'était indispensable, un client l'attendait pour partir, j'ai frappé à la porte de la chambre; comme on ne m'a pas répondu, je suis entré. Mon maître et Mme de Lézignac étaient dans les bras l'un de l'autre.

— Soutenez-vous encore que cet homme ment, madame ? demanda le magistrat.

Elle essaya de protester, mais faiblement.

Le magistrat se retourna vers l'accusé.

— La chose est prouvée, lui dit-il, et maintenant, sans enfreindre les devoirs que vous avez contractés vis-à-vis de cette femme, vous pouvez parler. Avouez que vous vouliez vous enfuir avec elle. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux pour vous, dire la vérité que de vous laisser accuser de complicité dans l'empoisonnement de votre femme ?...

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Biscuits à la gelée

- | | |
|-----------------------------|----------------------------|
| 1/2 tasse de shortening | 1/2 tasse de mélasse |
| 1/2 tasse de sucre | 1 oeuf |
| 1/2 c. à thé de soda à pâte | 2 1/2 à 3 tasses de farine |

Défaire en crème le shortening, ajouter la mélasse, le sucre et l'oeuf. Bien mélanger la pâte. Tamiser la farine avec le soda, ajouter au premier mélange en quantité suffisante pour obtenir une pâte molle mais non collante. Cette pâte devra être refroidie parfaitement car elle doit être abaissée très mince; ce qui est impossible quand la pâte est chaude. Cela oblige à ajouter de la farine et alors, on a un biscuit sec mais dur, ce qui ne ressemble pas du tout à un biscuit croquant. Il faut donc dans la confection de tous les biscuits mettre le moins de farine possible. Le seul moyen de réussir, c'est de laisser refroidir la pâte. Abaisser très mince et découper avec un petit emporte-pièce rond. Faire cuire au four de 350° F. 8 à 10 minutes. Retirer du four, refroidir et au moment de servir, mettre de la gelée entre 2 petits biscuits. On devra garnir de gelée au fur et à mesure les petits biscuits, autrement, ils ramollissent, tandis que sans gelée, ils se convertissent très longtemps.

Les Madelonnettes

- | | |
|------------------------------|---|
| 1/4 de tasse de beurre | 1/2 tasse de sucre fin |
| 2 oeufs entiers et 1 jaune | 1 c. à tb. de jus d'orange |
| 1 c. à tb. de zeste d'orange | 1 tasse de farine fine |
| 1 c. à thé de poudre à pâte | 1/3 de tasse d'écorces de fruits confites |

Défaire le beurre en crème, ajouter graduellement le sucre puis les jaunes d'oeufs bien battus, le jus et le zeste d'orange. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda. Incorporer la farine et les écorces finement hachées. En dernier lieu, introduire délicatement les blancs battus en mousse ferme. Verser la pâte dans de petits moules spéciaux dits moules à Madeines ou dans de petits moules à muffins beurrés. Ces petits gâteaux sont très délicats et se présentent joliment surtout quand on a les moules coulés en forme de coquille.

Sables français

- | | |
|-----------------------|------------------------|
| 1 tasse de beurre | 1/2 tasse de cassonade |
| 1 c. à thé de vanille | 2 tasses de farine |

Défaire le beurre en crème, ajouter graduellement la cassonade puis la vanille. Incorporer la farine. La pâte doit être bien liée et ferme. Abaisser à l'épaisseur d'un 1/4 de pouce. Découper à l'emporte-pièce de la forme désirée. Piquer toute la surface avec une fourchette et cuire à four modéré 350° F. 20 à 25 minutes ou jusqu'à ce que les biscuits soient légèrement dorés.

Ces petits biscuits se conservent très longtemps et accompagnent fort bien un verre de vin.

Meringuettes aux fruits et aux noix

- | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------|
| 1 tasse de dattes hachées | 1/2 tasse de cerises |
| 1 tasse de sucre à glacer | 2 blancs d'oeufs |
| 1 tasse de noix de Grenoble hachées | 1/2 tasse de noix de coco râpées. |

Couper finement les dattes, séparer les cerises en 4. Saupoudrer le tout d'une 1/2 tasse de sucre. Battre les blancs d'oeufs fermes, ajouter le reste du sucre. Incorporer aux blancs les fruits et les noix. Laisser tomber par cuillerée à thé sur une tôle beurrée et faire cuire à four très doux, 250° F. jusqu'à ce que les meringues soient légèrement dorées.

Biscuits de frigidaire

- | | |
|--|-----------------------------|
| 1/2 tasse de beurre | 1/2 tasse de sucre |
| 1/2 tasse de cassonade | 1 oeuf |
| 3/4 de tasse de noix de Grenoble hachées | |
| 2 tasses de farine | 1/2 c. à thé de soda à pâte |
| 1/4 de c. à thé de sel | 1 c. à thé de vanille |

Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, la cassonade et l'oeuf battu. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda et le sel. Incorporer les noix en dernier lieu. Façonner la pâte en rouleau d'un 1 1/2 pouce de diamètre et laisser geler soit au frigidaire ou dehors au grand froid. Tailler très mince à l'aide d'un couteau fin et faire cuire sur tôle beurrée 8 à 10 minutes ou jusqu'à ce qu'ils soient légèrement dorés.

Toute l'énergie, toute la volonté de Lesparre s'étaient fondues comme une mince couche de neige au soleil.

La tête cachée dans son mouchoir, il versait d'abondantes larmes.

— Vous avez trahi un homme de coeur, continua le président, un homme de coeur, auquel vous deviez tout; votre conduite dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus vil et de plus misérable! Mais, c'est maintenant une chose acquise au débat, la loi ne l'atteint pas.

« Si vous continuez à vous taire, vous resterez quand même un traître vis-à-vis M. de Lézignac; et de plus, on vous considérera comme l'assassin de votre femme. Au contraire, si vous parlez, vous pouvez vous disculper de ce dernier crime.

Justin se leva, il essuya ses yeux et s'appuyant à deux mains contre la barre :

— Eh bien soit, dit-il, je n'aurais jamais rien avoué; mais, puisque ces choses se savent, je vais tout dire; il me semble, du reste, que je le dois à la mémoire de ma pauvre Lucie.

Deux cris s'échappèrent en même temps de deux poitrines.

— Margot, les dents crochétées, les lèvres tremblantes, blanche comme une cire, les joues couvertes de larmes, murmurait :

— Pauvre parrain! pauvre soeur! Quelle nouvelle torture! Cet homme est encore plus vil que je ne le pensais.

Mme de Lézignac, de son côté, en proie à une colère qui touchait à la folie, se débattait entre les mains des gendarmes.

— Laissez-moi! cria-t-elle, laissez-moi, je veux cracher au visage de cet homme qui est plus sale que la boue du ruisseau!... Il trahit une femme qu'il a aimée!...

Un soupir de satisfaction souleva la poitrine des jurés; il n'y avait pas à dire, l'aveu existait sous l'injure!...

— Accusée, dit brusquement le président, si vous ne vous taisez pas, je vous fais évacuer la salle.

Elle comprit que le président allait tenir sa promesse et, obéissant à une curiosité plus forte que sa volonté, et peut-être que sa raison, elle parvint à se contenir.

Mais l'effort était si violent, que des spasmes tordaient tous les traits de son visage, tandis que ses ongles se cassaient et saignaient, crispés qu'ils étaient sur la barre de bois placée devant elle. Un instant, les jurés craignirent que cette scène n'eût enlevé au notaire sa résolution de faire des aveux.

Non; debout, les yeux à demi fermés, et le visage profondément triste, Lesparre semblait être, par la pensée, bien loin des lieux où réellement il se trouvait, enchaîné sur ce banc d'infamie.

— Vous voulez la confession de ma vie, monsieur le président, dit-il, d'une voix lente et désespérée, soit! Il y a longtemps, du reste, que dans la solitude de ces jours de prison, que dans l'insomnie de toutes ces nuits pleines de larmes, je me demandais si je ne vous la ferais pas.

« Les confidences de Bartharès lèvent mes derniers scrupules. Vous avez raison; je ne veux pas qu'on me croit l'assassin de ma femme.

« Je suis un misérable! Jamais vous ne me le répéterez autant que je me le suis dit pendant les années qui ont suivi ma faute... mon crime, si vous le voulez.

« Mon crime! Oui... mais quel châtiement n'a-t-il pas entraîné avec lui?

Les larmes du notaire coulaient plus fort que jamais.

Il s'interrompit.

Eglantine, la tête appuyée dans ses mains, déchirait à pleines dents le

mouchoir de batiste dans lequel elle étouffait ses rugissements.

— Ah! oui, continua Lesparre, condamnez-moi et flétrissez-moi tous, je le mérite! Mais croyez bien que j'ai payé cher cette déloyauté vis-à-vis de mon bienfaiteur.

« J'arrivais de Toulouse, où ma jeunesse, studieuse et pauvre, était restée vierge de toute passion, je pourrais presque dire de toute tentation.

« Je me suis installé à Violaines, dévoué à M. de Lézignac comme un chien l'est à son maître; mais je me suis trouvé seul, sans autre défense qu'une volonté très faible et mon honnêteté que je crois être très forte vis-à-vis d'une femme, la plus belle, la plus séduisante...

Il s'interrompit brusquement, et ajouta :

— Au reste!... Quel est celui d'entre vous qui n'a pas vu ses séductions et ses charmes? Quel est celui qui ne l'a pas admirée et désirée?... Qui, à un moment donné, n'eût peut-être pas été capable de tout oublier pour elle?...

« J'ai commencé par la plaindre: elle me paraissait malheureuse!

« Puis, peu à peu, je l'ai aimée d'une de ces passions tellement exclusives et folles, que, pour elle, j'eusse tout trahi, tout tué, tout incendié!

« Ma volonté n'était plus à moi, ma conscience était morte, ma loyauté absente. Si elle l'eût voulu, je serais devenu voleur et assassin, comme j'étais déjà un traître et un misérable!

« Hélas! hélas!... ce bonheur, qui était le prix de la plus lâche des trahisons, n'a pas duré longtemps, et, comme je vous le disais tout à l'heure, il a été payé cher!

« Il n'y avait pas un mois qu'elle s'était donnée à moi, que M. de Cypierre revenait, et que je les surpris ensemble comme Bartharès nous a surpris tous deux.

« Je voulus les tuer l'un et l'autre: elle se suspendit à mon cou, s'enroula à moi, M. de Cypierre partit, et... je crus que j'avais rêvé.

« Quelques mois après, ce fut le tour d'un officier supérieur, avec lequel elle s'enfuit et demeura plusieurs jours à Bordeaux, accompagnée par sa mère! « Puis, un prince espagnol, dont elle fit la connaissance, sous mes yeux, dans une ville d'eau, et qui acheta des propriétés dans le pays, tant fut grande la passion qu'elle lui inspira.

« Puis, des jeunes gens de sa famille, d'autres du pays, d'autres d'ailleurs, et d'autres encore.

« Et tout cela, sous mes yeux, près de moi, et je le voyais!...

« Et loin d'elle, je rugissais, je voulais l'étouffer, la poignarder! Et je courais vers elle, la rage au coeur, et le sang dans les yeux; et elle me regardait, et elle me menaçait de ne plus me revoir jamais, et je tombais à ses pieds, et c'était moi qui implorais, qui suppliais, qui demandais pardon!...

« Ah! oui! j'en ai dévoré des hontes et des infamies!

« Ah! oui! j'ai été misérable et lâche!

« Pour un baiser de ses lèvres, je portais à ses admirateurs les lettres qu'elle leur écrivait.

« Pour veiller une nuit avec elle, je lui prêtai ma maison où elle recevait les autres!

Un long mouvement de dégoût passa au milieu de tous ceux qui étaient là. Non! Malgré ses souffrances, cet homme n'était pas intéressant!

On l'eût excusé, peut-être, tuant ses rivaux ou une infidèle; il faisait horreur à tous, aussi peu maître de lui et de sa passion.

— Et cela, continua Lesparre, a duré vingt ans. Vingt ans pendant lesquels ma vie a été le plus horrible des enfers, éclairci par de bien rares bonheurs, lesquels me laissaient, du reste,

plus bourrelé de remords, plus assoiffé d'elle, et en même temps plus honteux que jamais de ma trahison.

« Mais peu à peu, le charme s'est rompu; la tunique de Nessus s'est collée moins âprement à mes flancs; et, plus d'une fois, je me suis dit que si je rencontrais une femme capable de comprendre cette horrible situation, je me jetterais comme un fou dans ses bras, je la supplierais de me protéger, de me garer de l'autre. Cette chose est arrivée.

« Eglantine a cru un jour que mon mariage était nécessaire. Vous savez dans quelles circonstances la famille du fiancé de sa fille exigeait notre séparation.

« Quelque infâmes que furent les parents de Lucie, qui, en effet, ont voulu me la vendre aussi cher que possible, j'ai espéré qu'un cœur battait dans la poitrine de ma femme, un cœur capable de partager mes angoisses.

« Elle était au courant de ma triste histoire; la première, elle m'en a parlé; la première, elle m'a proposé d'être pour moi une amie à toute épreuve.

« J'étais tellement malheureux que j'ai accepté. Pouvais-je, du reste, refuser, lorsqu'elle réalisait mon ardent espoir, qu'elle semblait comprendre mon dur supplice?

« Je lui ai ouvert mon cœur, je n'ai pas eu de secrets pour elle, et je vous certifie que je l'adorais.

— Et sachant toutes ces choses, demanda le président, elle allait chez sa cousine?

— Il le fallait, monsieur le président, une rupture eût pu éveiller les soupçons de M. de Lézignac.

— Ou elle vous aimait bien peu, ou elle était souverainement maîtresse d'elle-même?

Lesparre ne releva pas l'observation.

— Vos relations ont cependant continué avec Mme de Lézignac, depuis votre mariage? interrogea de nouveau le magistrat.

Justin ne répondit pas directement à la question.

— Il y a des engrenages terribles, dit-il, simplement.

— Arrivons à la soirée du 12 juin, racontez franchement ce qui s'est passé. Après ce que vous avez avoué, messieurs les jurés comprendront bien des choses.

— J'avais trop aimé Mme de Lézignac; j'avais été trop longtemps son esclave et sa chose, pour que, malgré mon amour pour Lucie, elle ne gardât pas sur moi une autorité souveraine.

« A son retour de Vichy, elle m'avait appris une chose terrible: elle croyait son mari sur la trace de nos relations. S'il arrive à en être certain, me dit-elle, il nous tuera, tous deux; une seule chose nous reste à faire: il faut le surveiller de près, et si cela tourne mal, nous devons fuir! »

« Je protestai, j'aimais mieux braver la colère de celui que j'avais trahi, qu'abandonner cette enfant que j'aimais.

« Mes instances, mes supplications et mes larmes, tout fut inutile.

« Si M. de Lézignac arrivait à son but, je devais être prêt à accompagner Eglantine dans sa fuite.

« — Si c'est un boulet que mon amour t'a attaché aux pieds, me dit-elle, cyniquement, tant pis pour toi, il faut le trainer, et tu n'as pas le droit, aujourd'hui, de briser les chaînes.

« Durant quelques jours cependant, je crus que cette terrible épreuve me serait épargnée...

« Jamais je n'avais autant apprécié le bonheur d'avoir une femme à moi. Une femme qui m'appartenait, que je serais dans mes bras, sans avoir peur de tout ce qui pouvait m'entourer.

« Plus que jamais, aussi, je l'aimais pour la confiance qu'elle avait eue en moi, pour le calme bonheur qu'elle

m'apportait, à côté de l'enfer où l'autre m'avait jeté.

— Lui avez-vous confié l'appréhension que vous aviez de partir?

— Oh! que non, monsieur le président, je lui ai tout dit, excepté cela. Jusqu'au dernier moment, du reste, j'espérais que cet horrible dénouement n'arriverait pas.

« Toute la journée, à la campagne, j'avais ruminé l'idée d'aller me jeter aux pieds de M. de Lézignac et de lui tout avouer.

« J'eusse mieux aimé être tué par lui tout d'un coup, que de me séparer de Lucie, et de recommencer avec l'autre la vie de galérien qui avait été la mienne pendant vingt ans.

— Pourquoi n'avez-vous pas mis votre projet à exécution.

— Je n'en ai pas eu la force, monsieur le président.

« A mon retour à Violaines, Marceline, ma bonne, me dit qu'on m'attendait chez ma voisine. A ce moment-là, j'étais résolu à tout avouer à mon bienfaiteur.

« Je suis entré chez lui, je l'ai rencontré sur le seuil de sa porte, il a laissé tomber sur moi son regard clair, moitié impénétrable, moitié ironique; mon sang s'est glacé dans mes veines, j'ai senti que je n'oserais jamais faire ma confession à cet homme-là.

Pendant le dîner, il a été mordant, caustique et paradoxal, comme il l'était d'ordinaire lorsque quelque grave préoccupation le hantait.

« — Nous sommes perdus, m'a dit Eglantine, tandis que toute sa société prenait l'air au jardin, avant d'entrer au salon. nous sommes perdus; j'ai eu aujourd'hui une terrible explication avec lui! Il ne nous reste plus qu'à fuir, mais sur-le-champ!... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!... »

« C'est alors qu'ont été échangées entre nous les paroles entendues par Mme Bascou: les mots « ce sera pour cette nuit » signifiaient en effet, que notre fuite commune allait avoir lieu dans quelques heures.

— Alors, insinua le président, l'argent qui manque dans votre caisse des dépôts avait été, par vous, mis en lieu sûr, en vue de ce voyage?

— Je ne vous comprends pas, monsieur le président, fit Lesparre avec une expression de sincère étonnement, je n'ai pas touché à l'argent de mes dépôts. Tout avait été convenu entre Mme de Lézignac et moi quelques jours auparavant, et nos mesures prises en cas d'urgence.

— Quelles mesures?

— La totalité de l'argent liquide de la maison de Lézignac, c'est-à-dire tout ce qui n'était pas représenté par le domaine de Montlezun, environ quatre millions, avaient été en partie réalisés et étaient déposés chez Rotschild.

« Avec la procuration de son mari, procuration qu'elle avait déjà depuis longtemps, Mme de Lézignac pouvait toucher les diverses sommes, soit chez les Rotschild de Paris, soit chez ceux de Londres, à son choix.

« Avec cette fortune, nous eussions vécu plus ou moins heureux à l'étranger.

« Quant à moi, j'avais formellement exigé que tout ce que je possédais demeurât intact entre les mains de ma femme.

« Il me semblait que l'aisance et le confort de sa vie, désormais assurés, seraient une bien faible compensation au chagrin qu'allait lui causer ces nouvelles complications. Dans tous les cas, c'était à mon avis une chose rigoureusement due.

Mme de Lézignac, je dois l'avouer, n'avait pas trop insisté pour qu'il en fût autrement; et moi, depuis son retour de Vichy, j'avais passé tout mon temps libre à mettre toutes les affaires de l'étude en ordre, de façon à ce que Lucie ne se trouvât pas, après ma fuite,



• La plupart des enfants commencent à manger comme les adultes à l'âge de trois ans. Mais c'est un grand changement pour un enfant de 3 ans—de passer subitement d'aliments faits spécialement pour les jeunes estomacs à la soupe riche et épicée des adultes. Jusqu'à cinq ans environ, il est généralement plus raisonnable de donner à votre jeune enfant une soupe moins assaisonnée.

Mais comment le faire facilement, rapidement, sans déranger votre propre menu? Transformez simplement les aliments grâce auxquels il a profité—les Aliments Heinz pour Enfants—en des soupes spéciales pour lui. Ajoutez ½ à 1 boîte de lait, faites chauffer et servez. C'est tout ce qu'il y a à faire.

En somme, à part la Soupe au Poulet pour Enfants, il y a six autres Variétés d'Aliments Heinz pour Enfants qui font des soupes excellentes pour les enfants avant qu'ils soient en âge d'aller à l'école. Grâce à leur assaisonnement doux, elles sont bonnes pour les jeunes estomacs. Grâce aux ingrédients comme la levure concentrée, la farine de soya et la poudre de petit lait, elles sont extra-nourissantes.

Ces six délicieuses variétés d'Aliments Heinz pour Enfants pour faire des soupes sont énumérées ci-dessous. Commandez-les à votre marchand et faites que votre enfant profite de leurs avantages. Ajoutez simplement ½ à 1 tasse de lait, faites chauffer et servez.

Quand il est réellement prêt pour les soupes pour adultes, il y a une grande gamme de saveurs qui l'attendent avec les Soupes Condensées Heinz. Vous et votre famille, naturellement, pouvez vous régaler maintenant avec les 18 variétés. Elles sont en vente chez votre épicière.

Les voici!
6 variétés d'ALIMENTS
HEINZ POUR ENFANTS
pour faire des soupes

- Agneau et Foie avec Légumes pour Enfants
- Légumes avec Poisson pour Enfants
- Légumes avec Bacon pour Enfants
- Légumes en Dés à la Crème pour Enfants
- Légumes Verts à la Crème pour Enfants
- Tomate et Riz à la Crème pour Enfants



Rayonnez de Santé et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO «A»

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du
produit SANO «A».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

vis-à-vis d'un certain embarras pécuniaire.

— Dans cet arrangement d'affaires, vous avez oublié votre caisse des dépôts?

— Non, monsieur le président, elle avait été, au contraire, l'objet de tous mes soins, et chaque petit compte était réglé à part, avec une note explicative, et l'argent tel que je l'avais reçu du client, en or ou en billets.

— Alors, comment expliquez-vous la disparition de cet argent?

— J'ai déjà dit que j'avais perdu la clef de ce placard, quelques mois auparavant.

— Et vous l'avez fait refaire par un serrurier de la ville? L'accusé hésita.

— Non, monsieur le président, j'en avais deux.

Un sourire de doute effleura toutes les lèvres:

Personne ne crut à la sincérité de cette explication.

— A quoi voulez-vous que j'aie employé ces sommes, monsieur le président, reprit le notaire, qui sentit parfaitement l'impression générale; je les ai toutes touchées depuis mon mariage, et chacun peut vous dire à quel point, depuis lors, ma vie était réglée.

— Et votre départ?

— Je vous répète que Mme de Léznac en faisait tous les frais; du reste, depuis mon arrestation, j'aurais bien trouvé un moyen de tout restituer si j'en avais fait l'emploi que vous croyez.

— Peut-être, dit le président. Avouer qu'on s'est servi des dépôts lorsqu'on est notaire, est une chose grave et délicate entre toutes.

Lesparre n'insista pas; il paraissait à bout de forces.

Quant à Eglantine, il y avait longtemps qu'elle avait recouvert son visage de ses mains, et de cette manière, les impressions qu'elle ressentait échappaient aux commentaires des uns et des autres.

— Mme de Léznac était-elle jalouse de votre femme? reprit le magistrat qui dirigeait les débats.

— Non, répondit l'accusé d'une voix à peine distincte, elle l'aimait au contraire.

— Comment expliquez-vous, alors, ces paroles entendues par Bartharès, quelques heures après la mort de Mme Lesparre?

«Enfin, je t'ai et je ne te partagerai plus avec personne.»

— Je ne me souviens pas, dit faiblement Lesparre. Puis, Mme de Léznac faisait peut-être allusion à notre départ, qui, maintenant ne pouvait plus me laisser de regrets ou de remords.

— Ce n'est guère admissible.

On appela de nouveau Bartharès, dont l'interrogatoire avait été suspendu par les aveux du notaire.

— Avez-vous eu connaissance de ce que prétend l'accusé, lui demanda le président, à savoir que le placard, dans lequel M. Lesparre serrait ses dépôts, avait deux clefs?

— Non, monsieur le président, jamais je n'ai connu ce détail.

— Savez-vous si votre maître en a perdu une, il y a quelques mois?

— Je ne le lui ai pas entendu dire.

— Aucun indice, aucun fait, aucun geste n'a-t-il été capable de vous apprendre l'emploi que M. Lesparre aurait pu faire de l'argent qui lui avait été confié?

Bartharès de nouveau, parut en proie à une hésitation mille fois plus grande que celles qu'il avait éprouvées jusque-là.

— Non, positivement, dit-il enfin, je ne peux pas! J'ai assez parlé comme cela.

Le président fronça les sourcils.

— Je croyais que vous étiez un honnête homme, dit-il sévèrement, et que vous aviez juré de dire la vérité, mais toute la vérité.

— Comment! monsieur le président, s'écria le clerc, la voix pleine de lar-

mes, vous ne comprenez pas que j'aime encore mon patron de toutes les forces de mon âme, et que je préférerais mille fois être mort, que de savoir ce que je sais et surtout d'être obligé de le répéter contre lui?

Il cacha sa tête dans ses mains et parut en proie à un dur chagrin.

— Parlez, insista le président.

— Non, dit Bartharès; ce que je sais, une lettre me l'a appris, et le secret des lettres, tout le monde connaît cela, doit s'oublier.

Depuis un instant, les yeux de Lesparre s'étaient arrondis, et son épouvante paraissait avoir atteint les dernières limites.

Le gendarme placé sur le même banc que lui, l'entendit murmurer:

— Est-ce que cette fatalité serait encore contre moi?

«Mais quel démon s'acharne donc à ma perte?»

Pendant ce temps, le président continuait:

— Vous n'êtes pas sans savoir que dans certaines circonstances, la justice ouvre les lettres, parce qu'un intérêt majeur l'y autorise.

«Au nom de ce droit, je vous ordonne de mettre de côté vos scrupules, et de dire ce que vous savez.»

— Eh bien, voilà, monsieur le président; il y a à peu près quatre ou cinq mois, c'est-à-dire quelques jours avant la catastrophe, M. Lesparre étant absent pour deux ou trois jours, j'ai reçu une lettre sur laquelle il y avait «urgent».

Comme la mention *personnelle* n'existait pas sur l'enveloppe, je me suis cru le droit d'en examiner le contenu.

«D'ailleurs, M. Lesparre m'y avait maintes et maintes fois autorisé.»

«Elle était de M. Thiercelin, agent de change à Paris.»

«C'était un imprimé banal, mais sur lequel il y avait une terrible nouvelle.»

— Laquelle?

— La lettre était ainsi conçue:

«Monsieur,

«Nous attendons le paiement, que nous avons déjà réclamé par une précédente lettre, des 383.750 francs, solde de votre compte, pour différence, arrêté au 30 mai dernier et dont vous avez le double.»

«Prière instante de nous l'adresser immédiatement ou nous serons forcés d'aviser, et à notre grand regret, d'employer vis-à-vis de vous, les moyens de rigueur.»

«Recevez nos sincères.»

«THIERCELIN.»

Un long mouvement accueillit cette déclaration, tandis qu'Eglantine, dédaigneusement, par-dessus son épaule, regardait Lesparre accablé de honte, et que lui-même ne protestait pas.

On eût dit maintenant que c'était elle qui se plaisait à écraser son complice de tout le poids de son dégoût.

Ah! tout à l'heure, il lui avait fait baisser la tête en arquant une partie de sa vie de courtisane, maintenant, comme elle le lui rendait!

Evidemment, il n'y avait qu'un voleur capable de s'exprimer sur le compte d'une femme comme il l'avait fait sur le sien.

Le président reprit:

— Avez-vous donné cette lettre à votre patron?

— Oui, monsieur le président, dès son arrivée.

— Qu'a-t-il dit?

— Il est entré dans une violente colère; mais il ne m'a pas donné aucune explication sur cette affaire.

«Et comme je lui faisais observer que ce fait s'était produit maintes et maintes fois, que c'était lui, au contraire, qui m'avait ordonné de prendre connaissance des papiers de l'étude durant ses absences, il m'a brusquement répondu:

«Taisez-vous, double brute que vous êtes; et si jamais il vous arrive de décrocher une de mes lettres, pressée ou non, je ne vous garde pas une heure de plus dans ma maison.»

«J'ai pensé alors qu'il était horriblement contrarié que j'eusse eu connaissance de cette affaire-là, et je n'ai pas insisté.»

— Accusé, niez-vous ce fait? dit le président.

Lesparre demeura un instant sans répondre.

— Avez-vous entendu? continua le magistrat.

— Oui, monsieur le président.

— Quelle explication avez-vous à fournir.

Le notaire ouvrit la bouche, puis, retombant assis dans une apparence de profond découragement.

— A quoi bon, dit-il, vous ne me croiriez pas.

— Dites toujours.

— Eh bien, ce n'est pas moi qui ai joué à la Bourse, c'est M. de Léznac.

Un murmure de doute passa dans l'auditoire.

M. de Léznac, lui, qui au vu et au su de tout le pays, avait toujours éprouvé une si profonde horreur pour tout ce qui était agio! Véritablement, ce n'était guère probable.

— Alors, continua le président, c'est M. de Léznac qui a écrit pour donner ses ordres aux agents de change?

— Non, monsieur le président, c'est moi qu'il avait chargé de ce soin.

— Ah! mais, cependant, ces ordres étaient en son nom!

Lesparre baissa la tête.

— Hélas! dit-il, il a voulu que ce soit au mien, et je lui ai obéi.

De tous côtés, on ne voyait que des sourires de mépris et des haussements d'épaules.

En vérité, l'excuse était misérable, et le prétexte plus que grossier.

— Qui a payé les différences réclamées par M. Thiercelin? demanda le président.

— M. de Léznac.

— D'où a-t-il sorti l'argent?

— De Montlezun, où il prétendait qu'il avait encore d'autres économies. Le président s'adressa à Mme de Léznac.

— D'après vous, madame, l'interrogéa-t-il, votre mari pouvait-il avoir près de quatre cent mille francs en réserve.

— C'est impossible, monsieur, dit-elle spontanément. Gaëtan ne touchait que ses fermages, c'est le seul revenu qu'il eût voulu conserver pour ses besoins personnels généraux, mais généreux comme il l'était, il n'en gardait pas un centime, j'en suis convaincue.

— A combien se montaient ces revenus, d'après vous?

— Montlezun pouvait donner de vingt-cinq à trente-cinq mille francs par an, suivant le rendement des métairies.

— Et votre mari dépensait tout cela?

— Oh! oui! et au delà! il a même, dans plusieurs circonstances — par exemple, pour des voyages — demandé de l'argent à M. Lesparre.

«Quant à avoir une pareille somme en réserve à Montlezun et provenant de ses économies? Ah! je suis bien certaine que non!»

Elle triomphait maintenant, et malgré tout le calme qu'elle essayait de conserver, on sentait comme un bonheur de se venger, comme une joie incalculable et souveraine de rendre le mal pour le mal.

— Admettez-vous l'explication de M. Lesparre — lui demanda le président, — et croyez-vous que M. de Léznac ait occupé ses loisirs à des jeux de bourse?

— Pour que M. de Léznac jouât à n'importe quel jeu, il eût fallu qu'il ne

Suivez la route prise par CHAMPLAIN dans l'Ontario



MINISTÈRE DU TOURISME ET DE LA PUBLICITÉ D'ONTARIO
HON. L.-P. CÉCILE C.R., MINISTRE

pour du plaisir, de l'aventure et du repos
L'ONTARIO
en '50



C'étaient de grands hommes—ces explorateurs intrépides des débuts du Canada. Et, aujourd'hui, leurs noms et leurs exploits et les routes qu'ils ont tracées dans l'Ontario sont honorés et immortalisés par des monuments commémoratifs.

Riche comme elle l'est en faits historiques, cette province est également riche en autres attractions pour le touriste du Québec. Il y a des lacs et des cours d'eau, des grandes routes excellentes, des centaines de lieux de villégiature. Les gens sont hospitaliers et aimables et vous recevront comme de bons voisins. Ils feront tout leur possible pour que vous passiez des vacances joyeuses et satisfaisantes.

GRATIS

POINTEZ CE QUI VOUS INTÉRESSE:

- ☐ VISITES AVEC GUIDE
☐ SITES HISTORIQUES
☐ CROISIÈRES ☐ CANOTAGE
☐ PÊCHE ☐ GOLF
JE COMPTÉ VENIR DANS L'ONTARIO

EN (MOIS)

ONTARIO TRAVEL, 285, PARLIAMENT BLDGS., TORONTO ONTARIO.

VEUILLEZ M'ENVOYER, GRATIS, LES LIVRETS SUR L'ONTARIO

NOM

RUE

VILLE PROV.

fût plus M. de Léznigac, déclara-t-elle catégoriquement.

Toutes les personnes qui fréquentaient notre maison, du reste, pourrout témoigner de l'invincible répulsion qu'il éprouvait pour tout ce qui était hasard et spéculation.

« Il allait même plus loin, nul certainement, dans le pays, n'ignore la légende de notre famille, celle d'après laquelle un héritier des ducs de Candale peut, à un moment donné, venir réclamer la fortune du vieux marquis.

« M. de Léznigac, plus peut-être encore que son père et son grand-père ne s'est jamais considéré que comme le dépositaire et non le propriétaire de tous ces millions.

« Avec la générosité innée de mon mari, qui avait toujours les mains ouvertes, cette somme de près de quatre cent mille francs que lui attribue M. Lesparre n'aurait pas pu dans tous les cas représenter que des capitaux et jamais des économies.

« Or, avec ses principes, M. de Léznigac n'eût, pour rien au monde, couru le risque de perdre une semblable somme, qu'il devait considérer comme ne lui appartenant pas.

« A tous les points de vue, non, je le répète et je l'affirme, M. de Léznigac n'a pas joué à la Bourse; ses tendances ne le poussaient pas de ce côté-là, et l'y eussent-elles poussé, sa conscience certainement le lui eût strictement défendu.

Faiblement, Lesparre éleva la voix; une dernière fois il voulut protester:

— Et cependant, murmura-t-il, c'est vrai !...

Le président ne l'entendit pas ou feignit de ne pas l'entendre; sa complice avait détruit chacun de ses arguments, et était même allée d'elle-même au-devant de toutes les objections qu'on eût pu encore soulever.

De l'avis de tous, ce notaire, si lâche et si vil, n'était même pas intelligent...

A la fable si bête de la clef perdue, il ajoutait une calembredaine à dormir debout: Gaëtan avait joué à la Bourse!

Véritablement, ce n'était guère fort, et il eût mieux valu pour lui, avouer simplement la chose que d'imaginer un si piètre mensonge.

Maintenant, quant au vol, il n'y avait plus de doute possible, Lesparre avait employé l'argent des dépôts à payer les différences qu'il devait à ses agents de change. Ne voulant probablement pas assister à la débâcle de sa fortune et voir saisir tout ce qu'il avait: Etude, métairies, maisons, et même mobilier, il avait alors consenti à s'enfuir avec Mme de Léznigac: La vérité était là.

Était-il complice dans l'empoisonnement de sa femme?

Ce n'était guère probable.

Montée comme elle l'était actuellement contre lui, Mme de Léznigac, en effet, ne l'eût certainement pas ménagé, et, pour se venger, eût-elle dû partir avec son complice, elle eût, à coup sûr, raconté tout ce qu'elle savait.

Non, le notaire avait seulement perdu à la Bourse les sommes appartenant à ses clients, et n'ayant pas le courage de s'exécuter lui-même, il avait résolu de quitter le pays avec sa vieille conquête.

La chose allait se faire tranquillement pendant la nuit, sans éveiller l'attention de personne, lorsqu'avait éclaté l'explicite colère de Lucie. Orgueilleuse et hautaine, comme elle l'était, Eglantine avait voulu à tout prix arrêter cette scène.

En effet! Que ne savait pas Lucie? Lucie! Une Marion Delorme, qui, toute sa vie, avait entendu raconter les équipées de sa cousine, sans en excepter aucune.

Et, là, dans son salon, devant ces femmes, ses ennemies mortelles, Mme de

Léznigac allait entendre ses aventures débitées par le menu!

Quelle honte!

Subitement, elle avait dû se décider; Lucie devait se taire.

Il n'y avait qu'un moyen d'arriver à ce but; elle l'avait employé sans hésiter.

Quelle part, Margot avait-elle eue dans ce crime?

Son dévouement aveugle l'avait-il poussée à verser le toxique elle-même, ou à faire boire la tisane à Lucie, lorsqu'elle avait été additionnée d'acide prussique sous ses yeux.

Il était difficile de s'en rendre exactement compte.

Une de ces deux choses néanmoins devait être vraie, mais, dans tous les cas, l'idée de sauver les gens à qui elle devait tout, l'avait seule fait agir.

Ces idées résumaient à peu près l'opinion publique.

Les témoins qui suivirent furent tous assez insignifiants, les personnes de la société, Mme Dansaus, entre autres, vinrent apporter à Margot le témoignage de leur estime.

Oui, mais elles prouvèrent en même temps, que la jeune fille avait un caractère extraordinairement trempé; or, supprimer une femme qu'elle méprisait profondément, et dont les déclarations haineuses allaient compromettre une famille qu'elle adorait, était un acte de volonté que cette petite créature, indisciplinée, indépendante, et aux allures étranges, était parfaitement capable d'avoir accompli.

Le président supplia de nouveau Eglantine de dire la vérité sur la part que sa filleule avait prise à l'affaire.

Par un bizarre phénomène, chaque fois qu'il s'agissait de cette enfant qui était certainement sa fille, — aucun de ceux qui étaient là n'en doutait, — Eglantine semblait prise d'un accès de rage folle.

— Quelle part! monsieur le prési-

dent, quelle part! s'écria-t-elle, mais c'est elle seule la coupable, et s'il y a un crime, elle seule par conséquent l'a commis!... par la jalousie... par dévouement... Je n'en sais rien! mais, sur la tête de ce fils dont on vous a parlé et que je pleure toujours, je vous le jure que je n'ai rien ordonné, rien conseillé, rien désiré. Qu'on le lui demande, et vous verrez tous si elle ose m'accuser.

Tous les regards en effet se portèrent vers la jeune fille, qui, livide comme une morte, les yeux baissés, avait l'attitude, sinon d'une coupable, du moins d'une condamnée.

— Pourquoi ne protestes-tu pas, Margot? Pourquoi ne dis-tu pas que ma petite sœur bien-aimée, l'enfant dont j'ai formé le cœur, à laquelle j'ai appris ses premiers mots et fait essayer ses premiers pas, est incapable, je ne dirai pas d'un crime, mais seulement d'une mauvaise pensée.

Toutes les têtes s'étaient retournées, tous les cœurs battaient à rompre; des frissons secouaient tous ceux qui étaient là!

En effet, plus blanche qu'une cire, ressemblant à la statue vivante de la douleur et du désespoir, Anne de Blanquefort, en chancelant, était arrivée jusqu'au pied du tribunal.

Devant cette femme qu'on eût dit un spectre, et dont chacun, en appréciant le caractère, comprenait le malheur, toutes les têtes s'inclinèrent, et le président lui-même, n'osa pas lui demander pourquoi elle était là.

Margot sanglotait; Eglantine, loin de courber la tête, la relevait, au contraire; et, les yeux pleins d'éclairs, eût à coup sûr foudroyé, si elle l'eût pu, cette fille de Gaëtan, qu'elle haïssait autant qu'elle haïssait son père.

Elle était là, en effet, non pas pour sauver Margot, comme tous ces imbéciles allaient le croire, mais pour l'accuser, la perdre... elle, sa mère!...

Elle se trompait; la marquise faisait une suprême tentative pour faire renoncer Margot à sa folie de dévouement parce que sa conscience le lui ordonnait. Mais accuser sa mère, Anne!... Non, elle ne l'eût pas fait, et Gaëtan lui-même ne le lui eût pas conseillé.

Elle leva vers les juges et les jurés ses grands yeux mourants, et au bout de quelques secondes, elle reprit:

— Nul ne connaît mieux que moi, messieurs, cette enfant qui est là et qui, jusqu'au jour de mon mariage ne m'a jamais quittée.

Margot est une hermine dont la moindre souillure n'a jamais taché la robe.

« Si ses lèvres sont closes, c'est qu'un scrupule lui défend de parler, un scrupule où la noblesse la plus vraie, la délicatesse la plus exquise, le dévouement le plus élevé, ont seuls leur part.

« Ah! continua-t-elle d'une voix entrecoupée par des spasmes que son courage et sa volonté pouvaient à peine contenir, je ne veux accuser personne! Je ne le peux pas, je ne le pense pas; mais, vous tous, qui avez des pères, des mères, et des enfants, ayez pitié de mes tortures!...

« A tout ce qui me brise, me martyrise et me tue, n'ajoutez pas ce nouveau désespoir, de me prendre ma fille, — ma fille qui est une sainte, et dans ce moment-ci une victime!

A cet instant, elle tourna la tête vers Margot et voulut envoyer un regard d'amour à cette petite créature qui se dévouait pour elle avec tant de grandeur, à cette petite fille d'adoption, qu'elle n'avait jamais aussi profondément aimée qu'à cette heure-là.

Mais ce fut sur Eglantine que ses yeux tombèrent, elle la vit, là! assise, sur ce banc d'ignominie, à côté de ces gendarmes qui la gardaient; là où tant de misérables et d'infâmes avaient passé avant elle!...

En une vision rapide, elle vit son père mourant de honte et de désespoir dans la contrée lointaine où il était allé cacher sa honte et son désespoir; ses yeux s'arrondirent, tous ses traits se contractèrent, elle porta les mains en avant, comme pour repousser instinctivement cette femme qui leur faisait boire à tous cet amer calice, mais succombant sous le poids de l'humiliation elle poussa un grand cri et tomba tout à coup à la renverse.

Il fallut l'emporter pendant que Margot, la tête cachée dans ses mains, pleurait.

Personne, pas même le président n'avait voulu adresser la parole à la marquise.

Que lui dire en effet?... Que lui demander?...

Lui prodiguer des mots de consolation? il n'en existait pas pour une semblable douleur.

Lui demander ce qu'elle pensait de sa mère?

Personne ne l'eût osé.

Les experts de Montpellier furent appelés et déposèrent un foudroyant rapport.

Les organes soumis à leur examen contenaient assez d'acide prussique pour donner la mort à plusieurs personnes.

Non, ils le certifiaient; une feuille seulement de laurier-cerise, infusée bien plus encore que celle qu'on avait trouvée dans la théière n'eût jamais été capable d'amener une si foudroyante catastrophe, ni de fournir la quantité de toxique qu'on avait retrouvée à l'examen.

L'avocat d'Eglantine essaya d'embrouiller les experts, il n'y parvint pas.

Il se rejeta alors sur le docteur Dupouy, qui vint à son tour parler des différents incidents de l'autopsie; mais il ne fut pas plus heureux.

Le docteur certifia que tous les organes de Mme Lesparre étaient sains, et que, ne retrouvant nulle part la cause de sa mort, il fallait bien admettre qu'elle fût due à ce terrible poison, dont tout le monde avait pu constater la présence.

Habilement, à ses observations médicales, il en joignit d'autres; il revint surtout avec une très grande adresse sur le geste qu'avait fait Mme de Léznac de jeter le contenu de la théière par la fenêtre, au moment où il avait découvert la tisane sur le fourneau.

— Pourquoi cette peur, messieurs, je vous le demande, dit-il avec une certaine véhémence, si sa conscience eût été aussi tranquille qu'elle le prétend.

« On voulait analyser les tisanes, les potions, les sirops!... tout ce que la morte avait pu boire et manger!... Ah! innocente, Mme de Léznac eût bien permis qu'on analysât sa maison tout entière, si on l'eût cru nécessaire.

« Tandis, qu'au contraire, voyez-vous, cette crainte terrible que se manifeste d'abord par un mensonge.

« — Il n'y a pas de tisane! » affirmait-elle.

« Je la trouve, elle veut me l'arracher des doigts et la jeter par la fenêtre.

« En effet, si le liquide n'eût plus été là pour l'analyse, avec quelle force aujourd'hui on viendrait vous dire:

« — La femme de chambre, Margot elle-même, peut-être s'est trompée, et au lieu de mettre une feuille de laurier-cerise, comme c'était l'habitude de la maison, elle en a mis quatre, cinq, six, autant qu'en eût exigé le résultat de l'analyse chimique.

« Heureusement que le liquide conservé a permis d'affirmer d'une façon péremptoire que, telle qu'elle était dans la théière, la tisane n'avait pas pu donner la mort.

« Devant ce résultat, l'instruction a cherché ailleurs, et elle a retrouvé cette fiole d'acide prussique, que je vois, là, sur la table des objets à conviction.

Cette déposition, qui avait été faite d'une voix ferme, brève et convaincue, jointe à l'extrême honorabilité du docteur Dupouy, impressionna grandement tout le monde.

En écoutant le vieux docteur, il avait semblé à chacun qu'on assistait à toutes les diverses scènes qu'il avait décrites.

La tâche des avocats était difficile, celle du défenseur de Mme de Léznac surtout devenait à peu près impossible.

Prouver qu'elle n'était pas coupable!... Il essaya, en rejetant la faute sur Margot, cette petite misérable qui jouait la comédie du silence plutôt que d'avouer qu'elle seule avait commis cet horrible crime!...

La rumeur, qui du fond de l'auditoire jusqu'au banc des jurés, monta comme une trainée de poudre, prouva au défenseur d'Eglantine qu'il faisait fausse route.

En effet, même chez ceux qui admettaient la complicité de Margot, il restait un grand fond de sympathie pour cette enfant qu'une aberration du sens moral, seule, avait fait dévier du droit chemin, tandis que son cœur demeurerait très noble et son âme très élevée.

Mais cette éhontée Messaline de vilage, est-ce qu'on ne la connaissait pas depuis longtemps?

Est-ce que depuis le suicide de M. de La Tour-d'Ivoire, l'abrutissement de Raphaël Delcourt, la ruine et le désespoir de tant d'autres, est-ce qu'on ne savait pas que cette vie devait finir ainsi?

Malgré l'animosité qu'il devinait autour de lui, l'avocat continua; il n'avait pas beaucoup de cordes à son arc, et il fallait bien qu'il employât la seule qu'il eût à sa disposition.

Néanmoins, il essaya de parler de l'originalité de Gaëtan, de la solitude dans laquelle il laissait sa femme, des tentations que celle-ci, avec sa beauté et son indépendance, avait dû rencontrer de tous côtés, lorsqu'elle était jeune.

C'était un mauvais argument.

Le jury était composé d'hommes, non de femmes.

Et les hommes, on le sait, s'ils sont enchantés de profiter de la faute d'une femme, ne l'excusent pas, c'est une vérité caduque comme le temps.

De plus, la femme était vieille; sa beauté, ou les restes de sa beauté, s'étant anéantis durant ces quatre mois d'inquiétude et de prévention, n'excitait plus la pitié de personne.

Les jurés écoutèrent à peine la fin de la plaidoirie.

Me Pingoin se débattit dans le vide pendant deux longues heures, paralysé qu'il était par ce parti pris de mauvais vouloir qu'il sentait depuis le fond du prétoire jusque sur l'estrade des juges, mais voulant cependant remplir sa tâche jusqu'au bout.

Il se rassit, harassé de fatigue, ayant plus que personne, la conviction que sa cliente était perdue.

Au moment où il épongeait son front baigné de sueur, quelques confrères s'approchèrent furtivement et lui serrèrent la main.

— Vous vous êtes merveilleusement acquitté de votre tâche, lui dit l'un d'eux tout bas; mais, pourquoi diable! avez-vous accepté une pareille affaire? Avec certains souvenirs personnels, vous avez dû être furieusement gêné?

Me Pingoin sourit; ses yeux verdâtres s'illuminèrent sous ses cheveux fauves.

— Je ne pouvais pas refuser, dit-il, peut-être à cause des choses dont vous parlez.

Mais, si Me Pingoin s'était trouvé, par rapport à la défense d'une semblable accusée, dans une situation terrible, l'avocat de Lesparre se trouva tout aussi embarrassé, lorsqu'il fallut disculper son client de l'accusation de vol qui pesait sur lui.

Les meilleurs arguments étaient accueillis par le même sourire, que Me Pingoin avait vu errer sur toutes les bouches lorsqu'il avait parlé de la vertu d'Eglantine.

C'était un avocat sceptique et finassier, qui essaya de porter le trouble dans l'esprit des jurés; mais qui ne put pas leur communiquer la conviction que son client était innocent, ne l'ayant pas lui-même.

Le tour de Jacques Descat était venu d'élever la voix en faveur de sa petite cliente.

Il le fit avec cette magnifique éloquence que tout le monde lui connaissait.

Il avait la foi, lui, et il la donna à tous ceux qui l'écoutèrent, sur toutes choses, excepté sur un point.

Margot, avec une pureté incontestable et une élévation de caractère peu commune, avait été la complice par dévouement et grandeur d'âme.

Rien n'y fit: en vain, il rappela le témoignage de Mme Dansaus, celui de Mme de Blanquefort qui avait si fortement ému tout le monde; en vain, il affirma que Margot était incapable d'une mauvaise action; nul ne le crut.

— Mais, s'écria-t-il en terminant, cette enfant qui est restée si chaste auprès de cette misérable, est une petite sainte, et vous devriez fléchir les genoux devant elle au lieu de l'accuser.

« Pour résister à ces exemples, à ce souffle de perversité et de bassesse qui, chez ces gens-là, est dans l'air à l'état permanent, et corrompt tout ce qui les approche, il fallait une âme merveilleusement trempée. Il fallait plus, il fallait un instinct héréditaire, qui fai-

sait aller ma cliente vers le bien, comme l'autre allait vers le mal.

« Avec un semblable tempérament, cette enfant n'a pas dévié du droit chemin; elle est restée pure dans le fond, comme dans la forme.

Malheureusement, Jacques se heurtait à une opinion préconçue que le silence de Margot étayait de plus en plus.

Le procureur général se leva, et, dans un réquisitoire fort habile trouva le moyen de résumer toutes les charges qui pesaient contre Mme de Léznac et de les faire encore ressortir.

Evidemment, elle avait empoisonné Lucie!...

Qu'est-ce qui conservait un doute de cela?

Jalouse? oui; elle l'était de la rivale qu'elle s'était donnée, et d'autant plus qu'en femme expérimentée, elle avait deviné l'amour que le notaire éprouvait pour sa jeune compagne.

La preuve, du reste, que sa passion pour Lesparre existait toujours, c'est qu'elle s'était donnée à lui, et qu'elle avait exigé la continuation de ces honteuses relations, alors qu'elle savait très bien qu'il ne l'aimait plus.

— Qui nous dit même, continua-t-il, que la fable de M. de Léznac, prévenu de leurs relations, n'est pas une pure invention de la part de cette femme sans scrupules, qui voulait ainsi forcer le notaire à partir avec elle?

« Ils fussent allés tous deux en pays étranger, riches de la fortune volée à un homme d'honneur, et ils auraient vécu là, au gré de leurs désirs, ils vous l'ont dit.

« Quant à l'exécution sommaire que l'accusée a faite de sa cousine, elle a obéi à un double motif: ne pas laisser une irrémédiable accusation s'échapper des lèvres de la jeune femme, se débarrasser d'une rivale, d'une rivale préférée; et qui, tôt ou tard, avec l'attrait de la jeunesse, de la séparation de la chose défendue eût, certainement, remporté sur elle une nouvelle victoire.

« Le crime a été bien calculé et toutes choses prévues:

« Dans l'état d'exaltation, en effet, où était Mme Lesparre, tout le monde devait croire soit à un accès de fièvre chaude, soit à une attaque d'apoplexie.

« D'ailleurs, avec l'influence qu'elle se connaissait dans le pays, l'incontestable prestige qu'elle avait toujours exercé autour d'elle, Mme de Léznac se croyant, et était bien certainement sûre de diriger à son gré, non seulement l'opinion publique, mais encore la conscience de ses juges.

« Elle comptait sans la clairvoyance et l'énergie de deux hommes d'honneur, dont la conduite a été vraiment celle de deux magistrats dignes de ce nom.

« M. Rimajou, M. Villiers lui ont prouvé que quand il s'agissait de rechercher un crime, la justice ne s'arrêtait ni aux distinctions sociales, ni à la fortune, ni aux influences de relations.

« Vous lui prouverez de même toutes ces choses, messieurs, en prononçant sur cette grande coupable la sentence capitale, que mérite son crime. »

Un grand frisson courut dans l'auditoire.

C'en était fait! Le mot avait été prononcé, comme venait de le dire fort justement le procureur général, le charme était rompu, et Mme de Léznac, qui, si longtemps méprisée et honnie de tous, avait cependant forcé les gens de son pays à courber la tête devant elle, — et cela seul parce qu'elle était riche, — après s'être vue traitée publiquement de courtisane et d'empoisonneuse, entendait maintenant un magistrat demander sa tête. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

Qui sait si ces hommes, ces jurés n'obéiraient pas à ce procureur?

Eglantine sentit une goutte de sueur perler à la racine de chacun de ses cheveux, pendant que le magistrat continuait son réquisitoire.

Cette fois-ci c'était le tour de Lesparre; il ne fut pas difficile au procureur de faire ressortir tout ce que la conduite du misérable avait de dégoûtant et de vil.

Oui, cet homme, qui avait toutes les lâchetés et toutes les convoitises, n'avait pu résister à l'appât de l'or; lui, qui s'était laissé enrichir par une femme, avait trouvé tout naturel de hasarder au jeu terrible de la hausse et de la baisse, de l'argent sacré du pauvre et du travailleur.

Il avait perdu trois cent quatre-vingt mille francs; il aurait pu en perdre le double, le triple, dans tous les cas, le crime restait le même.

Quant à l'histoire de M. de Léznac, elle était fautive, et ne méritait pas l'honneur d'une discussion.

Cet homme avait menti pour ce fait, comme il avait menti et trompé pour toutes les actions de sa vie.

Le procureur, cependant, abandonnait l'accusation de complicité dans l'empoisonnement, car il ne croyait pas au notaire l'énergie qu'il faut à un assassin pour frapper sa victime.

Lâche il avait toujours été, et lâche il serait jusqu'à sa dernière heure.

Il finissait en maintenant énergiquement l'accusation de vol, et cela, dans toute sa gravité.

Quant à Margot, malgré l'homme honorable et sympathique qui l'avait défendue, il la croyait coupable! Coupable, sans les circonstances atténuantes de dévouement ou d'aberration morale, que l'on essayait de mettre en avant.

Elle avait aidé à l'empoisonnement de Mme Lesparre, par jalousie ou par dépravation; mais son crime restait le même.

Il termina par les formules d'usage, rappela, une fois de plus, que si le peuple était constamment travaillé de ferment de révolte, c'est que, trop souvent, on lui répétait que lui seul tombait sous le coup des lois, et que les riches, quoi qu'ils fissent, étaient à l'abri de toute répression.

Il adjura ceux qui l'écoutaient de prouver que tout cela était faux, et de remplir un devoir terrible, mais essentiel.

Les avocats répliquèrent.

Jacques, avec un nouvel élan d'éloquence, rappela, qu'une fois déjà, à cette même barre, il avait donné sa parole d'honneur qu'une autre coupable était innocente, et qu'on n'avait pas voulu le croire, et que ceux qui avaient siégé dans cette mémorable affaire, avaient dû plus d'une fois voir le spectre de la recluse de Cadillac s'asseoir à leur chevet.

L'avenir lui avait donné raison! Mais, pourquoi vouloir infliger à Marguerite, les tortures qu'avait subies Marianne?...?

— Cette fois, s'écria-t-il, vous ne direz pas que la passion m'aveugle et m'égare; cette enfant est pour moi une étrangère; rien ne me lie à son passé ou à son avenir; et, cependant, je vous le jure, avec la même énergie, la même conviction, la même vérité qu'autrefois, Margot est une fille d'honneur dans la plus pure acception du mot.

Le président résuma les débats.

— Je suis innocente s'écria tout à coup Mme de Léznac, comme cédant à une impulsion irrésistible, je suis innocente! Cela je le jure sur tout ce que je peux avoir de plus sacré.

Le notaire haussa les épaules et murmura:

— A quoi bon protester, je suis perdu!

Margot, n'ouvrit pas la bouche.

Le jury se retira pour délibérer; ce fut très long.

On était allé dîner fort tard, après le réquisitoire du procureur général seulement.

Dans la ville, dans le pays entier, l'exaltation avait atteint ses dernières limites.

Les Delorme n'osaient ni se montrer ni sortir.

Mme Plavès, qui avait voulu braver l'opinion publique, et qui était venue s'installer à Auch, afin d'être plus près de sa fille, avait failli, un soir, être massacrée.

On avait brisé à coup de pierres les vitres de la chambre qu'elle occupait à l'hôtel; et comme on ne parlait de rien moins que de l'étrangler, elle dut reprendre en toute hâte le chemin de Roquebelle, où la population, habituée depuis de longues années à l'infamie de tout ce qui était Delorme, ne faisait plus attention à aucun d'eux.

Un peu avant onze heures, la sonnette annonça que le jury avait fini sa délibération.

L'huissier annonça la Cour et, quelques minutes après, un à un, par une petite porte située à gauche du tribunal, les jurés regagnèrent leurs bancs.

— Oui, à la majorité, Mme de Léznac était coupable du crime d'empoisonnement sur la personne de Lucie Lesparre.

Le verdict était muet sur les circonstances atténuantes.

Du côté des avocats, un grand bruit se fit.

Me Pingoin ne s'attendait pas à un résultat semblable.

Il se retourna vers Jacques Descat: — Ils ont osé... balbutia-t-il, mais c'est la mort... c'est la mort!

D'un brusque mouvement, il enleva sa toque, qui alla rouler par terre et s'arracha les cheveux, tandis que Jacques, impassible, murmurait:

— Elle l'a bien méritée, que ne peut-on du même coup les supprimer tous, ces infâmes et ces maudits!

Le chef du jury continuait:

— En ce qui concerne Marie-Raymond-Justin Lesparre, non, il n'est pas coupable du crime d'empoisonnement, mais il est reconnu coupable d'abus de confiance en ayant soustrait les dépôts commis à ses soins, comme officier ministériel.

« Quant à la fille Marguerite, elle est coupable du crime d'empoisonnement sur la personne de Lucie Lesparre, à la simple majorité.

« A l'unanimité, le jury lui accorde les circonstances atténuantes.

Quelques avocats qui se trouvaient dans la foule avaient déjà expliqué que l'absence des circonstances atténuantes était la mort pour Mme de Léznac.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit rapidement en ville, plus rapidement encore, elle gagna les quartiers les plus éloignés: Mme de Léznac, la belle, la riche Mme de Léznac était condamnée à mort...

Toute la population se massa en un clin d'oeil, aux environs du tribunal.

Il était fort tard, le dernier train venait d'arriver, et personne ce jour-là certainement, à Auch, n'avait sommeil.

Le président donna l'ordre d'introduire les accusés.

Eglantine ressemblait à un cadavre ambulatoire, mais ses yeux brillaient, elle voulait rester debout et avec toute sa volonté elle y parvenait, en effet.

Elle portait la tête haute, et semblait dire:

« Vous n'oserez pas! »

Lesparre n'avait plus le sentiment de lui-même; malgré la solennité du moment, on répétait dans l'auditoire qu'il était honteux de voir un homme aussi lâche et aussi vil que celui-là.

Margot n'avait changé en rien; elle était absolument telle qu'on l'avait vue depuis le commencement de l'affaire: pâle, grave et résolue.

SOURCE DE SANTÉ

LES LEGUMES

LES LÉGUMES contiennent des sels minéraux et des vitamines, c'est pourquoi ils sont classés parmi les aliments protecteurs. De plus, ils ajoutent couleur, variété et "volume" aux repas quotidiens. Certains d'entre eux, les fèves et les pois secs, par exemple, fournissent des protéines; d'autres, comme les pommes de terre, le blé d'Inde et les fèves de Lima sont d'importants aliments énergiques.

Les pommes de terre sont mentionnées séparément sur la liste des Aliments protecteurs. Elles fournissent de l'énergie ainsi que des quantités substantielles de fer et de vitamine C, si toutefois elles sont cuites convenablement. Ces deux substances font souvent défaut dans les repas canadiens. Règle générale, les pommes de terre sont abondantes et ne coûtent pas cher.

Les légumes verts et jaunes sont particulièrement riches en vitamine A et contiennent certains sels minéraux. Plus ils sont verts — ou jaunes — plus ils sont précieux. Par exemple, une portion de laitue verte peut fournir jusqu'à 2,000 unités de vitamine A, tandis que la même quantité de laitue blanche n'en fournira environ que 50.

Une partie des sels minéraux et des vitamines qui se trouvent dans les légumes peut être détruite par la chaleur ou perdue dans l'eau de cuisson. Faites cuire les légumes avec soin, et dans leur pelure autant que possible, le moins longtemps possible, et dans le moins d'eau possible. La cuisson au four est la meilleure, et une pomme de terre bien lavée et cuite au four ("en robe de chambre") est aussi bonne aujourd'hui pour nous qu'elle l'était autrefois pour nos aïeux, alors qu'il y avait presque toujours quelques pommes de terre qui cuisaient dans un coin du fourneau. L'eau dans laquelle les légumes ont été cuits peut être ajoutée aux soupes, sauces ou plats à la crème. Une fois par jour, si possible, on devrait manger des légumes crus.

La grande variété de légumes et les différentes manières de les servir offrent un choix infini. Il y a des soupes qui sont faites avec un ou plusieurs légumes: il y a maintes façons de préparer les légumes pour les servir comme plat principal au dîner; seuls ou mélangés, on en fait de délicieux plats au gratin. Certains légumes peuvent être servis avec une sauce sur pain rôti, au lunch ou au souper; d'autres peuvent être cuits au four. En salades, on peut tellement varier les mélanges que l'on a fait des livres à ce sujet. Voici une liste partielle qui vous aidera à choisir "deux légumes ou plus par jour en plus des pommes de terre".

LEGUMES VERTS

Brocoli, carde, chou, chou frisé, Epinards, feuilles de betteraves, feuilles de navets, haricots verts, laitue, persil, piments verts, pois.

LEGUMES JAUNES

Blé d'Inde, carotte, chou de Siam, courge, haricots jaunes, patates sucrées.

AUTRES LEGUMES

Betteraves, chou-fleur, panais, oignons, pommes de terre.

LE LAIT

LE LAIT occupe la place d'honneur sur la liste des "Aliments protecteurs". Pourquoi? Parce qu'il fait plus pour le corps que tout autre aliment, et cela tout en coûtant moins cher.

Le lait contient toutes les substances protectrices nécessaires pour une bonne nutrition, certaines d'entre elles s'y trouvent en quantités telles qu'il en devient la source la plus importante. Les principales protéines du lait (caséine et lactalbumine) sont de la plus haute qualité et faciles à digérer. Le lait contient près de 1½ once de protéines pures par pinte, de sorte qu'il peut contribuer largement à la quantité de protéines requises chaque jour.

Le lait contient une certaine quantité de tous les sels minéraux reconnus comme étant nécessaires à la nutrition. Le calcium et le phosphore, deux constituants essentiels des os, s'y trouvent en assez grande quantité. Ce qui donne encore beaucoup plus d'importance au lait, c'est qu'il contient beaucoup plus de calcium nécessaire à un adulte, toutefois il en faut quatre à cinq verres pour un enfant en croissance.

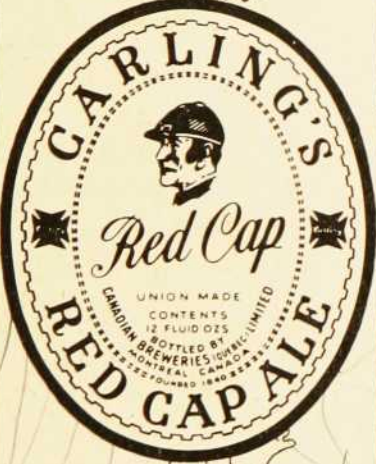
La plupart des vitamines connues se trouvent dans le lait mais, ainsi qu'il en est pour les sels minéraux, certaines d'entre elles s'y trouvent en plus grande quantité que d'autres. Comme source de riboflavine (vitamine B2), le lait est particulièrement précieux. En effet, une insuffisance de cette vitamine affecte la croissance et la vue. Une pinte de lait par jour peut fournir toute la riboflavine dont un enfant a besoin et de 85 à 100% de la quantité requise par un adulte.

Le lait est aussi une bonne source de vitamine A. Cette vitamine stimule la croissance, augmente la résistance aux infections et prévient l'héméralopie. Quoiqu'on les trouve en plus petites quantités, les autres sels minéraux et les autres vitamines contenues dans le lait ont tout de même une importance considérable au point de vue de la nutrition. En effet, ils sont facilement utilisés par le corps humain et constituent un approvisionnement sûr qui contribue toujours à satisfaire les besoins quotidiens.

En plus de toutes ces qualités nutritives, le lait donne aussi de l'énergie — un verre moyen fournissant environ 160 calories. En parlant de calories, quand la quantité quotidienne est réduite, comme dans les régimes d'amaigrissement, le lait est doublement précieux, car, en proportion de ses calories, il assure une quantité considérable d'éléments protecteurs. Le lait est d'un usage facile, il peut être employé de maintes façons différentes, il est agréable au goût et, au point de vue nutritif, c'est l'aliment le plus économique que l'on puisse acheter.

Buvez du lait comme breuvage, tel quel ou aromatisé à votre goût pour en faire des boissons chaudes ou froides: — cacao, milk shakes, punches au lait, laits de poule et autres. Servez-le sur des céréales, des poudings et des fruits, et employez-le dans la préparation de mets savoureux tels que: soupes à la crème, sauces, plats à la crème, céréales, cossetardes, poudings au lait, crème glacée et garnitures de tartes.

C'est l'heure de



Carling...
bien entendu!

SI VOUS PREFEREZ UNE
BIERE DE RIZ ESSAYEZ
LA CARLING'S BLACK
LABEL LAGER BEER
• LES DEUX SONT DIS-
PONIBLES EN CANETTES
— IDEALES POUR LES
PIQUE-NIQUES, LE CAMP,
ETC.

DM-1F

En ce moment, la certitude que son dévouement à ceux qu'elle aimait allait être accepté, mettait comme un rayon de soleil sur cette petite figure émaciée, qui n'avait jamais été cependant aussi resplendissante et aussi belle.

Le jugement était fort long; les considérants n'en finissaient plus, surtout en ce qui concernait le notaire, innocenté sur un point, mais reconnu coupable sur l'autre, sur le cas, si grave, d'abus de confiance.

Ce que la foule entendit et retint, c'est que Marie-Dioclétie-Eglantine Plavès, femme Berges de Lézignac, était condamnée à la peine de mort pour crime d'empoisonnement; l'exécution devait avoir lieu sur la place publique de Violaines.

Marie-Justin Lesparre, à dix ans de travaux forcés, pour abus de confiance comme dépositaire et officier ministériel.

De plus, le jugement ordonnait une restitution des sommes volées, il condamnait le notaire à une amende considérable et aux dépens; tout cela avec la fortune particulière de Lesparre, et jusqu'à concurrence de parfait paiement.

Quant à la fille Marguerite, convaincue de complicité dans l'empoisonnement de la femme Lesparre, elle était envoyée pour vingt ans aux travaux forcés.

— Condamnés, qu'avez-vous à dire contre l'application de la peine? demanda le président, suivant l'usage, lorsque fut terminée la lecture du jugement.

Eglantine avait toujours sur les lèvres le même sourire indéchiffrable et hautain, elle avait maintenant retrouvé tout son sang-froid, et elle voulait évidemment que le dernier acte de la comédie qu'elle avait si supérieurement jouée jusque-là fût à la hauteur des commencements du rôle.

C'était à elle que le président s'adressait, tandis que Margot, toute saisie, pressait les mains de Jacques, et répétait:

— Pauvre marraine! pauvre marraine! Ah! monsieur Jacques, monsieur Jacques, que va devenir Anne?

Comme Mme de Lézignac, toute droite et livide dans ses vêtements noirs, s'apprêtait à répondre au président, comme dans la public on lui trouvait de l'énergie, et on ne pouvait s'empêcher d'admirer tout bas ce caractère, que cette terrible sentence elle-même ne faisait pas plier, un grand brouhaha se fit vers le milieu de l'auditoire.

— Huissier, dit le président, avec impatience, voyez donc ce qui se passe. Le tapage augmentait, et le tumulte devenait indescriptible.

L'huissier revint au bout de quelques secondes, un étranger le suivait.

Sous la lumière crue du gaz, il était pâle comme un lincoln; ses yeux ressemblaient à deux charbons, et ses cheveux, d'un rouge ardent, flamboyaient.

Un cri terrible s'échappa de la poitrine de Margot, tandis qu'Eglantine, étreinte d'une singulière émotion, ne pouvait détacher son regard de celui qui arrivait.

— Qui êtes-vous? demanda sévèrement le président au nouveau venu.

— Jacques Landry, répondit fièrement celui-ci, le fiancé de cette enfant qui est innocente, et qui se dévoue pour cette misérable femme que voilà.

Ce fut au tour d'Eglantine de pousser un cri, et de cacher sa tête dans ses mains.

Pourquoi donc cette inexplicable douleur lui tordait-elle, lui broyait-elle subitement l'âme?

Pourquoi cette voix qui s'élevait là, frémissante d'indignation et de colère, allait-elle remuer les fibres les plus profondes de son être?

Pourquoi, en se voyant traitée de misérable par ce jeune homme qu'elle n'avait jamais vu, pourquoi souffrait-elle mille fois plus que lorsqu'elle venait de s'entendre condamner à la peine de mort?

— Ah! reprenait pendant ce temps Jacques Landry, avec une véhémence contre laquelle personne n'osait protester, vous venez de demander à cette condamnée ce qu'elle avait à dire contre l'application de sa peine.

« Je vais répondre pour elle, moi: à des femmes semblables, qui n'ont jamais rien aimé, jamais rien respecté de ce qui les a entourées, qui ne sont pas plus mères qu'elles ont été épouses ou filles, ou même maîtresse, je dis, moi, que la traîtresse guillotine qui tue par derrière est encore un supplice trop doux et trop élevé; on devrait leur arracher l'âme, leur broyer le coeur, aller jeter leurs corps dans je ne sais quelle infecte voirie, à elles qui n'ont fait que du mal, partout et toujours.

Le président voulut l'interrompre. — Ah! reprit l'artiste, aucun de ceux qui l'ont vue de près, n'ont pu vous dire, comme moi, ce qu'a été sa vie.

« Son mari est en fuite, et sa fille, qui meurt de désolation et de honte, ne pouvait pas ouvrir la bouche contre cette criminelle, qui est sa mère.

« Mais, moi, je ne le suis en rien et pendant des mois entiers que j'ai vécu à côté de cet honnête homme, qui est son mari, j'ai compris quel monstre était cette femme, d'avoir torturé, trahi un homme pareil, et quelles irréparables ruines elle avait laissées derrière elle.

« Aujourd'hui, je lui jette mon mépris et ma haine à la face, toute condamnée qu'elle est, parce qu'elle me broie le coeur, comme elle a broyé celui de son mari... parce qu'elle me prend ma fiancée, qui est innocente, et qu'elle le sait!

Eglantine se leva.

— Je jure que je n'ai pas commis le crime dont on m'accuse, dit-elle lentement, ni par le fait, ni par l'intention; que je n'ai pas versé d'acide prussique dans la tisane, qui a été administrée à Lucie Lesparre; et si elle a, malgré cela, donné la mort, c'est donc parce qu'un autre l'y avait placé.

— Les débats sont clos, interrompit le président, on ne peut pas les rouvrir.

— Mais, cependant, s'écria Jacques Landry, avec une nouvelle violence, la justice s'est trompée; cette femme ment comme elle a toujours menti; ma fiancée est innocente, je le prouverai, car je la forcerai à parler.

Margot, la tête dans ses mains, pleurait convulsivement, pendant que M. Descat lui disait:

— Parlez, ma fille, il en est temps encore, votre silence, vous le voyez, n'a pas sauvé la coupable... et votre fiancé va devenir fou de son malheur.

— Les condamnés, dit le président en se levant, ont trois jours pour se pourvoir en cassation.

Personne n'avait remarqué un homme qui se cachait dans l'angle le plus obscur de la salle, il avait incliné et rapetissé sa haute taille, tandis que l'obscurité relative lui avait permis de garder son chapeau sur la tête, sans que nul n'y prit garde.

Et comme le chapeau était grand, il dissimulait complètement le visage de l'inconnu.

Au moment où le jugement avait été prononcé, un grand tressaillement l'avait saisi, et de ses yeux avait jailli un insoutenable éclair.

Mais, lorsque Landry avait parlé, ont eût pu voir les ongles de l'inconnu s'enfoncer dans ses propres chairs, on eût pu l'entendre murmurer tout bas:

— Il a raison, ce n'est pas assez!...

Margot pleurait toujours et ne répondait pas à Jacques Descat.

Les gendarmes durent emmener les condamnés: la salle s'évacua lentement

et, dans l'hémicycle, les avocats entourèrent le jeune député.

Mais aussitôt celui-ci se débarrassa d'eux; il devait, il voulait essayer de calmer le désespoir de Jacques Landry, désespoir qui était véritablement effrayant.

— Il est trop tard pour voir Margot, maintenant, mon cher monsieur, lui dit le défenseur de la jeune fille; mais, demain, à la première heure, je vous conduirai dans sa cellule, je vous le jure, et, à nous deux, nous la ferons parler, vous pouvez me croire.

— Elle ne parlera pas, répétait le peintre, elle ne parlera pas!

— Elle parlera, déclara le député, elle parlera, parce qu'elle me l'a promis, et qu'une fille comme elle n'a qu'une parole.

— Que vous a-t-elle promis?... C'est si vague, une promesse!

— Comme je lui rappelais votre dévouement, votre affection, votre exclusif amour, toutes ces choses dont elle avait à tenir compte, puisqu'elle les avait acceptées.

« Eh bien! m'a-t-elle répondu, je lui dirai tout; je lui ferai ma confession, et, puisque je le considère comme mon mari et mon maître, s'il m'ordonne de parler, je parlerai. »

— Ah! s'écria le peintre, merci, merci! C'est à vous que je dois cela!

« Ah! mon pauvre trésor! continuait-il, en regardant vers la petite porte par laquelle Margot avait disparu, cette misérable femme peut faire tout ce qu'elle voudra, mais mon dévouement et mon amour seront plus forts que ses mensonges, et je te sauverai en dépit de toi-même!

Dans le couloir, Eglantine était parvenue à se débarrasser de ses gendarmes.

Malgré le jugement prononcé, elle avait eu en effet trop d'influence dans le pays pour ne pas garder encore une grande partie de son prestige.

Les hommes qui la conduisaient se trouvaient être originaires, par un singulier hasard, l'un de Violaines, l'autre de Montlezun.

Pour ce dernier surtout, elle était toujours Madame, et porter la main sur elle était bien certainement, en dépit de la consigne, un acte dont aucun des deux braves Pandores n'eût été capable.

D'un bond, elle rejoignit Justin Lesparre qu'on ramenait dans sa cellule, et se plaçant toute droite devant lui:

— Fabrice aurait cet âge, n'est-ce pas? lui demanda-t-elle, la voix toute changée.

De la nuque aux talons, le notaire tressaillit.

— Ne trouves-tu pas, continua Eglantine, qu'il me ressemble, qu'il a mon profil avec les yeux de ma mère et tes cheveux, à toi?

Justin poussa un grand cri et se fût affaissé, si les gendarmes ne l'eussent soutenu.

Elle avait raison, une subite lumière se faisait en lui.

Si Jacques Landry était leur fils?

Mais non; elle était en proie à quelque délire subit; ne savait-on pas que son père, Pierre Landry, était mort à Paris?

— Vous êtes folle, madame, lui répondit-il, la gorge horriblement serrée, malgré toute sa volonté pour demeurer calme, l'origine de ce jeune homme est connue: il est le fils d'un artiste mort à Paris.

V

Une ombre

PENDANT que toutes ces choses avaient lieu, une scène fort drôle se passait dans l'intérieur du Palais, et comme l'élément comique se mêle souvent aux plus graves circonstances de la vie, il avait un moment égayé le petit monde qui gravite autour des tribunaux.

Me Pingoin s'était évanoui dans les couloirs au moment où Mme de Lézi-gnac, passant devant lui, lui avait dit : — Eh bien ! mon pauvre Georges, en dépit de tout votre talent, vous ne m'avez pas sauvé !

Georges Pingoin, un avocat ambitieux et remuant, que les succès de Jacques Descat empêchaient de dormir, s'était chargé, ou plutôt avait sollicité la défense d'Eglantine, espérant être mis en relief par elle.

Il n'avait pas eu de peine à persuader à l'accusée qu'une liaison — ou plutôt un caprice — qui avait autrefois existé entre eux, lors d'un petit procès qu'il avait plaidé pour elle, avait laissé en lui de profonds et indestructibles souvenirs.

— Est-ce qu'on peut vous oublier, lui dit-il, lorsqu'on vous a connue ?

Plus bas, il ajouta :

— Lorsqu'on a eu le bonheur de vous posséder. Et qui vous défendra comme moi ? Un étranger plaidera avec son seul talent, tandis que j'y mettrai tout mon cœur ! Vous serez pour lui une accusée comme celle qu'il a laissée condamner hier, comme une autre qu'il fera acquitter demain ! Pour moi, vous êtes la fée regrettée et inconstante, infidèle et toujours adorée, qui a passé dans ma jeunesse, et dont je me souviendrai toute ma vie !

Mme de Lézi-gnac avait toujours, en la puissance irrésistible de ses charmes, une absolue confiance, elle crut parfaitement qu'un homme, dont elle n'avait pas voulu, pouvait avoir conservé pour elle une passion cachée, capable, à un moment donné, de faire des miracles.

Elle avait alors renoncé à sa première idée de se faire défendre par une des sommités du barreau de Paris, et, toute confiante dans les paroles de l'avocat Pingoin, elle lui avait donné son affaire.

Pendant ce temps, l'ambitieux se frottait les mains et se disait à part lui :

« Les jurés n'oseront pas la condamner : les Delorme et le public tout entier mettront son acquittement sur le compte de mon éloquence ; je deviendrai célèbre du coup, je profiterai de l'occasion, et j'enfoncerai Jacques Descat aux prochaines élections. Vivent les vieilles coquines qui se croient toujours irrésistibles ! »

Malheureusement, la chose avait mal tourné ; Me Pingoin, depuis le jugement, entendait la petite voix de sa conscience lui reprocher de s'être chargé trop légèrement de l'affaire, tandis que la très grande voix de son ambition lui disait qu'il avait commis une lourde faute.

Au moment où sa cliente lui avait adressé la parole, il n'avait pas été maître de ses nerfs ; en une vision rapide, il avait vu cette bête, qui souvent s'était pâmée d'amour à ses côtés, grimacer toute saignante dans la main velue du bourreau... la secousse avait été trop forte, il s'était évanoui comme une femme.

Ses collègues l'entourèrent ; son sang-froid de joli garçon à la mode l'avait complètement abandonné ! il arachait à pleines mains sa barbe rousse, d'ordinaire si bien peignée, si parfumée, et répétait :

— Consolerez-moi, consolerez-moi, il me semble qu'on va exécuter la moitié de moi-même.

— Oh ! répondit en riant un grand garçon sceptique qui avait horreur des choses grotesques, elle a été la moitié de tant de monde : mon cher ami, vous n'avez pas besoin de vous désoler pour si peu.

Jacques Descat n'assistait pas à l'explosion de sensibilité de Me Pingoin ; l'état du fiancé de Margot l'avait profondément impressionné.

Il remontait par la pente du souvenir au moment où, dans sa vie, il

s'était trouvé dans une situation semblable, et il voulait être pour ce garçon qui, comme lui, avait dans l'âme toutes les tortures de l'enfer, l'ami sûr et dévoué qu'il avait trouvé dans M. de Boutin.

— Je devais aller chez Mme de Blanquefort, lui dit-il, mais ma femme est avec elle, ma présence lui est moins nécessaire qu'à vous, je vais lui envoyer un mot ; je ne vous quitte pas.

— Que vous êtes bon, murmura l'artiste, je suis, en effet, bien à plaindre !

— Où êtes-vous descendu, demanda le jeune député, je vous accompagne.

— J'arrive de Bordeaux, répondit Landry, dont la tête était complètement perdue ; il y a trois jours que j'ai débarqué du paquebot qui m'a ramené d'Amérique ; ce matin même, une conversation entendue par hasard dans un restaurant, m'a appris ce qui se passait ici... comme en un rêve ; j'ai pris le chemin de fer, en sautant du train j'ai couru au Palais de Justice... vous savez le reste.

« Ne m'en demandez pas davantage ; tout se brouille dans ma cervelle, il me semble que je deviens fou.

Jacques Landry, en effet, était dans un état qui faisait mal à voir. L'avocat le força à s'appuyer sur lui.

— Nous allons chez moi, lui dit-il, j'ai conservé à quelques pas d'ici une petite maison qui nous sert de pied-à-terre à ma femme et à moi quand nous venons à Auch ; vous vous y reposerez ; là, du moins, vous serez à l'abri des commentaires et des indiscretions qu'on ne vous ménagerait pas si on vous rencontra dans un hôtel.

Ils remontèrent un instant la grande route, et Jacques s'étant engagé dans une petite ruelle déserte, ouvrit la porte d'un jardin et fit passer Landry devant lui.

Pour la deuxième fois depuis qu'il avait quitté le Palais de Justice, le jeune député tressaillit profondément.

En effet, cette nuit-là, il n'y avait pas de lune, mais la clarté qui tombait des étoiles permettait de distinguer à quelques pas de soi.

Au coin du Palais de Justice, il lui avait semblé déjà s'apercevoir qu'un individu les suivait.

— Un curieux ! s'était-il dit, sans y attacher autrement d'importance.

Sur la route de Condom, la silhouette, de temps à autre, était devenue tout à fait visible dans les endroits sur lesquels l'ombre des maisons ne jetait pas une obscurité plus intense.

Jacques était brave, on le sait, puis, préoccupé comme il l'était de la douleur de l'artiste, il n'attachait pas une grande importance au personnage qui paraissait les épier ainsi.

Mais, au moment où il s'était retourné pour faire entrer Jacques Landry chez lui, il n'y avait plus eu de doute possible ; l'inconnu, au bout de la ruelle, suivait les deux hommes du regard, et semblait vouloir se rendre compte du but de leur course.

Il comprit sans doute que le jeune député l'avait aperçu, car vivement il disparut dans un endroit où les branches pendantes d'un arbre gigantesque empêchaient le regard de pénétrer.

La vivacité avec laquelle il essaya de se dissimuler donna des soupçons à l'avocat.

— Attendez-moi, dit-il à son protégé, je reviens.

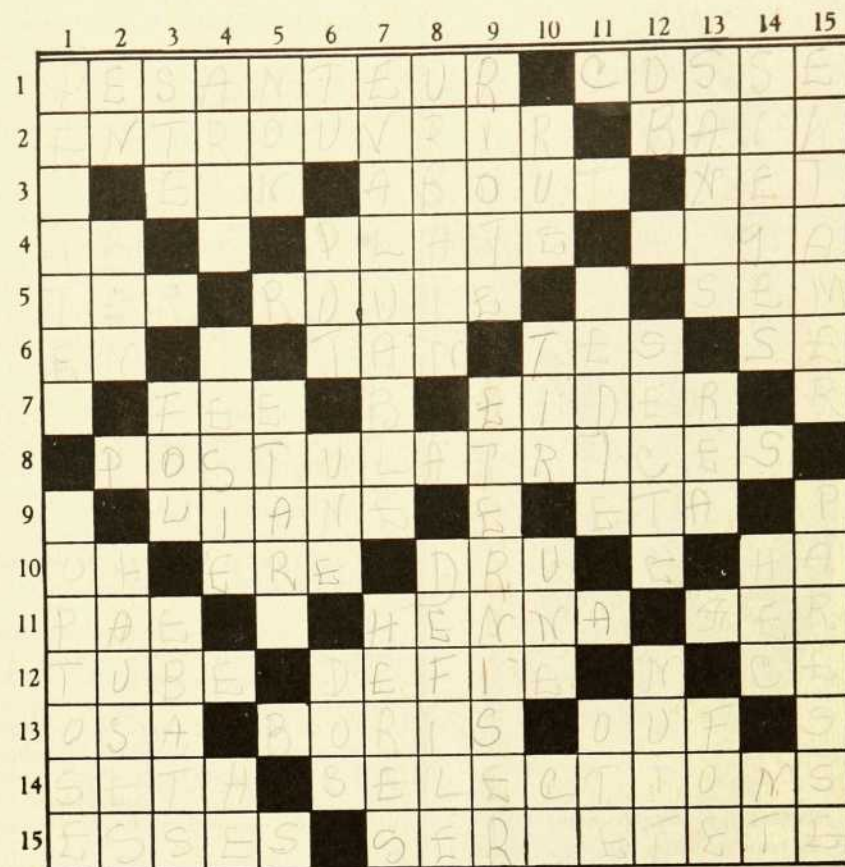
Il s'élança, arrivé devant l'arbre, il fouilla minutieusement les alentours, il alla même jusqu'au bout de la ruelle et regarda sur la grand-route.

Ses recherches furent vaines, il ne parvint à découvrir personne.

Mais le peintre l'attendait, en toute hâte il revint vers le jardin où il l'avait laissé.

— Je n'ai cependant pas rêvé, murmura-t-il, on nous suivait, on nous épiait.

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 974

HORIZONTALEMENT

- 1—Etat de ce qui est lourd. — Enveloppe de certains légumes.
- 2—Ouvrir en écartant. — Immersion du corps dans l'eau.
- 3—Aventurier, né à Tonnerre. — Pièce de charpente ajoutée à une autre. — Propre.
- 4—Préfixe d'abstraction. — Embarcation à fond plat. — Nom générique d'anciens récits et légendes scandinaves.
- 5—Trois fois. — Soumise au rouissage. — Fils de Noé.
- 6—Dans. — Ecorce réduite en poudre. — Qui sont à toi. — Pronom.
- 7—Etre fantastique du sexe féminin. — Gros canard du Nord.
- 8—Celles qui demandent leur admission dans une maison religieuse.
- 9—Plante grimpante. — De l'alphabet grec.
- 10—Marque la joie. — Durée de la vie. — Vigoureux. — Marque la surprise.
- 11—Général américain. — Genre de plantes employées dont les feuilles fournissent une teinture rouge. — Métal.
- 12—Tuyau cylindrique. — Provocations. — Ceci.
- 13—Eut l'audace. — Roi de Bulgarie, en 1918. — Marque un soulagement.
- 14—Troisième fils d'Adam et d'Eve. — Choix.
- 15—Crochets de fer. — Ruban pour serrer un bonnet de nuit.

VERTICALEMENT

- 1—Dieux domestiques des Romains et des Etrusques. — Sucre tiré de l'amidon.
- 2—Dans. — Mot Arabe signifiant « fils ». — Bottes du moyen âge.
- 3—Sainte (abr.). — Excessive. — Mouvements folâtres.

- 4—Archipel de la Malaisie hollandaise. — Rivière d'Italie. — Sert à appeler.
- 5—Particule négative. — Chacune des divisions d'un objet formé de parties superposées.
- 6—S'emploie dans l'intimité. — Marmite de cuisine. — Adjectif numéral. — Revers.
- 7—Qui peut être évalué. — Hommes misérables.
- 8—De la ville. — Passage étroit.
- 9—Rit à demi. — Faire durer longtemps.
- 10—Chemin de ville. — Art de lancer. — Adjectif numéral. — Symbole chimique.
- 11—Ancienne contrée d'Asie. — Enlevé.
- 12—Fleuve. — Ceux qui se sont détachés d'une communion principale. — Obscurité.
- 13—Cotonnade de provenance indienne. — Roue à gorge. — Auteur de « Robinson Crusoe ».
- 14—Objets disposés pour qu'on puisse s'y asseoir. — Partie inférieure d'une porte. — Consonnes de « nuit ».
- 15—Couper le premier morceau. — Vice qui éloigne du travail.

F	A	C	O	N	D	E	F	E	R	M	E	T	E	
E	C	U	R	I	E	R	H	U	I	L	E	R		
U	R	I	O	B	A	C	E	N	V	I	E			
D	E	L	S	A	D	O	C	G	E	L				
A	E	V	E	L	I	U	R	E	S	F				
T	A	M	I	S	E	O	P	E	R	A	M	E		
A	M	I	D	E	S	S	O	P	E	P	A	U		
I	O	L	E	S	S	L	I	C	A	T	I			
R	U	E	C	A	S	T	E	S	A	V	O	L		
E	R	C	E	L	U	I	R	E	D	O	U	L		
S	R	T	U	Y	A	U	C	E	T	E				
R	O	T	T	E	R	M	E	T	E					
P	E	T	I	T	S	E	E	S	I	N	O			
A	V	I	N	E	S	S	P	O	L	V	E	N		
S	E	R	E	R	E	S	V	O	C	A	L	E	S	

Solution du Problème No 973

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

« Bah ! fit-il après quelques instants de réflexion et avec cette philosophie des gens réellement courageux, Landry et moi, que pouvons-nous craindre ? »

« Si un individu mal intentionné m'attend à la sortie, il trouvera son homme ! L'essentiel pour le quart d'heure est de consoler ce pauvre garçon, qui me paraît pas mal inconsolable ! »

L'artiste ne lui demanda pas d'où il venait ; absorbé par ses réflexions, Jacques Landry pensait à mourir si on ne lui rendait pas Margot.

L'avocat ferma la porte avec un simple loquet de bois.

Dans ce pays de la confiance et de la tranquillité, si jamais il en fût, c'est ainsi que se clôturaient la plupart des propriétés.

La maison était toute petite ; c'était plutôt un pavillon placé au milieu d'un jardin et composé d'un rez-de-chaussée.

Deux chambres dans le haut, servaient maintenant à Jacques et à Marianne quand leurs affaires les appelaient à Auch, ce qui était du reste fort rare.

Ce fut dans son ancien cabinet que Jacques Descat fit entrer l'artiste.

Il ouvrit toutes grandes les fenêtres qui donnaient sur le jardin afin de laisser pénétrer l'air pur de la nuit, et, posant sur la cheminée la bougie qu'il avait allumée dans l'anti-chambre, il regarda son compagnon et fut effrayé de la décomposition de ses traits.

— Ah ! s'écria-t-il, malheureux, comme vous souffrez !

Landry se laissa tomber sur son siège.

— J'en mourrai, dit-il simplement.

— Non, répondit l'avocat en secouant la tête, on ne meurt pas de ces blessures-là ; je sais ce que c'est, j'y suis passé.

Le jeune homme regarda son interlocuteur.

— Vous êtes donc monsieur Descat ? lui demanda-t-il.

Et sur un signe affirmatif du jeune député, il se souvint de cette histoire, que bien souvent M. de Léznac lui avait racontée.

— Oui, dit-il, je sais, vous avez été bien malheureux aussi, et M. de Léznac m'a jadis appris ces choses.

« Mais vous avez assisté au malheur de votre fiancée, jour par jour ; vous l'avez d'abord vue accusée ; puis, elle a consenti à être défendue par vous. Vous avez espéré que votre talent et votre amour feraient des miracles... C'est vrai !... Mais tout au fond de vous-même — et en dépit de votre espoir — la terrible idée devait germer : « Si je ne réussissais pas ! » deviez-vous dire souvent. Et, malgré vous, tout en la repoussant, vous vous êtes ainsi habitué peu à peu.

— Le martyre n'a été que plus long, déclara gravement l'avocat.

— Ah ! ne dites pas cela ! Le coup que je viens de recevoir est de ceux dont on meurt... Vous pouvez me croire, je le sens !... »

« Comprenez !... »

« J'étais un pauvre enfant abandonné, le fruit de quelque amour coupable, sans doute ; pire que cela peut-être le fils d'une de ces créatures qui acceptent la maternité comme le plus lourd des désagréments, et qui, à la première occasion, pour une somme d'argent, sont enchantées de se débarrasser de l'enfant qui n'a jamais fait tressaillir leurs entrailles.

A l'amertume des paroles, l'avocat comprit la dure blessure, qui toute la vie, probablement, avait labouré ce pauvre cœur, il interrompit le jeune homme.

— Il y a des affections qui compensent même cela, lui dit-il ; cet honnête et loyal Pierre Landry, dont tous

les républicains connaissent le nom et admirent le caractère, votre père enfin, me paraît avoir eu pour vous un de ces amours-là.

— Pierre Landry n'était pas mon père, répondit tristement l'artiste. Un soir, il me rencontra, errant dans les rues d'un quartier excentrique de Paris, je pleurais, paraît-il, à la perte d'une maison : le matin, en effet, on avait enterré une vieille femme qui me gardait.

« Qui m'avait confié à elle ? On ne put pas le savoir.

« Au lieu de me conduire à l'Hospice des Enfants Assistés, Pierre Landry m'emmena chez lui, m'adopta, me donna son nom et son métier.

A cet instant, il sembla encore à Jacques avoir entendu marcher dans le jardin, mais comme il crut percevoir en même temps comme un gémissement de douleur, il ne se dérangea pas.

Que lui faisait, en effet, qu'on écoutât sa conversation avec l'artiste, Jacques ne lui racontait pas de secrets, et, au lieu de l'interrompre, il aimait mieux demeurer tout entier à ces douloureuses confidences.

Pendant ce léger incident, le peintre continuait.

— Je venais de le perdre, et, plus que jamais, en présence de cette affection qui me manquait et qui me laissait seul au monde, je maudissais la femme qui m'avait renié, lorsque j'ai rencontré Marguerite.

Ma pauvre Marguerite ! si intelligente ! si loyale ! si pure, et dont le cœur si dévoué et si grand, en se donnant à moi, est venu combler tous les vides, panser toutes les blessures de ma vie !

« Je l'ai aimée alors, ainsi que peut aimer un être malheureux et désespéré, comme je l'étais. Dans mon âme, à partir de cet instant, il y a eu place pour deux amours.

« Oui, poursuivit le jeune homme, je peux dire deux amours, car c'était bien de l'amour filial que j'éprouvais pour celui que Margot appelait son parrain, celui qui lui avait conseillé de m'aimer et de m'inspirer la volonté de la conquérir !

« Ah ! je lui eusse bien donné ma vie, à lui aussi, s'il l'eût désiré ! Et mon ambition était de lui dire, le jour de mon mariage : « Votre fille est maintenant heureuse, venez abriter avec nous ; depuis longtemps déjà, ma femme est votre fille ; moi, je serai votre fils !... »

« Si vous saviez les forces que m'a données l'idée de devenir le mari de l'une, le fils de l'autre ! J'ai lutté, j'ai voulu, j'ai travaillé !

« Inconnu et pauvre, je me suis fait un nom ; j'ai gagné une fortune.

« Et lorsque, après tant d'années de solitude, de douleurs et d'exil, j'arrive, triomphant, heureux, croyant toucher au but et avoir conquis le droit de bâtir enfin mon foyer, j'apprends que ma fiancée, la pureté et l'honneur incarnés, est accusée d'un crime aussi invraisemblable qu'odieux ; j'accours pour la défendre, croyant qu'il en est temps encore, qu'on va me la rendre !... Hélas, au moment où je franchis les portes du tribunal, je l'entends condamner au bagne... »

— La croyez-vous coupable ? demanda l'avocat.

— Coupable ! Elle !... Margot ! Ah ! Dieu du Ciel !

« Je crois à une nouvelle infamie de Mme de Léznac, qui cherche à se disculper ? Je crois, si vous le voulez, à l'aberration des juges ! Je crois qu'elle s'est accusée elle-même, par quelque scrupule ou quelque folie de dévouement. Je crois, tout... tout mais qu'elle est criminelle, oh ! non, jamais !

— Alors, pourquoi ce farouche désespoir, et pourquoi ce découragement ? Mme de Blanquefort, ma femme, tous

ceux qui l'ont approchée sont, comme moi, convaincus que d'un mot elle peut sortir de ce borborygme, pure comme une neige. Ce mot, elle va le prononcer, elle vous sera rendue.

— Si, comme vous le dites, il y a en jeu une question de cœur et de dévouement, Margot, même devant mes supplications, ira au bagne ; et d'ailleurs, si elle consentait enfin à parler, ne savez-vous pas, par expérience, ce qu'on souffre à entendre accuser la femme qu'on aime et ne vous rendez-vous pas compte de ce que j'ai dû endurer jusqu'ici ?

A cela que pouvait répondre Jacques ?

N'avait-il pas, en effet, bien des fois même depuis que Marianne lui avait été rendue, l'idée d'aller étrangler ceux qui jadis avaient douté de son innocence ?

— Ecoutez, dit-il au peintre, en prenant ses mains, il y a dans la vie, de ces affreux moments où la folie danse autour de nos cerveaux ; mais je vous en supplie, prenez du courage ; je ne sais pas quoi me dit que vous ne serez pas séparé de Margot comme je l'ai été de Marianne !

« Cette affaire n'en restera pas là ! elle ne peut pas en rester là ! »

« Nous attendions, pour sauver cette chère enfant, toutes sortes de choses qui ne se sont pas produites, mais qui ne peuvent pas manquer d'arriver, d'un instant à l'autre.

Landry se sentit devenir froid depuis la racine des cheveux jusqu'au bout des pieds.

— Ah ! miséricorde, murmura-t-il, qu'est-ce encore ?

— Je ne peux pas, ou, pour mieux dire, je n'ose pas vous l'apprendre.

« Vous êtes un sensitif, mon cher artiste, et je ne sais pas si je ne dois pas plutôt vous laisser avec la douleur qui vous étreint, que de vous donner un espoir qui vous rendrait fou s'il ne se réalisait pas.

Landry s'empara des mains de Jacques et les serrant à les briser.

— Oh ! je vous en supplie, lui dit-il parlez ? C'est l'incertitude dans laquelle vous me mettez par ces vagues paroles qui, au contraire, me fera perdre la raison.

— Vous prétendiez que vous étiez seul au monde et vous oubliez une créature dévouée entre toutes qui, pendant votre absence, a donné des preuves d'une surhumaine grandeur d'âme.

Pas une seconde, Jacques n'hésita sur le nom qu'il devait prononcer.

— Jeannine ! s'écria-t-il.

— Oui, murmura le jeune député, Jeannine, qui, oubliant que vous lui aviez préféré une autre, a voulu, durant votre éloignement, sauver votre fiancée.

« Un brave garçon aussi malheureux qu'elle, Etienne Dansaus, après l'avoir prévenue de ce qui se passait, s'est mis à sa disposition.

Landry rougit.

— Ah ! je sais, dit-il, le frère de cette petite Suzanne qui était l'amie de Margot, n'est-ce pas ?

Le député fit signe que oui.

— Tous deux, reprit-il, chose bien rare, ont su faire taire leur cœur, leurs passions, leurs rancunes, et sont partis à la recherche du nom et de l'origine de Margot. « Je ne peux pas parler, avait dit d'abord la petite prévenue, je ne peux pas parler parce que j'ai peur que Mme de Léznac ne soit ma mère ? » « Et la police, persuadée que l'histoire de l'adoption — telle qu'on vous l'a racontée, et à moi aussi — était une fable, s'était mise en campagne pour connaître la vérité sur Margot, mais n'avait pu arriver à aucun résultat.

« — Ils n'ont pas les mêmes raisons que moi pour réussir, a déclaré alors Jeannine, je veux sauver le bonheur de mon frère Jacques, j'y parviendrai ! »

« Et elle est partie ; elle a fait des miracles ; elle est arrivée à rencontrer

une trace; tous les jours nous nous attendions à la voir de retour parmi nous avec les renseignements retrouvés et complets; depuis deux semaines nous n'avons plus de ses nouvelles.

— Pauvre et chère Jeannine! murmura Jacques extrêmement ému, c'est bien d'elle ce dévouement-là.

— Oui, continua le jeune député, une femme aussi dévouée et en même temps aussi intelligente, doit vaincre tous les obstacles; elle reviendra avec un heureux résultat, j'en suis sûr!

«La nouvelle que Jeannine rapportera, jointe à votre présence et à la promesse que Margot nous a faite de tout vous confier, aura certainement raison des derniers scrupules de votre petite fiancée.

«Courage donc, je vous en supplie, courage, ayez confiance en moi quand je vous dis que nous touchons au but.

Descat s'était levé.

— Je vous quitte, dit-il, ma femme serait inquiète de ne pas me voir de toute la nuit; et j'ai comme un sentiment que Mme de Blanquefort doit être, elle aussi, dans un état à avoir besoin de tous ses amis.

«Je vais vous conduire dans ma chambre, vous allez me promettre de vous reposer quelques heures; dans la matinée je reviendrai vous prendre, et j'aurai l'autorisation de vous amener voir votre fiancée.

Docilement, l'artiste se laissa conduire à l'étage supérieur.

Il était du reste moins abattu.

Avec une nature impressionnable comme la sienne, un rien était fait pour lui rendre l'espoir.

Les bonnes paroles du défenseur de Margot avaient commencé l'oeuvre; l'idée que cette Jeannine, si aimante et si bonne, s'occupait de lui et voulait amoindrir son malheur, en lui paraissant d'un heureux augure, avait achevé de lui redonner des forces.

Descat sortit de la maison, plus tranquille qu'il n'y était entré.

— A l'autre, maintenant, se dit-il, et ce n'est pas la tâche la plus facile!...

Il quitta le petit jardin et s'engagea de nouveau dans la ruelle, sans remarquer un individu de haute taille, qui, dissimulé derrière un massif d'arbres, s'inclina profondément lorsqu'il l'entrevit.

S'il se fût retourné, s'il eût écouté, Descat eût entendu un sanglot déchirant s'échapper de cette poitrine, et une voix plus déchirante encore, murmurer tout bas:

— Mon malheur est complet!... Je suis maudit!

VI

Un grand coeur

JACQUES, fidèle à sa promesse, s'apprêtait à se reposer quelques heures, lorsqu'il lui sembla qu'on cherchait à ouvrir la porte extérieure du bas de la maison.

— M. Descat revient, se dit-il, il aura sans doute oublié de me faire quelques recommandations.

Et prenant sa bougie, il alla se pencher sur l'escalier afin d'éclairer le jeune député.

Personne ne se montra; et la porte, maintenant fermée, était immobile.

— Je rêve, se dit-il en revenant vers sa chambre; ou bien je divague!... Ce ne serait pas étonnant; je souffre assez pour cela!

Tout à coup, il s'arrêta, prêta l'oreille, et ouvrit la fenêtre; il lui avait semblé que, du jardin, on l'appelait... Il se pencha.

La nuit était profonde, les étoiles au ciel pâlissaient, il était impossible de rien distinguer autour de soi.

— Jacques! Jacques! répéta une voix rapide et impérieuse.

Comme frappé par une décharge électrique, l'artiste se releva aussi blanc qu'un linceul.

— Cette fois-ci, dit-il, je dois avoir une hallucination, décidément je deviens fou!

— Venez m'ouvrir, continua la même voix, le temps presse, il faut que je vous parle sans retard.

Machinalement, et comme obéissant à une force supérieure, l'artiste descendit, ouvrit la porte, et, se rejetant en arrière, poussa un cri qui s'étouffa, car une main s'appuyait sur sa bouche.

M. de Léznac était devant lui.

— Taisez-vous, murmura-t-il, taisez-vous et venez.

Gaëtan, soigneusement, referma la porte derrière lui; et voyant que Jacques se dirigeait vers le cabinet de travail du député, il lui saisit le bras:

— Pas là, lui dit-il brusquement, on entend du jardin tout ce qui s'y dit; et les murs sont tellement bas, que la première personne venue peut s'introduire du dehors si cela lui plaît.

Ils montèrent dans la chambre à coucher, et, Gaëtan après avoir laissé la porte de l'escalier ouverte, regarda longuement Jacques Landry.

Ses sourcils étaient violemment froncés.

Cet homme à la figure contractée, aux rides profondes, semblait en proie à des luttes, à des angoisses inexprimables.

— C'est bien cela! murmura-t-il de loin en loin, c'est bien cela! Fou que je suis, je ne l'avais jamais vu!

Et des éclairs de haine farouche tordaient encore ses traits ravagés.

Et il se levait, se promenait à grands pas dans la chambre, puis, s'arrêtait encore, regardant Jacques et paraissait en proie à toutes les tortures de l'enfer.

Enfin, le jeune homme n'y tint plus.

Gaëtan venait de retomber affaîssé sur un fauteuil, il s'approcha de lui, et, presque de force, s'empara de la main du vieillard.

A ce contact, M. de Léznac se leva, et voulut échapper à l'étreinte.

Mais l'artiste était le plus fort; sous son énergique et persistante pression, Gaëtan dut s'asseoir.

— Depuis que vous êtes entré, lui dit Jacques doucement, depuis que je vous ai revu, je comprends qu'il y a encore une chose au-dessus du supplice que j'endure, et de la douleur qui me broie l'âme.

— Laquelle? demanda M. de Léznac, plus farouche que jamais.

— C'est de voir souffrir les personnes que nous aimons.

— Vous m'aimez, vous? Ah! ce serait drôle.

Il voulut rire, il ne le put pas.

— Pourquoi serait-ce drôle? répéta lentement Jacques auquel ce désespoir faisait un mal affreux. Je vous dois tout! le courage, la confiance en moi, l'énergie et la force d'avoir pu travailler, et d'avoir voulu lutter. Vous m'aimiez, autrefois, vous me l'avez dit...

«Vous m'avez appelé votre fils; et j'ai juré de vous rendre un jour le bien que vous me faisiez, de devenir une des joies et une des consolations de votre vieillesse, de m'associer à votre fille et à ma femme, votre autre fille, pour vous vénérer et vous aimer, comme vous méritez de l'être.

Les grands yeux de Jacques s'étaient fixés sur le visage désespéré de M. de Léznac; et celui-ci, comme s'il n'eût pu soutenir l'expression de tendresse vraie qui s'échappait de ses prunelles pleines de larmes, avait caché sa figure dans ses mains. — Ne me repoussez pas continua le jeune homme d'une voix plus suppliante, je vous jure que je ne le mérite pas — Moi, seul, peut-être, qui connais l'extraordinaire bonté de votre coeur, je comprends combien vous devez souffrir de votre désespoir, et encore, je souffre autant que vous.

Comme le Thé Glacé peut être Délicieux!

Faire du thé deux fois plus fort qu'à l'ordinaire et, tandis qu'il est encore chaud, le verser dans des verres remplis de cubes de glace... Ajouter du sucre et du citron au goût.

THÉ GLACÉ "SALADA"



Vous qui aimez la lecture...



...vous aimerez tout particulièrement LA REVUE POPULAIRE, le magazine de bon ton qui a sa place dans tout foyer. Chic de la première à la dernière page, cette publication qui s'adresse tout d'abord à la femme ne manque pas d'intérêt non plus pour l'homme avec ses chroniques diverses touchant la littérature, les voyages et les événements sociaux. Chacun de ses numéros contient un roman d'amour complet judicieusement choisi parmi les plus récentes oeuvres d'auteurs en vogue. Ainsi, LA REVUE POPULAIRE de septembre offre à ses lectrices et lecteurs:

LE CHATEAU DE L'IMPOSTURE

par CLAUDE VIRMONE

Vous y trouverez en outre des chroniques intéressantes sur la cuisine, le soin des enfants, la décoration intérieure, nos mots croisés et quoi encore? Si pour la modique somme de 20 sous, vous pouvez passer une soirée plus distrayante, nous acceptons le pari... mais entre nous, vous y perdriez, car

LA REVUE
Populaire

vous plaira à ce point que désirerez la lire tous les mois. Pour ne jamais être déçue et la recevoir régulièrement par courrier, remplissez le coupon ci-dessous.



Coupon d'abonnement

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT: — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Vos Fausses Dents

tombent ou remuent-elles ?

FASTEETH, une poudre améliorée qu'on saupoudre sur le dentier du haut ou du bas pour les faire tenir en place plus solidement. Finis les glissements, chutes ou remuements. Pas de goût ni sensation gommeuse, pâteuse d'aucune sorte. FASTEETH est alcaline (non-acide). Ne surit pas. Enraye l'odeur des dentiers. FASTEETH se procure dans toutes les pharmacies.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMÉO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— Autant... répéta M. de Lézignac au bout de quelques secondes et d'une voix navrée, il dit :

— Autant !

Et ne pouvant plus contenir les sanglots qui l'étouffaient, il se laissa aller tout à fait à sa douleur.

— Ah ! bien plus, affirma de nouveau Jacques, il vous reste Mme de Blanquefort... moi, je n'avais que ma pauvre petite Margot, et ils me l'ont prise !...

Le peintre avait pris la main de M. de Lézignac, et, incliné, il la baisait en l'inondant de ses larmes.

Gaëtan regardait maintenant le jeune homme et, sur cette physionomie à laquelle le désespoir n'avait rien ôté de la loyauté, on voyait comme le reflet d'une terrible lutte intérieure.

— Pauvre garçon, murmura-t-il enfin.

Ce mot lui valut une explosion de tendresse de la part de Jacques.

— Ah ! je vous retrouve donc, s'écria-t-il, bon, généreux et compatissant comme on ne saurait l'être davantage, vous oubliant pour les autres, ainsi que vous l'avez toujours fait.

« Ah ! plaignez-moi, monsieur, moi qui n'ai pas votre force et qui ne sais plus que devenir

— Voulez-vous répondre à une seule question que j'ai besoin de vous adresser ? dit Gaëtan, d'un accent si bas qu'on l'entendit à peine

— Dites, oh dites ?... Je n'ai pas de secret pour vous, et je voudrais que vous puissiez lire en moi.

— N'est-ce pas dans le faubourg Saint-Antoine que Pierre Landry vous a recueilli ?

— Oui, dit le jeune homme en devenant tout blanc, c'est bien là, au fond de la cour du Bras d'or.

— Comment s'appelait la femme qui vous a élevé ?

— La mère Dumont.

— Elle était veuve d'un ouvrier tué dans un accident terrible ?

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, qui vous l'a dit ?...

« Vous savez quelque chose sur ma naissance... vous connaissez peut-être mon père, ma mère... ma famille.

Il tomba à genoux, et élevant ses bras vers le mari d'Eglantine.

[La suite au prochain numéro]

VISAGE DE L'ALLEMAGNE ' 50

[Suite de la page 5]

ce qui est encore beaucoup trop. Les plus nombreux se retrouvent dans la zone anglaise, et c'est dans la zone française que l'on en compte le moins.

LES FRANÇAIS SONT LES PREFERES

Cette différence est si sensible qu'il est nécessaire de la noter et d'en chercher la cause. Elle est facile à trouver : l'Allemand sait bien que tant qu'existera la tension entre l'Est et l'Ouest, l'occupation durera. Cette occupation est le facteur dominant de toute sa vie ; toutes les conversations ramènent à cette idée ; elle constitue cette obsession continuelle que nous avons tristement connue. Mais elle semble plus ou moins supportable aux Allemands suivant la zone dans laquelle ils vivent.

Le Français est de très loin le plus populaire, les Américains viennent en seconde position, loin derrière les Anglais et... ne parlons même pas des Russes.

Le Français est le monsieur plein de tact, amical, libéral un peu « désordre » qui ne prêche pas la démocratie et qui pour donner un exemple a eu le geste (très sensible aux Allemands qui n'en firent pas autant chez nous) de laisser en allemand les indications routières dans sa zone.

Son téléphone est sur le réseau allemand, alors que les autres vainqueurs ont leur propre réseau ; et mille petits autres faits font du Français le « préféré » (ou le moins détesté) et rendent ceux qui vivent avec lui moins aigris et « revanchards ».

Sans doute l'Allemand est reconnaissant à l'Américain de l'énorme aide économique des U.S.A., mais celui-ci le tient trop à l'écart. Quant à l'impopularité des autorités anglaises, elle est extrême ; sans parler de la hauteur et de la correction aussi méprisante que célèbre des enfants d'Albion, l'Allemand est persuadé que la politique de désarmement continue a été faite au profit des industries de la Grande-Bretagne. Autre sujet d'inimitié : le Labour-Party a terriblement déçu les travailleurs.

UNE TERREUR: LES MINES D'URANIUM

Mais il est impossible de terminer cet aperçu sur l'Allemagne de 1950 sans parler un peu de la Zone Est. Un grand nombre d'Allemands, malgré les difficultés, parviennent à passer chaque jour dans la Zone Ouest et c'est par eux que l'on peut savoir un peu ce qui s'y passe.

Tout d'abord, il faut avouer que sont assez nombreux ceux qui respectent les

Russes. Les Allemands, un peu masochistes, admirent et aiment parfois ce qui les terrorise. Mais malgré cela, ils essayent de fuir la zone russe, car ils craignent deux choses par-dessus tout : les camps de concentration et plus encore les mines d'uranium.

Les camps de concentration sont toujours les mêmes. Ce sont les mêmes que ceux d'Hitler, toujours pleins, toujours aussi atroces ; les gardiens sont d'anciens S.S., habitués au « travail ».

Quant aux mines d'uranium, entourées de fil de fer barbelé, séparées par des champs de mines, ceux qui y travaillent ne revoient jamais l'Allemagne ; s'ils sont libérés, ils sont expédiés en Russie.

Les salaires y sont élevés, la nourriture abondante et bonne, mais l'état sanitaire et les conditions de travail épouvantables. Sans ascenseur, le minier est transporté à dos d'homme par des échelles de mille pieds. La mortalité est très élevée et au bout de trois mois en général, les ouvriers sont atteints de maladies de peau.

Les soviets ont naturellement formé une « Police du Peuple » (Volkspolizei) qui compte aujourd'hui 500,000 Allemands environ, presque tous anciens soldats. On s'attend d'ailleurs dans la zone Est, à ce qu'un service militaire obligatoire d'un minimum de deux ans, soit instauré.

LES "COLLABORATEURS" GERMANO-RUSSE

L'Allemand, s'il n'est pas démocrate, n'est pas plus communiste. Les Russes l'ont compris après la faillite du Parti communiste allemand-Ouest et ils ont changé aussitôt de tactique. Ils ne font plus de prosélytisme mais ils sèment la peur dans les esprits en laissant croire qu'une conquête militaire soviétique est inévitable.

Comme chacun sait, la peur est le commencement de la sagesse... et soit par lâcheté, soit par opportunisme, un certain nombre de personnalités non communistes se sont déclarées prêtes à « collaborer ».

C'est le colonel russe Tulpanov, secondé par le fameux Gerhard Eisler, qui est chargé de coordonner et de diriger ces nouveaux adeptes et d'en faire une redoutable 5e colonne au sein des partis non-communistes.

Le Général Von Paulus, disparu depuis quelque temps de la scène a été remplacé par un autre général, von Seydlitz, devenu grand chef des collaborateurs allemands ; nationaliste enragé, il est persuadé que l'intérêt de

son pays est dans une alliance avec les Russes.

A côté de cette préparation de la conquête par la force, grâce à l'installation de forces militaires et d'une 5e colonne, la deuxième tactique employée est la campagne pour la neutralité.

Cette campagne remporte un succès certain, les Russes n'y ménagent ni peine ni argent (un grand journal de Droite aurait reçu dernièrement la forte somme pour mener cette campagne), et l'idée d'une Allemagne neutre devient très populaire.

LES ALLEMANDS VEULENT-ILS ETRE REARMES ?

Car évidemment toutes les personnalités dirigeantes allemandes discutent du réarmement. C'est dans ce domaine que les divergences d'opinions sont les plus marquées.

Ce qui explique l'expectative allemande, c'est qu'en général, il est persuadé que les occidentaux n'ont pas vraiment l'intention de défendre son pays contre une invasion de l'Armée Rouge. Peu nombreux sont ceux qui ont apprécié la suggestion d'Adenauer qui proposait de constituer une sorte de Légion Etrangère ; la perspective de soldats allemands commandés par des officiers américains les fait positivement frémir et ils estiment que si une armée allemande doit être constituée, ce doit être sous le drapeau allemand.

MONTGOMERY ESTIME CE REARMEMENT INDISPENSABLE

Mais qu'en pensent les occidentaux ?

Les chefs militaires les plus éminents et les plus influents estiment que ce réarmement est essentiel ; Montgomery en est le plus zélé défenseur « avec quoi », dit-il, « vais-je défendre l'Europe ? Donnez-moi autre chose que les forces allemandes si vous le pouvez, sinon laissez-moi armer les Allemands ».

Tous pensent que, évidemment, si l'Ouest ne le fait pas, l'Est le fera, que c'est la chose la plus rapide et facile à réaliser et que rien d'autre ne peut stopper les forces soviétiques, à l'Ouest.

C'est pourquoi cette opinion militaire qui passe par-dessus les craintes des hommes d'Etat de voir une Allemagne de nouveau en puissance d'une armée, prévaut actuellement très fortement. Si fortement, que ce réarmement est en passe de devenir, dans un très proche avenir, la question numéro 1. — On prétend même que les cadres de la nouvelle armée allemande sont d'ores et déjà choisis.

CLAUDE VINCENT

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Canada

1 an \$3.50
6 mois 2.00

Etats-Unis

1 an \$5.00
6 mois 2.50

☐ IMPORTANT—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

LA PLUS RICHE

[Suite de la page 10]

famille que vous aviez invoqués, elle en attendait l'arrangement avec un espoir entêté. Pauvre petite, elle n'avait pas compris, elle ne voulait pas comprendre. Hier encore, dans son délire elle répétait: «Il va revenir, il revient, maman, il revient pour me chercher...»

— Elle ne sait donc pas... commença Jean gêné.

— Que vous êtes marié? Oh! non! Je le lui ai caché. C'eût été trop horrible.

Derrière eux, silencieuse, raidie, Line avançait sans bruit. Ainsi, c'était le comble. On la supprimait, elle, la petite épouse. On la repoussait, on l'anéantisait pour la satisfaction de l'inconnue qui avait eu pourtant la plus belle richesse: le premier amour de Jean... Celle dont elle, Line, n'avait ramassé que les miettes... les débris pollués du beau festin de l'amour.

Elle s'exalait seule, s'exaspérait. Ah! Elle n'existait pas! On allait bien voir...

Mais elle s'arrêta net de penser lorsque la mère ouvrit une porte. Derrière Jean qui s'élançait vers le lit, elle demeura figée dans la zone d'ombre de la porte, regardant, regardant avec intensité ce petit visage blanc de marbre, ces yeux déjà immatériels, ces mains transparentes qui cherchaient sur le lit comme les dernières parcelles de la vie qui fuyait.

— Ah! Jean! fit une voix qui semblait remonter de la tombe. Jean, c'est vous!

Il s'était agenouillé près du lit, très pâle et baisait une des mains fluides. Line tressaillit, mordue au plus profond d'elle-même.

— Jean! répéta la petite voix avec extase. Vous êtes revenu! C'était donc vrai ce que je n'osais presque plus espérer... Vous m'aimiez toujours... Vous n'avez jamais aimé que moi? Vous venez me chercher?

— Calmez-vous, Edith, murmurait-il, affreusement malheureux et gêné. Me voici. Ne songez plus à rien.

Mais la mourante, à demi soulevée, haletait, les yeux brillants d'un insoutenable éclat.

— Vous m'aimez donc? Vous m'aimez encore, Jean? Dites, vous m'aimez...

Bouleversé, partagé entre la pitié et l'épouvante de briser à jamais le bonheur de son ménage, il hésitait au bord du pieux mensonge.

— Dites, Jean? implora-t-elle inquiète, c'est vrai?

Puis, tout à coup, fixant la porte avec effroi.

— Mais vous n'êtes pas seul, Jean. Il y a une femme là? Qui est-ce?

Et, avec la soudaine clairvoyance des mourants, regardant tour à tour sa mère et Jean, qui tremblaient en implorant Line du regard.

— Ah! Vous m'avez menti, vous m'avez menti... Cette femme c'est...

Elle retombait en arrière, suffoquée. Line s'élança, se pencha sur le visage où passait déjà la grande ombre implacable.

— Vous... haleta Edith, vous... êtes... ça...

Mais Line doucement, très doucement, l'interrompit:

— Je suis sa soeur, dit-elle avec effort.

Les yeux éteints s'ouvrirent d'extase.

— Je suis sa soeur, répéta Line dont la voix s'affermait. Il vous aime toujours.

Une paix divine adoucissait les traits émaciés. Alors Line se pencha et, tout près de l'oreille diaphane pour que sa voix dominât encore la voix cruelle, elle acheva le bienfaisant mensonge.

— Et nous sommes venus vous chercher...

LÉO DARTEY

COMME À PERCÉ!..

[Suite de la page 6]

chantée, cette beauté, Etretat ne méritait que davantage notre attention, mais ce qui nous frappe encore plus, c'est le souvenir de la dernière guerre mondiale qui a entraîné des nôtres précisément à cet endroit. Enfin, on peut bien le dire: «Comme à Percé!...» Magnifique et prenant pays de pêcheurs, falaises escarpées dont certaines ne sont pas sans nous rappeler notre fameux Rocher de la côte gaspésienne...

Et puis, à tout prendre, n'est-ce pas qu'on pourrait s'écrier: «Etretat-en-Gaspésie» ou, vice versa, «Percé-en-Normandie»!...

S'il faut une note de modernisme dans un coin si rempli de poésie, cette évocation du passage de Nungesser et Coli y répond à souhait, évocation de ces audacieux pionniers si parfaitement convaincus de pouvoir resserrer les liens qui nous ont toujours unis qu'ils le firent au sacrifice de leur vie.

UNE GRANDE SCENE INTERNATIONALE

[Lire la suite page 7]

dans sa version originale, la première partie étant une version abrégée anglaise du «Bourgeois Gentilhomme» de Molière, et la deuxième un opéra d'un acte (chanté en allemand) que M. Jourdain fait donner dans la pièce pour divertir ses amis.

Le Glasgow Citizens Theatre a, depuis de nombreuses années, rendu un service précieux à l'art dramatique en donnant des pièces nouvelles d'auteurs contemporains aussi bien que des classiques d'auteurs écossais. Cette troupe augmentée présentera à Edimbourg deux oeuvres nouvelles, «The Queen's Comedy», de James Bridie et «The Atom Doctor» d'Eric Linklater, ainsi que «Douglas» la pièce historique du 18^{ième} siècle de William Home, avec Dame Sybil Thorndike et Sir Lewis Casson. On a engagé pour la troisième année de suite Tyrone Guthrie, qui

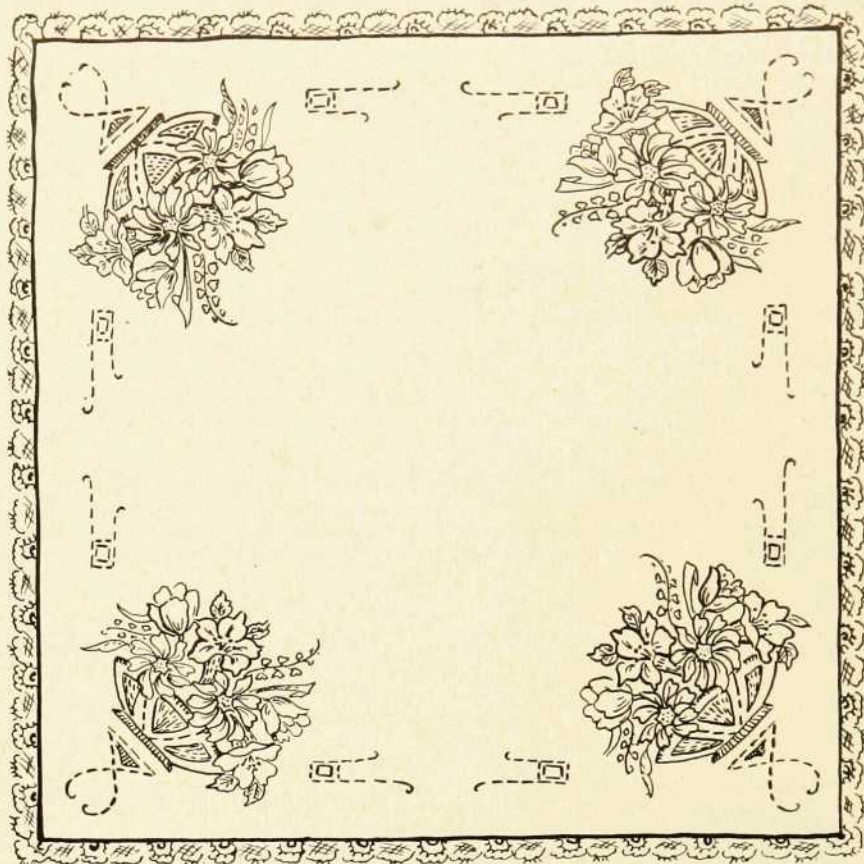
se chargera de la mise en scène des deux oeuvres modernes.

«Bartholomew Fair» de Ben Jonson, dans une nouvelle adaptation par la Old Vic Theatre Company, sera donné au Assembly Hall au lieu du classique écossais «The Three Estates».

Le programme de danse est cette année plus varié que jamais; au cours de la première semaine on pourra voir le Ballet de New-York, puis le Grand Ballet de Monte Carlo du Marquis de Cuevas avec Leonide Massine. On pourra pendant la dernière semaine applaudir les célèbres danseurs espagnols Rosario et Antonio, accompagnés d'un guitariste et de deux pianistes.

La qualité artistique demeurera notre préoccupation dominante pour les Festivals de l'avenir. Quand viendra le moment de commencer l'Album de Coupures de Presse de 1950, je suis certain qu'il sera pour nous une source de très profonde satisfaction.

VOUS BRODEZ, MADAME?



POUR L'HEURE DU THÉ

De larges paniers aux fleurs multicolores ornent les coins de cette jolie nappe à thé, de 36" x 36", estampée sur fin coton blanc. Les serviettes assorties mesurent 12" x 12". Un tableau de couleurs est inclus et le motif s'exécute facilement au point courant et noeuds français.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
61, Bord du Lac, Valois, P.Q.

LISTE DES PRIX — Patron No 4035

■ No 4035—Nappe à thé estampée sur coton blanc	89
Serviettes assorties, chacune	10
■ Fils de couleurs pour broder	40
■ Patron estampé sur papier	35
■ Papier carbone bleu ou jaune pour tracer	10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix du patron, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bons postaux, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom

Adresse

Localité

Province

Le Samedi — 26 août 1950

RIEN DE SÉRIEUX

Tante Ursule fait la morale à ses petits neveux.

— Il est très dangereux pour les enfants de désobéir à leurs parents et ils se trouvent souvent punis par leur désobéissance même...

Un jour tous, les enfants d'un village étaient allés jouer dans un bois, malgré qu'on le leur eût défendu. Eh bien, il est venu un loup qui a mangé quatorze d'entre eux... Qu'en dites-vous ?

— Je dis, répond sérieusement Toto... je dis que les loups ont un rude appétit !

— Evidemment ta robe me plaît... mais je sais ce qu'elle va me coûter !

— Ah dame, quand il s'agit de te plaire, je ne regarde pas à la dépense !

— Je vous achèterais bien ce panier, mais je n'ai pas les fonds.

— Ici, nous ne vendons pas des paniers sans fond.

— L'honnêteté paye à la longue.

— Oui, mais elle aurait plus de clients si elle payait comptant.

Un vieux paysan, élu maire de son village, remercie ses administrés en ces termes :

« Mes chers concitoyens, mon cœur n'oubliera jamais l'honneur que vous avez fait à mes cheveux blancs de les mettre à votre tête ».

Une jeune femme voulait toucher un chèque dans une banque. Le caissier lui demande de l'endosser. Elle ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

— Signez votre nom comme vous le faites sur vos lettres, explique-t-il, et je vous donnerai l'argent.

Elle écrivit soigneusement alors sur le dos du chèque : « Votre Agathe qui vous aime ».

— C'est bien simple, vous êtes transpercé de coups, et vous tombé mort. Tâchez d'y mettre un peu de vie, que diable.

— Mon pauvre ami, vous avez au moins six maladies différentes.

— Alors, pour une demi-douzaine, vous me ferez bien un rabais sur votre note.

— C'est curieux, je voulais vous dire quelque chose, Mademoiselle, mais je ne m'en souviens plus.

— C'est peut-être : « bonsoir ».

On demandait à un artiste la définition de l'égoïste.

— L'égoïste, dit-il, c'est le monsieur qui ne s'occupe pas de moi.

Extrait d'une lettre d'un matelot à sa famille :

« Hier nous avons passé à 12 milles de l'île de Malte, dont les habitants m'ont paru fort aimables ».

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



— Donnez-lui donc quelques menus à déchirer. Pendant ce temps-là, nous pourrions commander tranquillement notre repas.

Pizzicati vient de jouer un concerto devant le micro. Lorsqu'il rentre chez lui sa femme, qui l'attend en écoutant la T. S. F., s'écrie avec enthousiasme et regret.

— Oh ! mon chéri, quel dommage que tu ne sois pas rentré une demi-heure plus tôt. Tu aurais entendu avec quel brio tu as joué ton concerto.

— Comment, monsieur Babylas, vous allez prendre votre bain en sortant de table ?

— Mais oui, pourquoi pas ?

— Vous allez vous noyer.

— Ne craignez rien, je n'ai mangé que du poisson.

— Qu'est-ce que la strychnine ?

— M'sieur, c'est un poison si violent qu'une seule goutte sur la langue d'un chien peut foudroyer l'homme le plus robuste.

Le médecin. — Il faut commencer par prendre un bain.

— Un bain, monsieur le docteur, mais j'suis t'y si mal que ça ?

— Ne restez donc pas la bouche ouverte.

— Je voudrais qu'on voie ma dent en or.

— Madame, le rôti est brûlé.

— Servez-le tout de même.

— Comme madame voudra. Mais, moi, je vais dîner au restaurant.

— Tu dis que tu as fait un mois de prison pour différence d'opinion ?

— Oui, le jury n'a pas partagé la mienne au sujet de mon innocence...

On ne se fatigue pas de l'entendre ! J viens de l'écouter pendant 3 heures.

— De quoi a-t-il parlé ?

— Ça, mon vieux... tu m'en demandes trop.

Au res aurant — J'ai demandé des cuisses de grenouille et vous m'avez servi des cuisses de crapaud !

— Tant pis pour eux ; ils avaient ne pas tant leur ressembler.

L'avocat — Pouvez-vous jurer que cette lettre n'est pas de vous ?

Le témoin — Je le jure.

L'avocat — Vous jurez que vous ne reconnaissez pas votre écriture ?

Le témoin — Je le jure.

L'avocat — Comment pouvez-vous le jurer ?

Le témoin — Je ne sais écrire.

Un loqueteux entre dans une boulangerie, demande quatre sous de pain, met la miche sous son bras et, tout en cherchant des sous dans sa poche, demande d'une voix lamentable :

— Y a-t-il un hôpital par ici ?

— Un hôpital ? Pourquoi faire ?

— Pour moi... J'ai la... la gale.

— La gale !... gardez-vous sous et sauvez-vous vivement d'ici !

— Et le pain ?

— Gardez-le, gardez-le...

Tout chancelant, le malheureux sort de la boulangerie, son pain sous le bras. Au coin de la rue, il rejoint un individu tout pareil et lui dit :

— A toi, maintenant, le charcutier pour du jambon... Après quoi on pourra casser la croûte.

— Comme la soupe est lente à venir.

— Je le crois, c'est de la soupe à la tortue.

LA VIE COURANTE... par Georges Clark



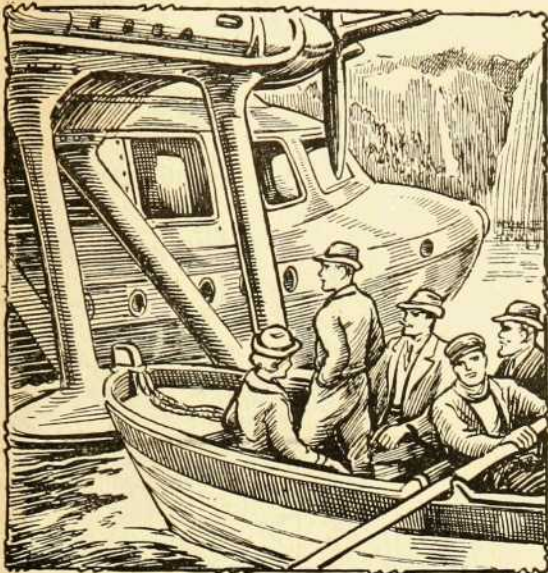
— Ne vous en occupez pas, faites comme moi, oubliez-le ! Il cherche tout simplement à attirer notre attention...



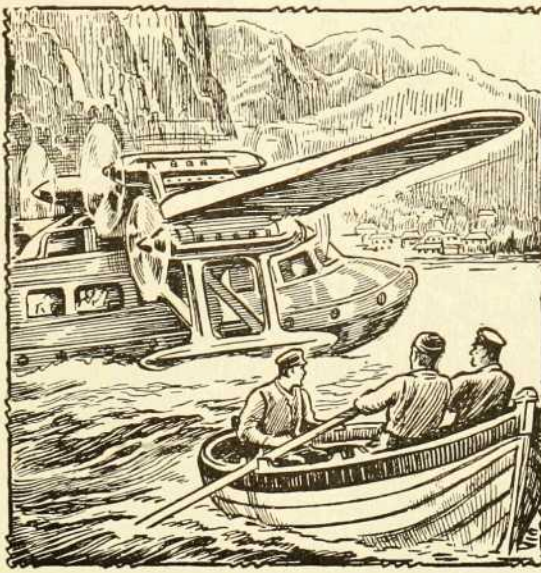
LA FANTASTIQUE ODYSSEE



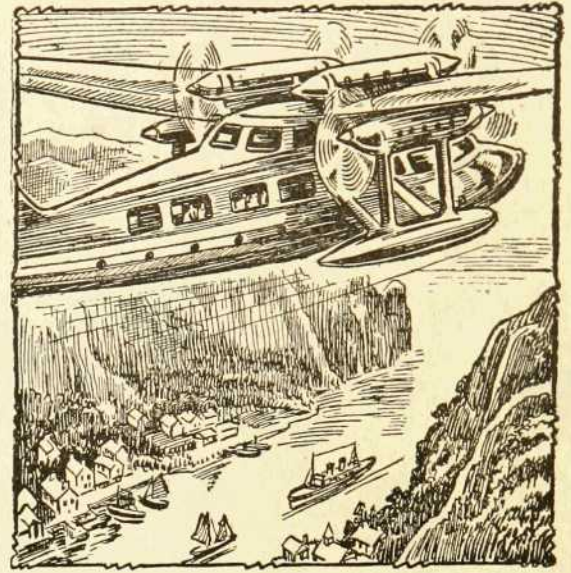
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-SIXIEME EPISODE



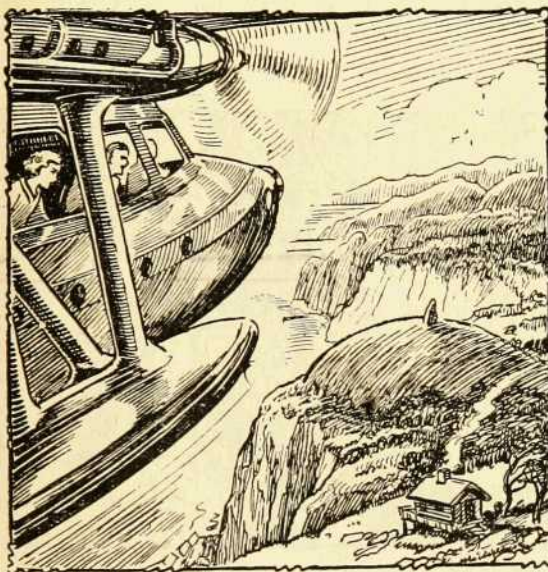
1. Durant le dîner, Carl Ollsen décrivait quelques-uns des plus intéressants sites des environs, entre autres un antique caveau Viking. Robert suggéra d'y aller, et bientôt, ils quittèrent la terre ferme dans une chaloupe, vers l'énorme hydravion.



2. Ayant atteint l'appareil, le capitaine Evans prit place aux commandes, pendant que les deux aviateurs Norvégiens, Eveline, Robert et le vieux Daniel, s'asseyèrent au salon. Comme la barque retournait vers le rivage, il mit les moteurs en marche.



3. L'hydravion glissa sur l'eau, puis, accélérant l'allure, s'éleva dans les airs. Quelques instants plus tard, Eveline pouvait voir, tout en bas, la surface claire et verte des eaux du fjord, et les maisons toutes petites, reposant au pied des falaises.



4. Longeant la côte abrupte, et volant à mille pieds d'altitude, Robert et ses compagnons aperçurent un monticule plat et arrondi, couvert de verdure, et surmonté d'un bloc de pierre étroit. "Ça, c'est le caveau Viking", dit Carl Ollsen.



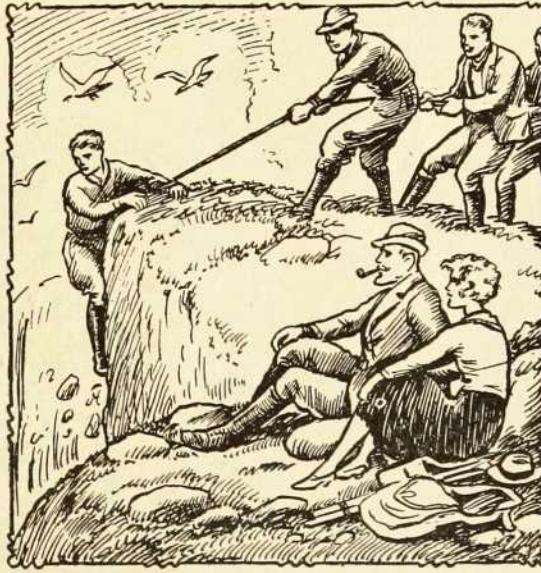
5. Comme le capitaine Evans faisait descendre l'appareil à peu près au niveau du monticule, Eveline, tout excitée, cria : "Regardez ! Il y a une ouverture sur le côté de la falaise. Ce doit être l'entrée du caveau".



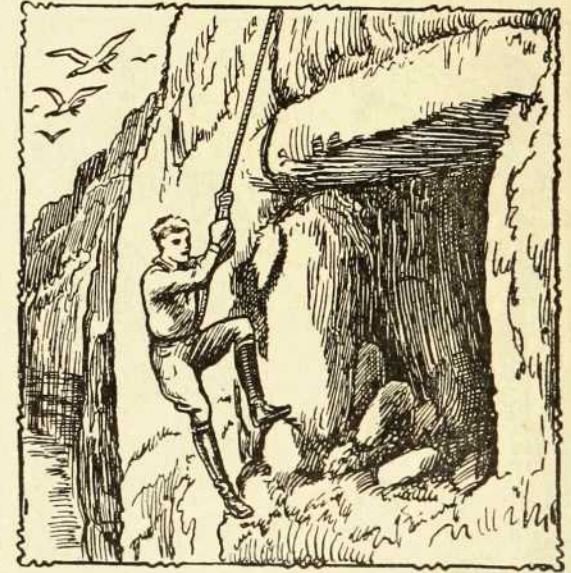
6. Robert s'empressa de braquer ses lunettes sur l'entrée sombre, comme l'aéroplane descendait près de là. "Je m'en vais explorer ce trou !" "Je demanderai au capitaine de trouver un lieu d'atterrissage sur le faite de la falaise, non loin du monticule".



7. Volant autour du caveau Viking, le capitaine Evans choisit un terrain plat couvert de verdure, et, avec une belle maîtrise, fit atterrir l'aéroplane. Sacs au dos, Carl Ollsen et ses invités se dirigèrent vers le pied de l'énorme monticule.



8. Ayant gagné le bord de la falaise juste au-dessus de la mystérieuse ouverture, Robert, un câble lui ceignant la taille, et retenu par le capitaine Evans et les deux aviateurs Norvégiens, se laissa descendre avec précaution.



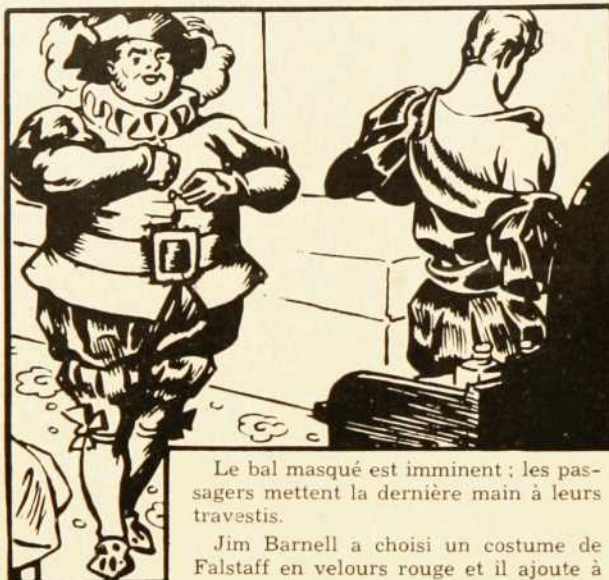
9. Au-dessous de lui gisaient les eaux du fjord. Mais il glissa, sans aucune crainte, le long de la paroi, jusqu'à ce que ses pieds se posent sur une pierre à l'entrée du caveau. Avec anxiété, il tenta de percer des yeux, l'obscurité. (A suivre)

Paulix à la rescousse



No 13

RESUME. — Jim Barnell, détective privé, et son adjoint Paulix rapportent, en Amérique, le diamant «Imperator». Des gangsters qui se sont glissés parmi les passagers du paquebot tentent de s'en emparer, mais jusqu'alors sans succès. Une soirée donnée à bord va leur fournir une occasion de parvenir à leurs fins.



Le bal masqué est imminent : les passagers mettent la dernière main à leurs travestis.

Jim Barnell a choisi un costume de Falstaff en velours rouge et il ajoute à sa corpulence un savant rembourrage destiné à figurer un embonpoint pléthorique.



Paul, après avoir revêtu son déguisement de Hamlet, profite de ce que son ami est absorbé par ses derniers préparatifs pour s'isoler dans un coin de la cabine et procéder à quelques travaux mystérieux.



Enfin, les voici prêts. Déjà dans le hall l'orchestre s'est installé et prélude par quelques accords. Une rumeur joyeuse se fait entendre à travers les coursives ; le moment est venu de mettre les masques et de gagner la salle où le bal va avoir lieu.



Celle-ci est déjà presque pleine lorsque les deux hommes y pénètrent. La gaieté est grande et chacun s'emploie à essayer de deviner l'identité de ses compagnons de voyage, tout en préservant son propre incognito. Sous l'éclat des projecteurs qui nimbent la foule bigarrée d'une lumière irréaliste, les costumes scintillent. Des masques dansent, rient, des lazzis joyeux s'échangent.



Au milieu de la soirée, Paul est abordé par une jeune fille costumée en Chinoise, qu'il ne parvient pas à reconnaître ; le timbre de sa voix même n'éveille aucun souvenir en sa mémoire. Mais l'intrigue est de rigueur ce soir, et il l'invite tandis que débute une valse.



Tout en dansant avec lui, elle lui murmure : «C'est moi, Mitsou, je vous ai tout de suite reconnu... mon cher Pat ! Et vous pouvez dire que vous m'étonnez. Comment avez-vous l'audace de revenir à New-York avec le diamant ?



«Méfiez-vous, les «Loups de Chinatown» ne lâchent pas leur vengeance et ils vous en veulent à mort ; Bob Hope est un nouveau venu dans la bande mais les autres vous auraient tout de suite reconnu, car vous n'avez pas changé depuis six ans.»

(A suivre)

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

CLAUQUESON

D. — Que pensez-vous du mot "klaxon" prononcé à la française pour désigner ce qu'on appelle aussi le « criard » d'une machine ?

R. — Nous avons avertisseur ou corne. Ce dernier a l'avantage de pouvoir se transformer en verbe : Aux coins des rues, il faut *corner*. Je n'aurais pas d'objection au mot "klaxon", pourvu qu'on l'écrive comme dans certaines revues françaises. *Claqueson*. Il arrive alors cette chose étonnante que ce mot qui n'a aucun sens par lui-même dans sa langue d'origine, devient plein de sens et forme une jolie onomatopée s'il est écrit et prononcé à la française : CLAUQUESON.

ADJECTIFS NUMÉRIQUES

On m'écrit :

Il y a quelques jours, des professeurs ont soutenu une discussion au sujet d'adjectifs numériques ordinaires.

Les uns, invoquant le témoignage de quelques grammairiens, entre autres Raguette, Sengler et Dussouchet, prétendaient qu'il fallait dire par exemple : « Imitation de J.-C., livre trois, chapitre quatre... »

D'autres s'inscrivaient contre cette règle en s'appuyant sur l'usage conservé au Canada d'employer, dans ces cas, l'adjectif numéral ordinal et de dire : « Imitation de J.-C., livre troisième, chapitre quatrième... »

Je serais fort heureux de connaître votre opinion sur cette question, qui serait banale si elle ne touchait pas à notre belle et chère langue française.

Veuillez croire, Monsieur l'abbé, à l'expression de mon profond respect.

VIATEUR.

Réponse. — Voici ce que je trouve dans la *Grammaire Française* de E. Ragon, cours supérieur, page 61 :

Les adjectifs numériques cardinaux remplacent les adjectifs numériques ordinaires pour désigner :

1. La date : *Le douze janvier de l'an mil* — (le douzième jour de l'an millième).

2. Le rang d'un souverain dans une dynastie : *Louis quinze est l'arrière-petit-fils de Louis quatorze*.

3. Le tome, le livre, le chapitre, la page d'un ouvrage : *Tome trois, livre cinq, chapitre deux, page soixante*.

Toutefois, on dit : *Le premier mai, François premier, chapitre premier* (mieux que *chapitre un*).

COQUIN

Ce mot vient du latin *coquus*, qui signifiait cuisinier. A Rome, comme dans les autres pays, les esclaves étaient connus pour leurs habitudes de rapine ; ainsi le mot *fur*, qui passa au voleur, appartient d'abord à l'esclave. Parmi les esclaves, les *cuisiniers*, qui avaient forcément à leur disposition tous les richesses gastronomiques du maître, se faisaient plus spécialement remarquer. Dans une de ses comédies, Plaute voudrait qu'on nommât place *Furine* le marché où on louait la gent culinaire, le *Forum coquinum*, la place *Coquine* ; le changement se fit, non pas dans le nom du lieu, mais dans la valeur du mot ; et notre langue, en empruntant *coquin* au latin vulgaire, ne lui connaît plus d'autre sens que celui de fripon, voleur.

PETIT

Ne dites pas : — Vous y arriverez peu à peu. Dites : — Vous y arriverez peu à peu, ou insensiblement.

On trouve chez Marot un *petit* pour un peu. Mais aujourd'hui *petit* ne s'emploie que comme adjectif.

LE CHEVAL

D. — Les différentes parties d'un cheval ?

R. — Le *chanfrein* (partie de la tête qui s'étend des oreilles aux naseaux), la *rinière* (partie du corps située au-dessus de l'épaule et terminant l'encolure), la *croupe*, la *pince* (extrémité antérieure du pied), le *fanon* (touffe de crin qui pousse derrière le pied), le *canon* (os de la jambe), le *sabot*, la *couronne* (partie la plus basse du paturon), le *paturon* (partie du bas de la jambe entre le boulet et le sabot), le *boulet*, (jointure de la jambe au-dessus du paturon), le *poitrail* (devant du corps du cheval entre les épaules et l'encolure), l'*encolure* (partie qui s'étend depuis la tête jusqu'aux épaules et au poitrail), l'*auge* (vide entre les deux branches du maxillaire), le *museau* (compréhension des naseaux, les lèvres, les incisives, etc.).

MONNAIE DE SINGE

D. — D'où vient l'expression : « Payer en monnaie de singe » ?

R. — Cette expression date de Louis XIV. Ce roi rendit un arrêt ordonnant de faire payer un certain tarif, à l'entrée de Paris, à tout individu possesseur d'un singe, considérant que cet animal était un animal de luxe. Mais si le singe appartenait à un jongleur, celui-ci, pour éviter de payer des droits, n'avait qu'à faire exécuter par son pensionnaire quelques tours de danse devant le péage. C'est de cette coutume que nous est venue l'expression si souvent répétée : « Payer en monnaie de singe ».

JOUER A PILE OU FACE

La face des anciennes monnaies portait une croix. On disait donc autrefois, non pas jouer à pile ou face, mais jouer à *croix-pile*. Cette croix des monnaies fut une source de calamités. Rapprochée de la croix qui se porte en tête des processions, elle donna naissance à la locution : *Je ne marche point si la croix ne va devant*, c'est-à-dire je ne marche point si vous ne commencez pas me payer. Remarquons à ce propos que la locution : *je ne marche point*, dans le sens que ne m'engage point dans l'affaire, est fort usitée aujourd'hui. La fête nommée *Invention de la sainte Croix* (autrefois *Invention sainte Croix*), dans laquelle *invention* a son sens primitif de découverte, fête qui est célébrée en mémoire de la découverte de la vraie Croix par sainte Hélène, donna lieu aussi à des jeux de mots. De Rabelais : « Ils s'étudient à l'invention sainte Croix », c'est-à-dire ils sont en quête d'argent. De Guillaume Bouche : « Vous savez la dévotion que je porte à la fête de l'Invention sainte Croix, n'ayant en bourse *croix* ni bannière, tout étant allé en procession. »

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Hastings, dont le nom rappelle la conquête de l'Angleterre, par Guillaume de Normandie, possède un musée assez extraordinaire, fondé par un propriétaire terrien des environs, où l'on voit, entre autres objets, les sept portiques et les 2500 poteaux de fer du Sussex qui entouraient autrefois la cathédrale Saint-Paul de Londres. C'est dans l'église Saint-Clément d'Hastings qu'eut lieu, à l'époque victorienne, le mariage du célèbre artiste préraphaélite, Dante-Gabriel Rossetti à Elizabeth Siddal qu'il a peinte dans ses meilleurs tableaux.

Les premières lampes, au début du siècle dernier, furent celles du sieur Quinquet, le plus malin des épicier, qui se disait pharmacien. Il avait mis la main sur un Suisse ingénu, nommé Argand, inventeur d'une lampe à huile, avec réflecteur et verre pour protéger la mèche, et, sous prétexte de l'aider à exploiter sa découverte, s'en attribua gloire et profits. Le quinquet était, d'ailleurs, fortement concurrencé par la lampe due à l'horloger Carcel ; un système d'horlogerie permettait la pénétration constante de la mèche par l'huile. Ce principe de *modérateur* est celui de toutes les vieilles lampes à huile que notre jeunesse a encore connues.

C'est en 1505 que Raphaël composa le célèbre tableau où Saint-Georges, patron de l'Angleterre, est vainqueur du dragon. Cette toile fut offerte à Henri VII par le duc Guidobaldo da Montefeltro. Plus tard elle devint la possession des comtes de Pembroke, et Charles Ier pour la reprendre offrit en échange des dessins de Holbein. Après l'exécution de Charles Ier, le Parlement vendit ce chef-d'œuvre à un banquier de Cologne, Evrard Jabach, qui en fit l'acquisition pour le Cardinal Mazarin. En 1772, Saint-Georges fut acheté par Catherine de Russie, et, finalement, en 1930, le gouvernement soviétique vendit ce tableau à un connaisseur de New-York et il fait maintenant partie de la Collection Mellon à la Galerie Nationale des Arts, à Washington.

L'origine des rubans autour des chapeaux des messieurs date du Moyen Âge. A cette époque, les chevaliers qui allaient combattre attachaient autour de leurs casques les écharpes de leurs dames. Cette coutume disparue, il resta le bout de ruban sur les chapeaux.

Le Centre d'enseignement le plus original aux États-Unis est certainement l'école des Santa-Claus, à Albion, dans l'état de New-York. Fondée en 1937, par Charles Howard, cette école donne des cours sur les différentes connaissances que doit posséder un Santa-Claus

des grands magasins : le maquillage, le grimage, la psychologie infantine et la valeur récréative des divers jouets d'enfants.

L'heureuse gagnante du prix « *Fémmina* », Mme Maria Le Hardouin, a 37 ans, c'est la fille d'une Française qui épousa un baron d'origine hollandaise. Elle est elle-même mariée à un important commerçant. Son véritable nom est Mme Viallat. Ses biographes ont dit qu'ayant souffert d'une maladie des os, dans sa jeunesse, elle fut pendant dix ans une des allongées de Berck. Il y a dans le jury du prix « *Fémmina* », une ancienne allongée, Mme Jeanne Galzy, qui obtint le prix jadis, pour un poignant roman « *Les Allongées* ».

Pour décider l'Infante Eulalie d'Espagne à épouser son cousin Antoine d'Orléans-Bourbon, fils du duc de Montpensier, il fallut l'intervention de son frère, le roi Alphonse XII et de sa soeur Isabelle qui menaça la jeune fille de la tenir prisonnière, dans sa chambre, jusqu'à sa soumission. Le mariage eut lieu, mais, comme il fallait le prévoir, les époux n'y trouvèrent pas le bonheur.

Un contremaître des outilleurs, à l'usine de la Longue-Pointe, fait de la sculpture sur bois miniature. C'est son passe-temps depuis plusieurs années et il possède une collection originale qui se compose d'un ameublement de salle à dîner en miniature, piano, rouet, etc. La plupart de ces travaux ont été donnés en cadeaux.

Nos chemins de fer accomplissent un travail gigantesque en transportant les matières brutes et les produits manufacturés d'un bout à l'autre du Canada. Par exemple, l'industrie de la pulpe et du papier compte sur les chemins de fer pour transporter chaque année près de sept millions de tonnes de matière imprimée et de bois de pulpe, et ceci représente à peine un quart du tonnage total des produits forestiers transportés dans le cours d'une année.

Personne n'a jamais fait sauter la banque de Monte Carlo malgré toutes les rumeurs à ce sujet, mais bien des joueurs ont fait sauter l'une des 65 tables du fameux casino, forçant ainsi les croupiers à réclamer des fonds supplémentaires à la caisse. Une femme a fait sauter la même table 6 fois en 4 heures, il y a une quinzaine d'années.

Les chutes Niagara sont dépassées en hauteur par 67 autres chutes d'eau, dont 20 sont situées aux États-Unis. *Angel Falls*, au Venezuela, s'élève à 3.300 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire, 20 fois la hauteur de Niagara.





VOS TROIS MEILLEURS COPAINS !

Payez-vous du luxe, assurez-vous l'agréable compagnie de trois copains qui ne vous "plaqueront" jamais, de trois amis qui, infailliblement, frapperont à votre porte au moment précis où vous serez aux prises avec ce raseur effroyable qu'est l'ennui ! Nous parlons de LUXE à bon marché et le mot n'est pas trop fort. Nous pouvons vous démontrer qu'avec la modique somme de \$5.50 vous pouvez vous procurer une bonne vieille valeur qui s'est même améliorée. Voilà ce que vous pouvez faire en vous abonnant à nos trois magazines.

LE SAMEDI ❖ LA REVUE POPULAIRE ❖ LE FILM

Par le temps qui court, il est inutile de chercher midi à quatorze heures. Vous désirez le maximum pour votre argent et nous concevons parfaitement que cela n'est pas facile. Toutefois, en suivant notre conseil, vous avez l'assurance d'aller droit au but, car il n'est pas exagéré de dire que **LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE** et **LE FILM** demeurent vos trois meilleurs copains dont il est toujours possible de se procurer la compagnie pour la somme dérisoire de \$5.50. Voilà, assurément, ce qu'on peut appeler DU LUXE A BON MARCHÉ !

Et puis, il y a à considérer que **LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE** et **LE FILM** sont trois publications conçues et réalisées par des Canadiens-français pour des Canadiens-français, ceci dit sans aucun esprit de chauvinisme. Car il est démontré que, chez nous, si on s'intéresse aux choses de l'extérieur, on aime bien, également, à être mis au courant de ce qui se passe chez nous, dans notre Canada. Tout bien considéré, nos trois magazines, à cet égard, constituent un tout bien harmonieux, et c'est là, l'une des principales raisons de leur grande vogue. On se les procure au numéro ou on s'y abonne

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

Can.

E.-U.

☐ LE SAMEDI \$3.50 \$5.00 pour 1 an

☐ LA REVUE POPULAIRE 50 2.00 " " "

☐ LE FILM " " " " " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de \$.....

☐ IMPORTANT—Indiquez d'une croix s'il

Nom.....

Adresse.....

Localité.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

— 975-985, rue

LEON MOREAU
RIVIERE BLEUE
QUE

27J51-R-7657